

A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a light gray color, framing the central text.

Contes et légendes des Cités disparues

Camiglieri Laurence

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Laurence CAMIGLIERI

CONTES ET LÉGENDES DES CITÉS DISPARUES



FERNAND NATHAN

Collection des contes et légendes de tous les pays

CONTES ET LÉGENDES DES CITÉS DISPARUES

*Par
Laurence Camiglieri*

Illustrations de Patrice Douenat

© Éditions Fernand Nathan – 1979

SODOME ET GOMORRHE(1)



ENTRE les monts de Palestine à l'ouest et ceux de Jordanie à l'est, dans le Djebel Ousdoun, on ne voit aujourd'hui aucun arbre ni aucun toit se cacher derrière des roches nues et noires. Seuls des dépôts de sel sous la forme de dunes, de grottes ou de statues, irisés par un soleil implacable, s'offrent au regard ; le lointain n'est qu'horizon bleuâtre. Ce paysage qui ne semble point terrestre est baigné par la mer Morte. Cette mer est tellement saturée de sels minéraux qu'aucun homme ne peut y plonger, si ce n'est avec beaucoup de peine.

Si incroyable que ceci puisse paraître, il fut un temps où une vallée fertile s'étendait là. Des villes arrogantes, bruisantes d'une activité désordonnée qui rappelait certaines veilles de fête, occupaient ces grands espaces.

Abraham vivait alors. Or Abraham n'ignorait pas que ces villes, dont les plus importantes se nommaient Sodome et Gomorrhe, irritaient Dieu par leur impiété et leur débauche.

Un jour, à Membré où il séjournait, il reçut la visite de trois hommes envoyés de Dieu qui le confirmèrent dans ses craintes. Il apprit ainsi dans un silence angoissé que seraient détruits Sodome et Gomorrhe et tous leurs habitants.

Abraham dort peu cette nuit-là ; il savait que de sa descendance naîtrait un grand peuple et que « toutes les nations seraient bénies en lui ». Le sentiment qui le poignait était beaucoup plus que la pitié, c'était la conscience de sa responsabilité, et il pensait à ces deux villes comme à des enfants qu'il allait perdre à jamais. Que faire pour les sauver ?

Quand les trois envoyés de Dieu reprirent la route pour Sodome, après l'avoir remercié de sa généreuse hospitalité, Abraham leur

demanda la permission de se joindre à eux. Il remplit ses poches de victuailles, car il aurait quelque cinquante kilomètres à parcourir. Après trois jours de marche au cours desquels peu de mots furent échangés entre les hommes, ils arrivèrent en vue de Sodome. C'était le soir et tant de torches illuminaient la ville qu'on eût pu croire à un incendie. Des cris d'ivrognes, des rires aigus montaient jusqu'à eux.

Assis sur un tertre, Abraham ne détachait pas ses prunelles de la ville maudite. Soudain, il se leva et dit à celui qui était le plus éminent et qui représentait Dieu, tandis que les deux autres prenaient par les champs, s'entraîdant au saut des fossés et se dirigeant vers Sodome :

— Dans cette ville, dit Abraham, il doit bien y avoir des justes mêlés aux méchants. Veux-tu vraiment les supprimer tous ensemble ?

— Non, lui fut-il répondu.

Alors, s'enhardissant, Abraham reprit :

— Peut-être y a-t-il cinquante justes à Sodome ? Vas-tu anéantir cette ville et ne lui pardonneras-tu pas pour ces cinquante justes ?

— Loin de moi une pareille idée, répondit celui qui parlait au nom de Dieu. Je ne veux absolument pas faire mourir le juste et le méchant et traiter les deux de semblable manière. Est-ce que le Juge de toute la terre ne rendrait pas justice ? Donc, s'il se trouve cinquante justes dans la ville, je pardonnerai à toute la cité à cause d'eux.

Abraham sourit. Puis il reprit en s'approchant :

— Je suis bien hardi de parler à mon Seigneur, moi qui suis poussière et cendre. Mais peut-être des cinquante justes en manque-t-il cinq. Feras-tu alors périr tous les habitants de Sodome ?

— Non, répondit l'envoyé de Dieu, s'il se trouve quarante-cinq justes, je pardonnerai à tous.

Abraham hocha la tête. Après une pause, il demanda :

— Peut-être n'en trouveras-tu que quarante ?

— Je pardonnerai à cause des quarante justes, répondit aussitôt l'envoyé de Dieu.

Abraham se tut un instant et respira profondément. Puis il dit :

— Que mon Seigneur ne s'irrite pas si je lui pose encore cette question : peut-être s'en trouvera-t-il trente ?... Ou peut-être simplement vingt ? Ou même... Que mon Seigneur ne se fâche pas contre moi, c'est ma dernière proposition : s'il se trouvait dix justes à Sodome ?

— Eh bien, répondit l'envoyé de Dieu, je ne détruirai pas la ville à cause des dix justes.

Alors Abraham poussa un grand soupir. L'envoyé de Dieu avait disparu. Quand le jour se leva, Abraham reprenait le chemin de Membré.

Pendant ce temps, les deux envoyés de Dieu avaient marché d'un si bon pas qu'ils arrivèrent à Sodome alors que la nuit étincelait encore

de mille étoiles. Mais les lumières de la ville ne s'éteignaient point. Dans les ruelles encombrées de charrois, de sacs et de barils, témoignage de la richesse de Sodome, des gens erraient, semblant ne plus être en possession de toutes leurs facultés.

Seul Lot, le neveu d'Abraham, se hâtait de rentrer chez lui pour s'y retrouver en famille. Comme il passait près de la porte de la ville, il aperçut les deux hommes. Il ne leur adressa d'abord qu'un vague coup d'œil, occupé qu'il était à éviter toute rencontre désagréable avec des gens voilés qui ressemblaient à de mauvais anges. Puis, comme les deux hommes faisaient mine de chercher quelqu'un ou quelque chose, alors que ceux qu'ils croisaient détournaient les yeux, Lot s'approcha et vit que c'étaient deux étrangers à la ville.

Il leur demanda s'ils avaient un abri pour y passer la nuit.

— Non, répondirent les deux étrangers.

— Alors, je vous en prie, Seigneurs, dit Lot, veuillez descendre chez moi. Au matin, vous reprendrez votre route.

Les deux hommes, malgré leur grande lassitude, refusèrent en remerciant.

— Nous avons l'intention de passer la nuit sur la place, dirent-ils.

Lot fut un peu ébahi. Il insista :

— Suivez-moi jusqu'à mon logis, répétait-il. N'êtes-vous pas fatigués d'avoir fait un long trajet et ne voulez-vous point vous laver et vous restaurer ?

Il fit si bien qu'à la fin, les deux hommes lui emboîtèrent le pas.

Bientôt le feu crépita dans l'âtre. Des servantes s'affairèrent et apportèrent de quoi se laver les pieds, puis de quoi boire et manger, ainsi que des pains sans levain. Alors, Lot et ses hôtes se mirent à table.

Sitôt qu'ils eurent fini, les deux voyageurs demandèrent à dormir, car ils avaient dans les jambes une longue journée de marche. Tandis que Lot les conduisait à leur chambre, une servante vint tout effarée lui apprendre que des gens de Sodome cernaient la maison, criant, s'agrippant au montant de la porte, sachant qu'il y avait ici des étrangers qu'ils supposaient beaux et riches. Lot pâlit, ne doutant pas que ces gens étaient pleins de méchanceté et de mauvaises intentions. Cependant, il se précipita vers l'entrée, bousculant les deux voyageurs qui avaient tout entendu et qui l'empêchaient de passer. Lot ne put réprimer un mouvement de surprise qui se changea très vite en stupéfaction : en effet, d'un simple geste, les voyageurs avaient fait taire la foule, rendant chaque homme, du plus petit au plus grand, comme aveugle et incapable de trouver la porte de la maison, ni le chemin qui y conduisait.

Devant ce prodige, Lot comprit que les deux voyageurs étaient des envoyés de Dieu.

Et ces voyageurs lui dirent :

— Écoute-nous. Tes enfants, fils et filles, tous les tiens qui sont dans la ville, fais-les sortir de ce lieu.

— Pourquoi ? demanda Lot. Quels risques courent-ils ?

— La colère de Dieu contre Sodome et Gomorrhe est grande, reprirent les voyageurs. Et il ne se trouve pas dix justes pour les sauver. Alors nous allons les détruire.

N'en croyant pas ses oreilles, Lot se précipita néanmoins chez ses futurs gendres qui devaient sous peu épouser ses deux filles. Après avoir frappé à la porte, il leur dit :

— Levez-vous, partez hors de Sodome. Car Dieu va détruire notre ville.

Personne ne bougea. L'un ricana, l'autre maugréa, et les deux lui affirmèrent qu'ils trouvaient, en pleine nuit, la plaisanterie mauvaise.

Lorsque pointa l'aurore, les deux voyageurs, assez inquiets, retrouvèrent Lot qui vaquait déjà à son travail, comme de coutume. Ils lui dirent :

— Laisse tout cela. Et de peur d'être pris dans le châtiment de la ville, toi qui es le seul juste, avec ta femme et tes deux filles, va-t'en loin de ce lieu.

Lot commença à rassembler quelques vêtements, mais il allait lentement, comme s'il eût voulu gagner du temps pour réfléchir.

Voyant cela, les deux envoyés de Dieu lui dirent sévèrement :

— Qu'attends-tu pour obéir ?

Et ils le saisirent par la main ainsi que sa femme et leurs deux filles, et ils leur firent en toute hâte quitter la ville.

Comme ils les entraînaient vers un chemin qui montait et qu'à cette heure pas un homme ne parcourait, ils dirent encore à Lot et à sa famille :

— Marchez seuls maintenant, vous êtes sur la bonne voie. Ne regardez pas derrière vous et ne vous arrêtez nulle part dans la plaine. Grimpez sur la montagne aussi vite que possible, vous y serez en sécurité.

— Sur la montagne ? répéta Lot, qui n'avancait qu'avec peine et qui sentait déjà les forces lui manquer. Je vous en prie, Seigneurs en qui j'ai trouvé grâce et qui vous montrez si bons à mon égard en protégeant ma vie et celle des miens, songez qu'à mon âge je suis incapable de courir dans un sentier en pente. Je vous l'affirme : avant d'avoir fait la moitié du chemin, je serai mort.

Les envoyés de Dieu gardèrent le silence. Alors Lot ajouta :

— Voyez-vous, à main gauche, cette ville assez proche et qui semble peu de chose ? Ne pourrait-elle me servir d'abri ?

— Nous t'accordons encore la grâce de ne pas détruire cette ville, répondirent les deux voyageurs en souriant. Fuis donc, car nous ne

pouvons rien faire avant que tu ne sois arrivé. Et le temps presse.

Lot partit aussitôt dans la direction indiquée, suivi de sa femme et de leurs filles. Comme leur petit groupe se trouvait devant les remparts de la ville, le soleil se levait. Tournant son regard vers le ciel, Lot remarqua soudain un étrange nuage qui s'approchait rapidement : d'un aspect splendide, il semblait porter en lui du soufre et du feu et, sans doute allait-il détruire la vallée et les deux cités, Sodome et Gomorrhe, qui dormaient encore sous ses pieds. Lot voyait pour la dernière fois le peuple maudit et les ultimes flambeaux de la fête et les jardins pleins de fleurs.

Un instant, la poussée du vent disloqua le nuage qui se nuança de mille teintes. Lot soupira et, avec ses filles, il continua à marcher ; ils entrèrent dans la ville.

Soudain, des pierres trouèrent l'azur, un terrible grondement, un gigantesque tonnerre se firent entendre. Le nuage se déversait sur la plaine, embrasait les villes, anéantissait à jamais l'épaisse verdure.

Or, hésitante, apeurée, alors que le vacarme déjà s'apaisait, oubliant l'ordre des envoyés de Dieu, la femme de Lot qui était restée en arrière se retourna, curieuse de voir ce qui se passait. Immédiatement, elle fut immobilisée dans sa marche et devint une statue de sel.



L'ATLANTIDE



QUAND il arrivait aux marins du temps jadis de naviguer vers l'ouest par gros temps, ils croyaient entendre les dieux gronder toujours : « Atlantes, il vous faut périr ! » Et les marins se remémoraient alors à voix basse l'histoire de l'Atlantide qu'un cataclysme sans précédent avait engloutie dans la mer. Tous en étaient hantés ; qui sait si aujourd'hui encore il n'y aurait pas un bouleversement ? Certains prétendaient que cette île Atlantide, grande comme un continent, était située au large du détroit de Gibraltar, que les Anciens nommaient « les Colonnes d'Hercule » ; ils avaient comme preuve le rocher de Cadix qui, selon eux, était un des débris de l'Atlantide, comme le pic de Ténériffe était un des sommets de la chaîne des Atlantes immergée, que prolongeaient les îles des Açores et du Cap-Vert et le plateau des Bermudes. Au pied de ce plateau, dans les profondeurs de l'Océan, n'avait-on pas découvert une chaussée pavée et des murs de marbre de dix mètres de large ? D'autres allaient jusqu'à affirmer que la mer des Sargasses, « cette mer impraticable aux navigateurs » à cause du limon et des bas-fonds, n'était rien d'autre que les restes du continent submergé.

L'extraordinaire est qu'après tant de siècles, nous en sommes encore à nous demander où pouvait bien se placer l'île légendaire et si elle a vraiment existé. Nous savons qu'elle a eu le privilège de faire rêver tous les grands navigateurs, car tous, dans le fond de leur cœur, désiraient percer son mystère. La brume de l'ignorance se leva pour eux sur d'autres continents, pas sur celui-là. Mais nous avons toujours plaisir à entendre son histoire.

C'est Platon qui, le premier, nous la conta. Et Platon lui-même, ou Socrate à qui il prête la parole, la tenait de Critias qui lui-même la

tenait de Solon, le plus sage des Sept Sages de la Grèce antique. C'était une vieille, très vieille histoire, en vérité.

Solon qui n'était pas seulement un sage, mais aussi un noble poète et qui aimait voyager, s'en était donc allé visiter l'Égypte.

Et là, il apprit une chose extraordinaire. Sachez qu'il s'attardait dans la région du Delta et plus exactement à Saïs où régnait alors Amasis, roi de la vingt-sixième dynastie ; c'était vers l'an 569 avant J.-C. La ville de Saïs avait été fondée par la déesse Neith qui, en Grèce, se nommait Athéna. Les habitants de Saïs éprouvaient donc une très grande amitié pour ceux d'Athènes qu'ils considéraient en quelque sorte comme leurs parents, et il est facile de comprendre toutes les attentions qu'ils eurent pour leur hôte et l'étrange révélation que lui fit l'un d'eux. Il s'agissait d'un vieux prêtre égyptien qui dit à Solon :

— Vous autres Grecs, vous êtes toujours des enfants : un Grec n'est jamais vieux !

— Explique-toi, répondit Solon en souriant.

— Vous n'avez pas de traditions et vos opinions ne sont fondées que sur le présent. La raison en est que les hommes ont été détruits en très grand nombre et ils le seront encore de beaucoup de manières. Mais c'est par le feu et par l'eau qu'eurent lieu les plus grandes catastrophes. Écoute-moi, Solon : il y a 9 000 ans, nos livres égyptiens racontent comment Athènes a résisté à des armées puissantes et innombrables. Parties de la mer Atlantique, elles envahirent presque en même temps l'Europe et l'Asie. Car alors cette mer pouvait se traverser facilement. À l'endroit que les Grecs nomment « les Colonnes d'Hercule » était une île – l'île Atlantide – plus grande que la Libye et l'Asie réunies. Les voyageurs de cette époque pouvaient aisément se rendre de cette île sur d'autres îles et jusqu'aux pays qui étaient sur le rivage opposé du continent.

« Or, dans l'île Atlantide, des rois avaient formé un empire immense qui s'étendait non seulement sur l'île entière, mais aussi sur beaucoup d'autres îles et sur une large partie du continent. De plus, ils dominaient les pays qui sont nôtres actuellement, puisque d'un côté ils avaient conquis la Libye et porté ainsi leurs limites jusqu'à l'Égypte et que, de l'autre, ils avaient occupé la partie de l'Europe située à l'ouest de la mer Tyrrhénienne(2).

« Un jour, cette puissance gigantesque et formidable et à qui jusque-là tout avait réussi, ayant concentré de très grandes forces, se jeta impétueusement sur l'Égypte d'abord, puis sur la Grèce, ton pays, Solon, et enfin sur tous ceux qui sont en deçà des Colonnes d'Hercule. Qui aurait pu croire que les Atlantes ne seraient pas invincibles ?

« Mais il y avait Athènes ! Athènes qui mit à se défendre tant de génie et tant de courage qu'elle se montra plus grande que les autres villes et plus grande que les autres nations. Jamais ses armes ne

brillèrent avec un aussi vif éclat. Tantôt à la tête du peuple grec, tantôt seule et réduite par l'abandon des cités voisines à ses propres forces, elle se trouva, un temps, à toute extrémité. Mais elle se releva si vaillamment qu'elle obtint enfin la victoire et qu'elle alla même jusqu'à envahir l'île Atlantide. Ses alliés lui surent alors gré de leur avoir rendu le bien précieux de la liberté.

« Hélas ! Peu de temps après, dans l'île Atlantide, un terrible tremblement de terre, joint à un déluge provoqué par une pluie torrentielle et incessante d'un jour et d'une nuit, entrouvrit la terre qui engloutit d'un seul coup tous les guerriers athéniens et tous les habitants de l'Atlantide. L'île elle-même disparut dans les flots déchaînés.

« Voilà pourquoi, ajouta le vieux prêtre égyptien, depuis ce temps l'Océan est devenu impraticable aux navigateurs, à cause du limon et des bas-fonds, débris de l'île submergée. »

Or, ce terrible cataclysme avait été voulu des dieux.

Sachez, en effet, que les dieux, au jour du partage du monde, avaient donné l'Atlantide à Poséidon, dieu de la Mer. Tandis que chacun organisait son domaine, Poséidon visitait le sien qui était extrêmement grand et de nature à allumer en lui le désir d'en faire un lieu de rêve.

Au centre de l'île se trouvait une plaine si fertile qu'on n'en verra jamais de pareille. Une montagne s'élevait non loin, pas très haute, couverte d'une forêt luxuriante que des animaux rôdeurs et agiles habitaient et d'où la vue s'étendait jusqu'à la mer qui ne cessait d'avancer ses vagues vers le rivage. Par sa puissance divine, Poséidon n'eut aucun mal à faire jaillir du sol deux sources d'eau, l'une chaude, l'autre froide, et permit ainsi que poussât toute l'année une végétation abondante.

Ses investigations dans l'île l'amènèrent un jour tout au sommet de la montagne. Là demeurait avec sa femme Leucippe, Événor, un des hommes que la Terre avait autrefois engendrés. Ils avaient une fille, Clito. Accoudée à une fenêtre, entre le ciel bleu et les arbres en fleurs, Clito s'occupait à découvrir les nouveaux embellissements que Poséidon apportait à l'île, par exemple ces arbres ligneux qui offraient à la fois de la boisson, de la nourriture et des parfums, ces fruits si délicieux, sous leur écorce, et tant d'autres merveilles, quand son regard croisa celui du dieu. Elle poussa un léger cri, mais Poséidon, en se présentant, tint à la rassurer, séduit déjà par sa beauté fière, ses nattes brunes et ses yeux clairs d'adolescente. Il s'assit près d'elle, la contempla un instant d'un air méditatif, puis il rit doucement du succès de ses travaux dans l'île, car Clito le félicita tout de suite et chaleureusement.

Peu de temps après cette rencontre, Poséidon l'épousait.

Tout en surveillant l'île du coin de l'œil – ne l'avait-il point protégée grâce à des enceintes de mer et de terre qui la rendaient inaccessible aux hommes ? – Poséidon vécut heureux avec Clito dont il eut dix fils.

L'aîné fut Atlas. Atlas devint le roi de l'île que tout naturellement il nomma « Atlantide » ; de même il nomma « Atlantique » la mer qui l'entourait.

Son frère jumeau, Gadir, reçut en partage l'extrémité de l'île. Il appela le pays Gadirique. Quant aux autres frères, ce furent des rois vassaux heureux qui commandaient de vastes portions de territoires et beaucoup d'hommes. Car si Poséidon, avec Clito, avait vécu retiré dans cette île enchanteresse où la mer luisait à travers les arbres et où les oiseaux piaillaient avec animation, ses fils et leurs descendants, dont l'aîné était toujours le roi, engagèrent quantité d'hommes à peupler leurs domaines. Rien ne fut plus facile : l'Atlantide regorgeait de richesses à tel point qu'on n'en avait jamais vu de semblables en si grande abondance et qu'on n'en verra jamais plus. L'air était lourd du parfum de milliers de fleurs et plein du doux murmure des insectes. On y trouvait des lacs remplis de poissons, des prairies capables de nourrir quantité de bêtes sauvages et domestiques, des forêts épaisses où couraient le gibier et même de nombreux éléphants, le plus vorace des animaux. Les métaux durs et malléables, l'or, suffiraient à la satisfaction des intéressés, surtout celui dont nous ne connaissons que le nom, ce métal mystérieux « l'orichalque », aux reflets de feu. On l'extrayait de la terre en maints endroits de l'île. Aussi les rois atlantes n'eurent pas de mal à faire recouvrir d'airain l'enceinte extérieure de l'île, de plaques d'étain l'enceinte intérieure et enfin d'orichalque les hautes murailles du temple qui flamboyaient au soleil.

Ce temple était, bien sûr, consacré à Poséidon et à Clito. Plus encore que la somptuosité du rempart d'or qui l'entourait, et que celle des pavés et des colonnes d'ivoire, la magnificence des statues d'or resplendissait et notamment le dieu debout sur son char, conduisant six coursiers ailés, si grands que sa tête touchait la très haute voûte du temple. Cent néréides assises sur des dauphins l'entouraient. À l'extérieur se dressaient les statues d'or de toutes les reines et de tous les rois descendants des dix enfants de Poséidon.

Dans ce temple qui avait en son aspect quelque chose de barbare, de singulières cérémonies se déroulaient. Tous les ans, les Atlantes venus des dix provinces de l'empire offraient au dieu Poséidon les prémices des fruits de la terre.

Quant aux dix rois, jamais ils ne manquaient de s'y réunir tous les cinq ou six ans. Là, ils faisaient leur métier de roi, c'est-à-dire qu'ils s'efforçaient de faire le tri des affaires publiques, ayant ainsi une obscure complicité avec Poséidon des lois duquel ils s'inspiraient. Celles-ci étaient gravées dans l'orichalque sur une colonne où se

mêlaient à elles les anathèmes les plus terribles contre ceux qui les violeraient. Mais qui moins que les rois aurait voulu être parjure ? Pour se prêter mutuellement serment de fidélité, ils suivaient un rite rigoureux.

C'était alors que des taureaux sauvages étaient lâchés dans l'enceinte. Tandis que les rois priaient Poséidon de choisir la victime qui lui serait agréable, l'aîné d'entre eux, armé seulement d'épieux de bois et de lacets de corde, se mettait en chasse. Un certain courage était nécessaire pour acculer l'animal dans un coin et, après l'avoir ligoté, pour l'égorger, non sans dextérité, sur la fameuse colonne d'orichalque. Ce sacrifice achevé selon les lois, le sang du taureau était versé dans une coupe et ses membres jetés au feu. Ensuite, on purifiait la colonne. Enfin, puisant le sang à l'aide de coupelles d'or, on le répandait en partie dans le feu qui continuait à brûler. Les rois eux-mêmes en buvaient ; ils n'oubliaient jamais de ranger la coupe dans le sanctuaire du dieu.

Quand l'ombre de la nuit ne permettait plus de distinguer les visages et que le rougeoiement du feu s'éteignait, les dix rois, revêtus de très belles robes azurées, comme la profondeur des eaux marines, s'asseyaient tout autour des cendres du sacrifice. Ils sentaient passer à travers leur robe le vent du large. Pas une lueur ne brillait. Ils se mettaient alors à délibérer sur le sort des coupables – ils avaient droit de vie et de mort sur tous leurs sujets. Ces débats duraient jusqu'à l'aube. Puis, leurs jugements rendus, les rois les inscrivaient sur une plaque d'or qu'ils suspendaient au mur du Temple avec leurs robes : c'était ainsi qu'ils témoignaient de leur passage dans le lieu saint.

Des années et des années passèrent, apportant encore des améliorations considérables dans l'existence des Atlantes.

Cependant, entre les mains des dix rois, le gouvernement de l'Atlantide devint peu à peu un instrument moins bien réglé, moins bien adapté aux besoins de l'île prestigieuse. Leurs vertus s'affaiblirent alors qu'ils se mariaient avec les filles des hommes, et l'on sait que les hommes ont beaucoup de défauts et peu de sagesse. Dès lors, il fut difficile de trouver en eux le caractère exemplaire du dieu Poséidon, leur ancêtre !

Bientôt, on parla de violences et de ruses. Dans les villes aux maisons étroites, pressées les unes contre les autres, la magie de l'île n'agissait plus. Chaque jour amenait de nouveaux sujets de discorde, car la justice ne régnait plus dans ces murs, pas davantage que dans les ports où s'abritaient maintenant les vaisseaux venus de tous pays, ni même dans la somptueuse résidence des rois, entourée des casernes de la garde royale. Les rois devenaient de vrais hommes et, qui plus est, des hommes comblés qui en voulaient toujours davantage. Pourtant, quiconque d'étranger arrivait dans l'île était toujours ébloui

par sa splendeur.

L'ordre semblait encore régner quand, un jour, les descendants de Poséidon, par orgueil et par cupidité, voulurent enlever à leurs voisins leurs terres et leur souveraineté. Pour cela, ils leur déclarèrent la guerre.

Ce fut alors que Zeus, le maître des dieux, le suprême régulateur de l'univers, voyant se dépraver ainsi une race si noble, s'en montra tellement fâché qu'il voulut la punir. Il convoqua donc le conseil des dieux dans l'Olympe et celui-ci, après délibération, décida de faire disparaître l'île Atlantide, coupable de trop d'orgueil et de trop d'ambition pour subsister.

Un vent impétueux fut déclenché, que suivit de près un tremblement de terre. Un déluge d'eau acheva de tout anéantir.

Lorsque les ténèbres de cette nuit atroce se dissipèrent, les dieux vengeurs criaient encore : « Atlantes, il vous faut périr ! » Mais plus aucune voix ne leur répondit.



L'ÎLE DE SANTORIN



DEPUIS des siècles, certaines énigmes font le bonheur des chercheurs et le sérieux avec lequel ils les abordent montre combien leur caractère est troublant.

Il en est une – nous l'avons déjà vu – qui n'a cessé de captiver et de faire rêver nombre d'entre eux : il s'agit de la localisation de l'Atlantide.

Or ce continent fabuleux par son opulence a-t-il eu une existence réelle ? S'est-il enrichi au cours des âges d'éléments légendaires ? Questions qui demeurent sans réponse. Et c'est ici qu'apparaît la puissance de l'esprit curieux : plus de 20 000 volumes ont été écrits sur ce sujet sans jamais arriver à satisfaire ceux qui exigent l'exacte vérité. Ce continent mystérieux offre l'avantage d'être situé dans un temps si reculé qu'il permet à l'imagination toutes les audaces. Eh ! oui, en ce temps-là...

Remarquons cependant que les deux textes de Platon qui ont donné naissance au mystère de l'Atlantide ont été contestés par la plupart des auteurs contemporains.

Le Moyen Âge fit fleurir d'autres légendes, et il faut attendre la Renaissance, avec les grandes découvertes maritimes qui l'accompagnent, pour que le problème soit posé à nouveau. Depuis, les hypothèses les plus fantaisistes comme les plus vraisemblables ont été avancées, tenant ainsi l'intérêt du chercheur en éveil.

Rêvant aux Atlantes et à leurs richesses fabuleuses, comment ne pas croire à l'hypothèse atlantique qui place le continent merveilleux entre l'Europe et l'Amérique, les archipels des Açores et des Canaries en constituant les derniers vestiges ?

Mais pourquoi douter de la véracité de l'hypothèse égéenne ?

En ce temps-là, c'est-à-dire quelque 1 500 ans avant Jésus-Christ, il y avait en effet, en Grèce, dans la mer Égée, une île très belle où tout poussait et se trouvait en abondance. Cette île se nommait Strongylé, c'est-à-dire « la Ronde », car elle avait la forme d'une circonférence ; on la nommait aussi Callisté, autrement dit « la Très Belle ».

Or Callisté aux grandes dimensions était en réalité un volcan de marbre et de schiste dont le cratère s'élevait au centre de l'île, où l'existence s'écoulait si agréablement entre la mer et le ciel bleu qu'elle lui faisait une renommée qui s'étendait loin alentour. Les Phéniciens y installèrent un comptoir.

Hélas ! les dieux voulurent-ils la punir de quelque méfait ? Qui peut le savoir ? Toujours est-il qu'il se produisit un gigantesque bouleversement : une poche de gaz s'étant formée sous le cratère, l'île explosa littéralement un matin. Aussitôt suivit un formidable raz de marée et une vague de 200 mètres de haut s'abattit sur les rives de la mer Égée. Je vous laisse à penser les ravages innombrables qu'elle produisit. Nous savons que le port Amninos fut anéanti ; c'était le port de Cnossos, la ville principale de l'île de Crète. Un nuage de cendre gigantesque se déposa sur la mer et sur l'île de Minos, où une couche épaisse de 40 centimètres vint recouvrir le sol, entraînant le départ de la population.

Quant à l'île de Callisté, la catastrophe lui donna l'aspect d'un croissant, en creusant dans son centre un vaste bassin qui la sépare de deux îlots de Thérasia et d'Aspronisi. Elle n'est plus qu'un fantastique archipel de scories, de lave et de soufre, et ses falaises rougeâtres, verticales, hautes de près de 300 m, sont couronnées de villages blancs. Elle prit d'abord le nom de Théra, puis beaucoup plus tard, celui de Santorin.

Or au milieu de la rade de Santorin fume encore parfois la croûte brûlante et soufrée du volcan ; elle est, dit-on, sans fond !

Bien des historiens pensent que cette horrible catastrophe, en détruisant les villes de l'île de Crète et en particulier le port de Cnossos avec ses somptueuses villas, mit fin à la civilisation minoenne de la grande île.

Est-ce ces souvenirs que voulut évoquer Platon ?

Une seule chose est certaine : l'Atlantide n'a pas fini d'exciter les rêves et les imaginations.

L'ÎLE DES SEPT CITÉS



Un temps jadis, les Génois aventureux avaient découvert les Açores et deux siècles plus tard, c'est-à-dire au XIII^e siècle, c'était au tour des Portugais. Or les uns et les autres avaient remarqué que dans cet archipel enchanteur, fait de cratères et de sources, de lacs et de jardins, certaines îles apparaissaient et disparaissaient comme des mirages, dans la brume du matin ou dans la réverbération du couchant. Ces îles existaient-elles vraiment ? Il y avait là de quoi éblouir et inquiéter plus d'un marin.

D'une main tremblante, les cartographes d'alors se contentaient de les représenter par des sirènes ou des dragons, des rochers s'écroulant dans l'Océan ou des geysers s'élevant en bouillonnant. Les récits des rares voyageurs faisaient part soit d'un continent englouti – était-ce l'Atlantide ? – soit d'une terre brûlante rejetée par les abîmes. Allez savoir... Mais quand le réel et le merveilleux font si bon ménage, les légendes jaillissent d'elles-mêmes.

C'est ainsi qu'à São Miguel, la plus riche et la plus grande de toutes les îles de l'archipel, il ne fallut pas moins de sept légendes pour expliquer la naissance d'un lac à deux branches, lesquelles se rejoignent et se séparent en prenant la forme d'un 8 couché, le signe même de l'infini. L'une est couleur d'émeraude et l'autre bleu turquoise. Ce lac se nomme le lac des Sept Cités.

Ceux qui voyaient en l'archipel les vestiges de l'Atlantide contaient qu'en ce temps-là régnaient sur le continent fabuleux le roi Blanc-Gris et la reine Blanche-Rose. Ce n'était un secret pour personne que tous deux s'aimaient tendrement, mais que bien souvent, sous des apparences heureuses, ils pleuraient. Nul enfant, en effet, n'était venu combler leurs vœux. Et au cours des ans, cette absence prenait de plus

en plus la forme d'un rêve.

Or un soir, alors que le roi Blanc-Gris dormait à poings fermés, une voix se fit entendre. Elle lui disait :

— Pour que ton désir soit exaucé, une condition est exigée.

— Quelle condition ? répondit le roi. Parle. Je suis prêt à l'accepter.

— Tu ne pourras voir ton enfant que le jour de ses vingt ans.

Trop heureux pour faire obstacle à une telle perspective, le roi s'inclina. Quand il se réveilla, on lui apprit qu'il avait une petite fille.

Des années, cette petite fille demeura en la garde de servantes, loin de son père qui tenait à faire honneur à sa parole. Il aurait bien voulu savoir à qui elle ressemblait, tant il l'aimait, mais il fut assez fort pour se contenter du rêve tout en préparant le jour ardemment souhaité.

Le roi Blanc-Gris ordonna à ses architectes de construire pour son enfant sept cités dans l'île de São Miguel que berce la brise océane. Dans ces cités poussait une forêt de fleurs, roses et azalées mêlées, à travers lesquelles se mouvaient des coccinelles, comme des jouets fraîchement peints. Des jardins ombragés semblaient n'appartenir qu'aux oiseaux qu'accompagnaient des insectes affairés et des papillons aux couleurs vives. Pouvait-il y avoir au monde plus merveilleux domaine de jeux et de découvertes ? Le rire de la petite fille était emporté par le vent jusqu'au palais de son père qui ne cessait de tendre l'oreille.

Elle grandit ainsi, heureuse, comblée, n'éprouvant même pas le besoin de connaître celui à qui elle devait la vie et tant de faveurs. Mais lui, qui ne disait mot, songeait à elle jour et nuit. Ah ! quand donc aurait-elle vingt ans ?

À force de se répéter cette phrase, le roi Blanc-Gris se mit à errer autour de la muraille qui protégeait les sept cités, il errait comme une âme en peine. Un jour, une bande d'enfants piailleurs, gracieux et ronds comme des moineaux, l'attendrirent. Il demeura un moment immobile, à les contempler, comme s'il n'eût plus su où il était. Les jours suivants, oubliant sa promesse, n'alla-t-il pas jusqu'à tenter de corrompre ceux qui gardaient l'accès des portes, afin de pouvoir apercevoir sa fille, ne fût-ce qu'une minute ? Mais personne n'accepta de se compromettre pour une affaire que tous jugeaient, somme toute, de peu d'importance. N'en pouvant plus d'attendre, Blanc-Gris, un beau matin, donna ordre à une compagnie de soldats de charger. Le roi savait bien qu'il jouait gros jeu et, anxieux, comptait les minutes qu'il faudrait aux soldats pour enfoncer la muraille. Quand celle-ci commença à se lézarder sous les coups répétés des béliers, la terre se mit à trembler. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, un volcan explosa, détruisant les sept cités qui disparurent sous les eaux d'un lac étrange. Une moitié était émeraude, car dans son fond gisaient les petits souliers émeraude de la princesse, et l'autre moitié

était bleu azur, car dans son fond se trouvait son bonnet d'azur qu'elle portait à cet instant sur la tête.

Parmi ceux qui en tenaient pour l'Atlantide, les uns approuvaient cette légende, et d'autres racontaient cette histoire :

Le roi Atlas avait une fille nommée Eufémia. En vérité, jamais ne s'était vu si frais et beau visage à une femme, ni corps si mieux fait. Cependant, si Eufémia était la beauté même, sachez qu'il y avait grande intelligence en son esprit, et beaucoup de bonté et de douceur en son cœur. Que de prétendants avaient déjà sollicité sa main, mais Eufémia avait toujours refusé de se marier, même à l'un des dix petits-fils de Poséidon qui tour à tour lui avaient offert chacun son cœur et son royaume. Pourtant son esprit était clair et droit, mais elle avait d'autres ambitions, ce qui ne laissa pas de surprendre, vous le pensez bien ! Les langues allaient donc bon train. Que voulait Eufémia ?

Comme elle descendait des dieux, ceux-ci s'intéressèrent à elle et lui prêtèrent une oreille attentive. Or voici quelle fut sa réponse : faire le bien sur la terre. Naturellement, les dieux ne pouvaient qu'exaucer un tel vœu. Restait donc à situer le lieu exact où elle pourrait exercer ses nobles désirs. Pourquoi pas une île ? songèrent les dieux. Eufémia trouva l'idée excellente et elle partit s'installer dans l'île des Sept Cités où les eaux voisinent avec les vapeurs infernales.

Elle fit si bien que, grâce à elle, disparurent complètement de São Miguel la misère et le chagrin. On n'avait jamais vu une telle abondance, on n'en verra jamais de semblable. Car depuis ces temps exceptionnellement heureux, des siècles se sont écoulés. Cependant, la belle Eufémia qui fit tant pour le bonheur de son île ne l'aurait point quittée. Certains affirment qu'elle s'est tout simplement métamorphosée en plante bienfaisante, une solanée dont les feuilles guérissent presque tous les maux. Et quiconque en boit comme d'un philtre magique ne connaît plus la souffrance.

C'est la raison, sans doute, de l'étrange impression d'éternité et de sérénité qui règne dans l'île des Sept Cités...

Sachez cependant que tous ne croyaient pas à l'existence de l'Atlantide et que beaucoup, ne renonçant pas aux chimères, contaient à leur façon d'autres légendes sur le lac aux deux tons.

Il était une fois un roi des Sept Cités dont la fille réunissait en elle toutes les qualités. Elle n'était pas seulement belle. Elle se montrait aussi aimable et s'en allait par les forêts et les prés, cueillant les fleurs qui s'inclinaient sur son passage, caressant les troupeaux qui venaient à sa rencontre, s'arrêtant sous les arbres dont elle comprenait le murmure, bavardant, de sa belle voix musicale, avec les bergers, buvant du lait dans les fermes et dansant joyeusement dans les rondes

villageoises.

C'est ainsi qu'un jour, s'aventurant dans le maquis, elle découvrit un jeune garçon qui vivait entre l'azur tremblant du ciel et la terre verte. Il couvrait d'un regard attentif ses moutons. Quand, par hasard, ses yeux bleu-vert sous des sourcils touffus rencontrèrent ceux de la jeune fille, il fut ébloui. Il se tenait cependant à distance respectueuse. Il n'osait faire un pas, mais ôta son chapeau et la salua très bas. La princesse en fut si impressionnée qu'elle éclata d'un rire joyeux et ils se rapprochèrent l'un de l'autre, comprenant tous deux qu'ils se plaisaient infiniment. Le berger éleva son pipeau jusqu'à ses lèvres et joua un petit air dansant en faisant quelques entrechats. La princesse lui donna la réplique et bientôt, ils se jurèrent un amour éternel. Le berger allait donc épouser la princesse.

Pas question d'une telle union, s'écria le roi son père quand il apprit la chose. Pouvait-il oublier qu'il s'était engagé à donner sa fille en mariage à l'héritier du royaume voisin ! La gloire et la fortune, voilà ce qu'il lui proposait à défaut d'amour. Comme vous le pensez, la princesse pleura longuement et refusa même toute nourriture. Mais le roi l'exhorta à l'obéissance, lui faisant remarquer qu'il ne pouvait avoir qu'une parole et elle finit par y consentir, mais à une condition.

— Demande-moi ce qui te fera plaisir, d'avance je te l'accorde, répondit le roi navré du chagrin de sa fille.

— Revoir mon berger une dernière fois, répondit la princesse.

Le roi acquiesça.

Ainsi la fille du roi s'en alla retrouver son berger qu'elle vit se reposant au frais sur l'herbe verte, à l'ombre des arbres, dans le chemin même où ils s'étaient vus pour la première fois. Longtemps ils s'entretenaient de leur amour. Mais il y eut entre eux moins de paroles que de baisers. S'ils furent peiné de se séparer, il ne faut pas le demander. Un regard encore avant d'aller chacun de son côté. Mais leurs yeux étaient si pleins de larmes qu'ils ne purent s'apercevoir l'un l'autre, tandis que leurs larmes creusaient à leurs pieds deux lacs sans fond : l'un était bleu comme les prunelles saphir de la princesse, l'autre bleu-vert comme les yeux du berger. Ils ne se revirent jamais, mais les lacs de leurs larmes furent unis à jamais.

Ces époques très lointaines avaient légué les légendes aux époques plus récentes qui, à leur tour, imaginèrent d'autres récits. La préoccupation essentielle était alors l'invasion de la péninsule Ibérique par les Maures. Certains furent obligés de fuir.

On racontait que sept évêques espagnols et portugais s'étaient élancés sur l'Océan et, après des jours de navigation, avaient découvert l'île des Sept Cités que certains appelaient aussi l'île Antilla. Le temps avait passé, personne n'en avait plus entendu parler.

Cependant, à l'heure où la chaleur du jour commence à tomber et à réunir les gens au cabaret, il y avait souvent quelqu'un, quand ce n'était pas un vieux pilote, pour rappeler que ces évêques avaient fondé chacun un royaume dont nul ne savait rien, sinon que la terre de ces îles était de la poussière d'or. Et l'on évoquait aussi le royaume fabuleux du Prêtre Jean, personnage mystérieux qui passait pour régner tantôt dans la Haute-Asie, tantôt en Abyssinie. Si certains, sceptiques et somnolents, hochaient la tête à ces récits extraordinaires, d'autres laissaient aller leur imagination qui s'enflévrant. Ah ! Pourquoi ne pas tenter d'aller voir ce qu'il en était. Les plus âgés prêchaient la prudence, mais les plus jeunes regardaient au loin, faisant la sourde oreille à toutes les recommandations.

Un jour, n'y pouvant plus tenir, guettant le soleil levant, des marins portugais s'embarquèrent au péril de leur vie sur la « mer des Ténèbres » qui avait déjà englouti tant de courageux explorateurs. Ils avaient en eux l'espoir absolu d'aborder à cette terre de merveilles. Le grincement des câbles autour des cabestans, le claquement des voiles achevaient de les exalter.

Et voilà qu'un matin, l'un des voiliers portugais, *N.-D. de Penha de França*, se balançant lourdement au souffle du vent qui le faisait filer à toute allure, aperçut une île hospitalière. Le commandant qui n'avait pas cessé de scruter l'épaisseur de la brume avait discerné d'abord une lueur, puis plus rien. Et brusquement le rideau se leva comme au théâtre : une île rocheuse et verdoyante surgit aussitôt. Ses montagnes semblaient dormir sous une couverture brune, ses lacs scintillaient à travers des bouquets d'arbres. Elle offrit très vite une pente douce aux regards du commandant qui donna ordre de jeter l'ancre. Puis, accompagné de son second et de deux marins, il descendit à terre et se présenta au roi pour lui demander la permission de demeurer là quelques jours, avec son voilier que la tempête avait quelque peu endommagé. Le roi accepta le plus aimablement du monde et il les fit conduire à travers les cours jusqu'au logis où des valets se mirent à leur service. Les Portugais trouvèrent que le palais du roi ressemblait beaucoup à celui de leur souverain. Trois jours durant ils furent choyés comme des hôtes de marque, puis le soleil étant revenu dans un ciel bleu lavande et le voilier étant désormais en état de naviguer, le commandant et ses marins prirent congé du roi et s'en allèrent vers d'autres découvertes.

Or, quelle ne fut pas leur stupeur quand ils voulurent saluer de leur bateau l'île hospitalière : elle n'existait plus...

Lorsque les marins de la *N.-D. de Penha de França* revinrent au Portugal, ils s'empressèrent de conter leur mésaventure à leurs compatriotes. Et ceux qui ravaudaient leurs filets sur la plage écoutaient d'un air méditatif, leurs yeux noirs pleins de rêve. L'île

avait disparu comme par enchantement ! Et pourtant... Était-on bien sûr de ne pas l'avoir vue ? S'en était-on trop éloigné, peut-être ? Toutes ces questions demandaient une réponse, faisant caresser à certains l'idée passionnante qu'elles cachaient un mystère. Restait à découvrir celui-ci. Et peu de temps après, des marins quittaient le Portugal. Sur une caravelle – invention de leur pays – ils s'embarquaient à leur tour. La vitesse d'une caravelle, rapide pour l'époque, se montait à environ dix kilomètres à l'heure. Aussi leur fallut-il des mois et des mois de navigation avant d'arriver devant l'île enchantée. Là, émerveillés, ils découvrirent que les cailloux étaient des topazes et des rubis. Ils virent ensuite des hommes qui vivaient dans des palais somptueux. Ces hommes étaient tous très riches et ils avaient tous des femmes très belles. Nullement craintifs, ils accueillirent les Portugais à bras ouverts. Ébahis, ceux-ci se sentirent cependant pleins de méfiance. Un tel paradis ne cachait-il point un piège ? Et nos Portugais, prudents, quittèrent l'île extraordinaire, se dirigeant rapidement vers la haute mer. Il leur fallait au plus vite conter la chose à leur souverain. Ils arrivèrent au pays natal, bouillant d'impatience.

Sur le promontoire de Sagres, qui s'avance dans l'Atlantique et où se trouvaient un observatoire astronomique et une école de cosmographie, l'enfant les reçut. Après les avoir écoutés, une ardente curiosité se mit à brûler en lui. Cette île fabuleusement riche l'obsédait. Comment, se disait-il, ne pas profiter de cette découverte ? Et bientôt il fit armer des caravelles qui, dès qu'elles furent prêtes, cinglèrent vers l'île merveilleuse.

Or quand elles y parvinrent... Comment décrire le désarroi des Portugais ? Il n'y avait plus ni palais, ni trésor, ni personne. Qui donc s'était trompé ? Les simples qui rêvaient ou les savants qui supputaient de l'or...

Seule l'île répondait par sa beauté à ce que les marins en attendaient, avec le joyau de ses lacs couleur de pierres précieuses et l'air immobile et doux. Cependant un silence un peu oppressant y régnait et, en se promenant dans la riche vallée des Sept Cités, un soir, certains crurent entendre des carillons d'église.

Ce fut alors que nos Portugais se rappelèrent qu'au temps jadis l'archevêque Genadio gouvernait l'île des Sept Cités.

Dès sa jeunesse, Genadio était de ceux qui étaient partis à la découverte d'un nouveau monde. S'il était vrai qu'il pouvait se vanter de s'être conduit vaillamment, il n'en avait pas moins succombé aux pouvoirs de magiciens. Pourtant, le jour était venu où, se dépouillant volontairement de tous ses privilèges, il avait fait amende honorable, puis consacrant son existence à Dieu, il était devenu ermite. Tant de vertus avaient fini par faire un certain bruit dont le pape avait été

instruit. Il l'avait alors fait nommer évêque, puis archevêque d'une ville d'Espagne, pour le récompenser. Important et grave, avec un air de dignité qui ne le quittait jamais, Monseigneur Genadio fit merveille.

Or une nuit où les étoiles semaient le ciel, une mère abandonna sur les marches de la cathédrale une toute petite fille. Quand on vint annoncer la chose à l'archevêque, celui-ci ordonna aussitôt qu'on s'occupât de l'enfant. Elle grandit dans le palais du prélat et devint si forte et si belle qu'à trois ans elle en paraissait cinq. Elle se révélait en outre intelligente et gracieuse et sa réflexion amusait l'archevêque et tous ceux qui l'entouraient. Aussi, lorsque les Maures déferlèrent sur la Péninsule, celui-ci réunit en toute hâte les six évêques qu'il avait sous sa juridiction, arma une caravelle et prit la mer, emmenant dans sa fuite sa jeune pupille. Ils débarquèrent un beau matin dans l'île de São Miguel, où chaque évêque fonda une ville.

La fillette s'épanouissait en sagesse et en grâce, apprenant à lire et à écrire avec une facilité remarquable, car elle était fort bien douée. Elle trouvait toujours auprès de l'archevêque Genadio le plus paternel accueil, comprenant et voyant parfaitement que sa présence était une joie pour lui.

Quand elle devint une jeune fille, sa beauté était parfaite. Elle avait les cheveux bruns, ondulés et lustrés, la bouche petite et le teint mat, et beaucoup jugeaient qu'on avait grand plaisir à la regarder. Bien sûr, elle attendait le beau prince dont elle rêvait sans le connaître. Et depuis quelque temps, elle se montrait un peu moins enjouée. Qui en fut jaloux ? L'archevêque Genadio, lequel sembla soudain, après tant d'années de sainteté, ne plus se rappeler que ses anciens sortilèges. Et à mesure que ce sentiment croissait en lui, il lui parut qu'il devait s'en servir. Tant et si bien fit-il qu'un beau matin, magiquement, l'île ne fut plus visible aux yeux de ceux qui l'approchaient.

Cependant, la pupille de l'archevêque continuait à rêver, tout en marchant à pas lents sur la plage où elle croyait sentir passer à travers elle, comme à travers ses beaux vêtements, le vent du large. Ah ! quand pourrait-elle s'en aller ? Elle saisissait la moindre occasion pour demander une promenade en bateau qui lui était généralement refusée et, pour la première fois de sa vie, elle pleurait plus qu'elle ne riait.

Mais voici qu'un jour plus lumineux que les autres jours, elle vit au loin une caravelle, portant sur ses voiles la croix du Christ. Aucune sorcellerie ne résiste à ce signe. Bientôt, la caravelle put apercevoir l'île et accosta. Il en descendit un jeune et bel élégant qui s'approcha de la jeune fille. Celle-ci était si émue qu'elle ne pouvait dire un mot. Elle avait perdu toute couleur et baissait les yeux. Voyant son trouble, le jeune homme lui parla doucement, lui apprenant qu'il était l'écuyer de l'infant du Portugal et qu'au nom de son souverain, il venait

prendre possession de l'île.

Il ne fut pas long à tomber amoureux de la jeune fille qui prétendit qu'elle n'avait jamais attendu que lui. Mais l'archevêque veillait. Quoi ! On allait emmener sa chère pupille ! Ses yeux brillèrent haineusement et le rouge envahit ses tempes.

— Non, cela ne sera pas ! dit-il avec colère.

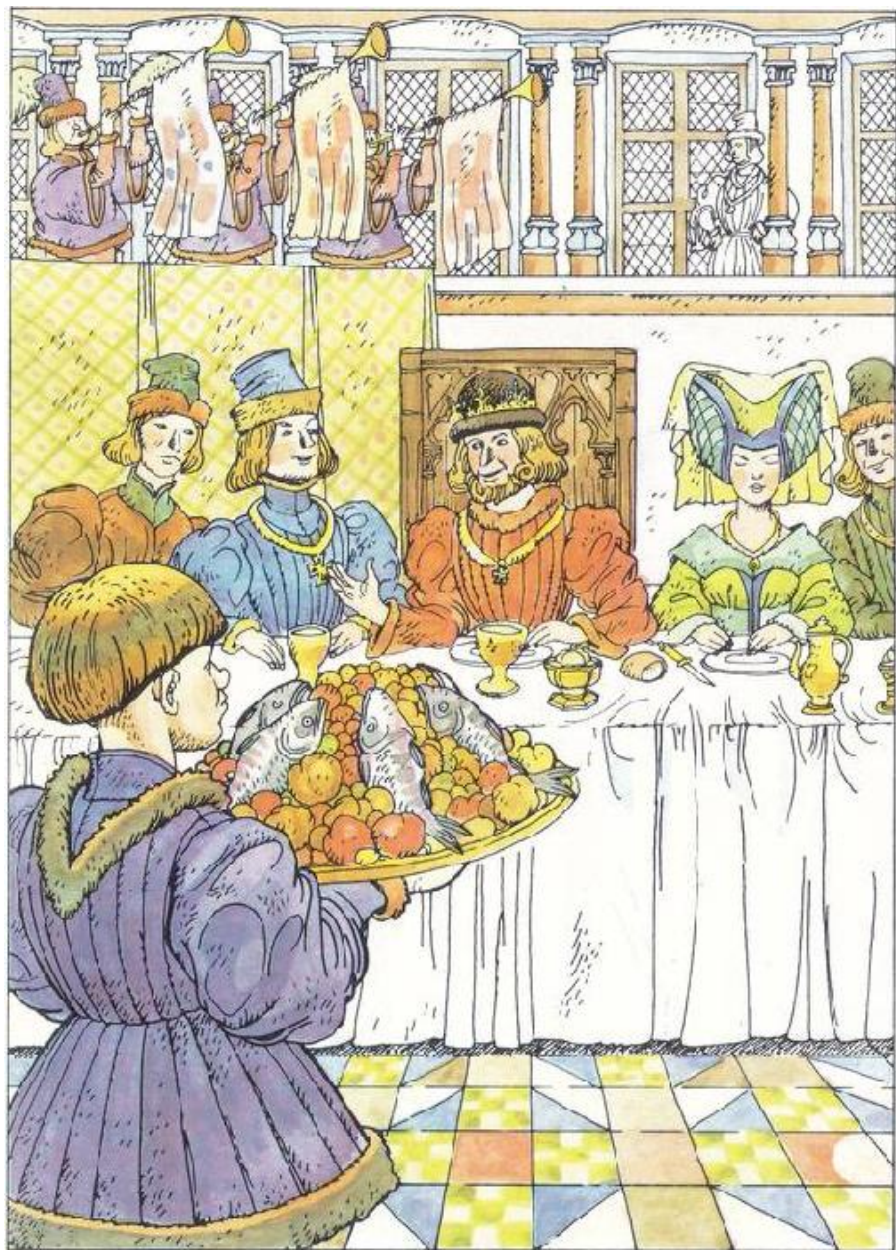
Réunissant dans un effort désespéré tous ses pouvoirs maudits, Genadio fit jaillir de l'enfer un volcan qui engloutit les sept cités, leur peuple et leurs évêques. Et les lacs marquent la tombe de la belle jeune fille et de son bien-aimé.

Les carillons que certains percevaient n'étaient rien d'autre que ceux des cités englouties.

Les réalistes vous diront qu'il y a plusieurs siècles, un effroyable séisme ensevelit dans l'abîme, non pas les sept cités épiscopales, mais une montagne tout entière. Ce mont avait été vu et décrit par des marins portugais qui accompagnaient l'expédition Velho Cabrai au cours d'un de ses voyages. Or lorsqu'ils revinrent l'année suivante, ils furent stupéfaits de ne plus en trouver trace. La montagne s'était effondrée d'un seul bloc, et à sa place, dans un immense cratère, se trouvent aujourd'hui deux lacs dont les eaux se mêlent, mais dont la couleur est différente et qui ne sont séparés que par une ligne très nette.

Or, les réalistes se trompent souvent sans jamais faire rêver. Et tous ceux qui ont pu contempler dans l'écrin de leurs rives abruptes les deux lacs aux eaux contrastées savent bien qu'il règne là une sorte d'enchantement qui fait croire aux légendes.





Trois jours durant, ils furent choyés comme des hôtes de marque

LE LAC DE DILOLO



U centre de l'Afrique, et plus exactement au Cameroun, se trouve un joli lac aux eaux calmes et claires qui se nomme Dilolo.

Au temps jadis, à la place de ce lac s'étendait un grand village, qui avait cette surprenante particularité : tous ses habitants étaient riches. On eût cherché en vain un homme qui ne possédât point quantité de chèvres, de volailles, de porcs et dont les réserves ne regorgeassent point de grains et de manioc. Certes, tous travaillaient, mais l'abondance dont ils jouissaient était comme une sorte de magie qui écartait soucis et chagrins. Sous le radieux soleil aux chauds rayons, la vie s'écoulait donc pour ces gens comme un songe : ils mangeaient et buvaient ce qui leur plaisait, et dans ce jardin de délices qu'était leur village, les rires fusaient et arrêtaient net le moindre pleur...

Or un jour, venu on ne sait d'où, un homme très vieux passa dans cet heureux village, au moment où l'on allumait des feux pour se préserver des bêtes sauvages qui se cachaient dans la forêt. Les gens le saluèrent sèchement, peu habitués aux étrangers qui, d'ordinaire, empruntaient une autre piste pour leur parcours. Son vêtement poussiéreux et déchiré, aux couleurs fanées, attira l'attention. Que sa figure ravagée et hâlée par les longues stations au soleil paraissait donc vieille et laide ! Depuis combien de temps n'avait-il point peigné ses cheveux embroussaillés ? Les quolibets et les rires commencèrent à fuser.

L'homme qui ne pouvait qu'avancer lentement, tant il avait mal aux pieds d'avoir trop marché, ne répondait pas. C'était l'heure où les habitants du village entraient dans leur hutte pour se restaurer. Beaucoup se détournèrent, jugeant la chose de peu d'importance à

côté du repas qu'ils s'apprêtaient à déguster. Un homme à qui notre pauvre hère demanda d'avoir pitié de lui, car il était affamé et avait encore une longue route à faire, éclata bruyamment de rire et dit :

— Est-ce toute la terre que tu comptes ainsi parcourir ?

Le vieillard ne put répondre, tentant de se frayer un chemin à travers un groupe de gamins qui lui barraient le passage en poussant des cris rauques, tandis que d'autres, par-derrière, lui lançaient des cailloux. Une femme lâcha un chien qui se mit à aboyer furieusement après tout le monde, en bondissant, ce qui eut pour résultat de disperser la bande d'enfants piailleurs et méchants. Bientôt notre homme resta seul entre les huttes du village dont les portes se fermaient. Une bonne odeur de bouillie d'orge et de beignets en émanait. Le pauvre homme, qui avait l'estomac dans les talons, car depuis des jours il ne s'était nourri que de fruits ramassés dans la forêt, se détourna et, aussi vite que le lui permettaient ses pieds meurtris, il sortit du village inhospitalier.

Suant et fatigué, il se laissa tomber à terre sous un bouquet de palmiers. Il entendit soudain quelqu'un appeler :

— Hep ! Hep !

Après l'accueil qu'il venait d'avoir, il hésita à se retourner, mais il se leva. Si c'était un mauvais plaisant ? Dans ce village, tout semblait possible...

Cependant, les « hep ! hep ! » continuaient, plus forts qu'au début. Alors, plantant fermement ses bottes à terre, notre vieillard regarda qui pouvait bien s'intéresser à lui. Il vit un jeune homme très grand et très mince qui s'avançait à sa rencontre.

— Dans un instant, il va faire nuit, dit celui-ci en mettant sa main en porte-voix. Viens te reposer chez moi. Tu y seras à l'abri jusqu'au lever du jour.

— Je veux bien, répondit le vieillard, car je n'en puis plus.

Et, tout en suivant le jeune homme, il ajouta :

— Il y a donc au monde des gens généreux...

— Certainement, affirma le jeune homme en le faisant entrer dans une hutte où se tenait une jeune femme accroupie, berçant un bébé.

L'homme présenta sa femme et son fils. Puis il dit :

— Tu mangeras bien quelque chose ?

Cette question était presque un ordre. Le vieillard accepta, en souriant, de s'asseoir. L'eau était fraîche et la bouillie de grains et le plat de viande exquis et abondants. Quand il eut mangé son content, le vieillard repoussa son écuelle, et son hôte lui offrit sa propre couche pour se reposer de tant de fatigue.

Or au milieu de la nuit, alors que le jeune homme était endormi à côté de sa femme et de son bébé, le vieillard se leva doucement. L'obscurité couvrait ses mouvements. Il s'arrêta devant le jeune

homme et mit une main sur son épaule. Celui-ci se redressa à demi.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura-t-il. Serais-tu souffrant ?

— J'ai quelque chose à te confier, répondit le vieillard sur le même ton.

— Ne pourrais-tu attendre le matin ?

— Non, car il me faut partir avant le lever du jour si je ne veux pas me faire huer par les habitants du village.

Le jeune homme se leva et suivit le vieillard dans un coin de la hutte.

— Je t'écoute, dit-il. Tu as des ennuis ?

— Ce n'est pas moi qui ai des ennuis, répondit le vieillard. C'est toi, mon ami, qui t'es montré hospitalier et généreux, qui en aurais si...

— Moi ? dit le jeune homme surpris.

Et voulant montrer qu'il était un homme heureux, il se dépêcha d'ajouter :

— Ma femme est bonne et belle et notre fils nous comble de joie. Que pourrait-il m'arriver ? Explique-toi...

— Je le veux bien ; parce que je te le répète, tu es mon ami hospitalier et généreux et que je veux, à mon tour, te rendre service. Mais d'abord promets-moi le secret. Ce que je vais te dire ne doit pas être connu des habitants du village.

De plus en plus stupéfait, le jeune homme promit de garder fidèlement pour lui ce que le vieillard voulait bien lui confier.

— Avant peu, il y aura pendant la nuit un grand orage. Dès que tu entendras le vent souffler, lève-toi, prends tout ce que tu pourras emporter et, en compagnie de ta femme et de ton fils, fuis bien vite et très loin... Tu m'as compris ?

Le jeune homme, qui secouait pensivement la tête, ne put qu'acquiescer. Que devait-il croire de tout cela ? Cependant, il remercia, rendant au vieillard sa politesse. Puis il l'accompagna jusqu'à la porte et le regarda disparaître au loin. Comme le voyageur tournait le coin, sa silhouette se détacha sous le ciel rose de l'aurore. Le jeune homme put voir son chapeau cabossé, son sac accroché au dos qui contenait Dieu sait quoi. Puis il franchit la courbe de la piste et il n'y eut plus que le ciel enflammé où voguait encore la lune, et le doux chant d'une femme, quelque part, un peu plus loin, qui saluait le jour nouveau.

Deux jours et deux nuits se passèrent tout à fait normalement. Le jeune homme commençait à oublier l'incident quand, soudain, le vent se mit à siffler et à tourbillonner, amenant des nuages noirs aux formes monstrueuses. Ce vent était chaud et violent comme on en avait rarement vu. Des éclairs brillèrent, rendant plus sinistre encore le paysage en l'illuminant quelques secondes. Le jeune homme se demanda un instant s'il pouvait attendre au lendemain matin, mais

dès qu'il entendit s'abattre une pluie torrentielle et bruyante, il pensa au vieillard. Oui, celui-ci avait dit vrai. Et, en toute hâte, l'homme rassembla ses chèvres, ses volailles, les esclaves et tout son avoir, puis il dit à sa femme :

— Prends le bébé et partons immédiatement.

Ainsi firent-ils.

Et le lendemain, à la place où se trouvait le village, s'étalait le lac de Dilolo.

Depuis lors, les gens qui traversent ce lac ou qui s'arrêtent sur ses rives durant les nuits calmes et étoilées, en prêtant un peu l'oreille, entendent sortir du fond de l'eau le bruit des pilons qui broient le grain, et le chant des femmes, et le cri du coq et le bêlement des chèvres...



LA VILLE D'ELKHADRA



Il était une fois un vieil Arabe à la noble stature, avec des sourcils touffus et des yeux profonds, qui aimait conter cette histoire lorsque le vent soufflait du désert. Maintes et maintes fois il avait parcouru le Sahara à dos de chameau, au milieu des nuages de poussière, ou traversant des mirages de prairies ; il avait connu la faim et la soif, comme il avait connu la splendeur des couchers de soleil à la surface de ces lacs salés que l'on nomme « Choth » et, dans un ciel givré d'étoiles, la lune qui tachetait les eaux de ces lacs de points argentés. Ses yeux s'emplissaient de rêve et il disait, après un silence :

— Oui, ces Choths, dans les temps anciens, formaient une mer.

— Une mer ? Ce n'est pas possible, interrompait toujours un auditeur.

Tous étaient assis par terre autour du conteur.

— C'était bien avant la venue du prophète Mahomet, précisait alors celui-ci. À cette époque très lointaine, les Arabes du Sahara adoraient les dieux Djibt et Thagout. Ils habitaient au cœur du désert une ville très grande, quadrillée de rues, une ville faite d'énormes pierres disposées en une technique savante ; elle se nommait Elkhadra. Tout autour s'étendaient des terres qu'ils cultivaient. Pourquoi ces Arabes qui avaient de bonnes récoltes et des maisons solides pour résister au vent du désert et agréables pour supporter la chaleur et le froid se plaignaient-ils sans cesse à leurs idoles ? C'est qu'il leur manquait la mer. Eh oui, la mer scintillante et bleue sous le soleil, avec des plages blanches comme des défenses d'éléphants, sur lesquelles il fait bon s'étendre pour rêver à l'infini.

« Or les gens du Tell, par on ne sait quel privilège, l'avaient, eux, cette Méditerranée enviée. Pourquoi ceux-ci et pas ceux-là je vous le demande ? C'était sans doute la plus belle injustice qui se puisse

trouver. Hélas ! l'équité, la justice semblaient des mots incompréhensibles aux dieux, car depuis des temps incalculables, les habitants d'Elkhadra s'obstinaient à réclamer la mer sans obtenir satisfaction. Les dieux étaient-ils sourds ? Pis encore, méchants ? Ou impuissants ?

« Alors les habitants d'Elkhadra, pour qui le désir de la mer était devenu une véritable obsession, ne virent qu'une solution pour arriver à leurs fins. D'abord ils se détournèrent des idoles et les traitèrent par le mépris, ce qui apparemment laissa celles-ci indifférentes, car le sol demeura sec et la plaine de sable toujours aussi unie qu'auparavant. Les dieux croyaient-ils à une sorte de folie des Arabes, espérant qu'elle passerait d'elle-même pour la simple raison que tout passe ? Toujours est-il qu'ulcérés devant un silence qui s'éternisait et las de caresser en vain cette idée de mer, les Arabes décidèrent un beau matin de passer à l'action. Ils créeraient eux-mêmes une mer.

« Sitôt dit, sitôt fait, ils se mirent à l'œuvre. Je ne vous dissimulerai pas les difficultés de cette gigantesque entreprise. Combien de mois, d'années leur fallut-il pour creuser la terre, il est presque impossible de le préciser, d'autant plus que les sables du Sud apportés par le vent rendaient vains les efforts des terrassiers en comblant presque, chaque jour, une partie de l'immense excavation qui devait recevoir l'eau de la mer. Certes, la main-d'œuvre ne manquait pas, mais elle s'exténua au travail, et finit par se plaindre. Elle n'en pouvait plus. Cependant, le camp des intrépides ne l'entendait pas de cette oreille. On n'engage pas un tel ouvrage sans aller jusqu'à son achèvement. Visiblement désappointés, les terrassiers cessèrent de murmurer un temps, puis ils recommencèrent de plus belle. Quand donc allait-on voir la mer à Elkhadra ? Car tous continuaient à être la proie de cette hantise, mais certains trouvaient qu'on avait suffisamment creusé, tandis que d'autres étaient d'un avis contraire. Les dirigeants eurent beau sévir, rien n'y fit. Le mécontentement grandissait, s'amplifiait, tant et si bien qu'il fut décidé de remplir d'eau l'excavation. »

Là, le narrateur s'arrêtait un instant pour reprendre souffle. Il regardait ses auditeurs. Ceux-ci se taisaient, les yeux fixés sur lui. L'un d'eux remarqua :

— Remplir d'eau l'excavation, c'est facile à dire ! Mais où les habitants d'Elkhadra ont-ils pris de l'eau ? Dans le désert, il n'y en a pas.

Le narrateur sourit. Il soupira et reprit son récit :

— Tu as raison, nous savons tous que pour parcourir le désert, obligation nous est faite d'avoir dans notre suite un approvisionnement d'eau. Vous connaissez comme moi ces longues files de chameaux, comme vous connaissez par cœur ces routes à travers la désolation du désert. Les habitants d'Elkhadra rassemblèrent

donc de nombreuses caravanes qui avaient pour mission de rapporter dans des outres énormes, que nous nommons des « greb », l'eau tant souhaitée de la Méditerranée. Il n'en fallut pas davantage pour que le Dieu Unique commençât à manifester sa colère envers ces audacieux : au fur et à mesure qu'ils vidaient leurs outres, l'eau était en partie absorbée par le sable. Avouez qu'il y avait là de quoi décourager les plus téméraires ! N'arriverait-on jamais à avoir la mer à Elkhadra ? Ahuris par tant d'efforts et déconcertés par leur résultat, les chameliers, au bout de plusieurs semaines, peut-être même de plusieurs mois, ne savaient plus que penser. Épuisés comme s'ils avaient traversé une fournaise, ils sentaient leur gosier devenir brûlant de soif tandis qu'ils rapportaient des outres d'eau salée. Des murmures de mécontentement ne sortaient qu'avec peine de leurs lèvres desséchées et craquelées. Certains moururent de fatigue et d'autres faute de boire, sous les rayons obliques d'un soleil impitoyable qui projetait des ombres pâles dans le creux de quelques dunes.

« Cette situation pourrait-elle durer longtemps ? C'était la question que tous se posaient, quand un soir le ciel se couvrit de sombres nuages, des éclairs le sillonnèrent et le silence fut brisé par d'effrayants coups de tonnerre. Bientôt, tant de zigzags lumineux apparurent qu'on y voyait comme en plein jour. Des nuages monstrueux avançaient toujours en masses compactes. Soudain, le vent se leva avec force et l'orage se déchaîna, terrible, soulevant de la poussière et le feu du ciel embrasa la ville d'Elkhadra. Des heures et des heures, elle ne fut plus qu'une torche gigantesque que le manque d'eau rendait très difficile à éteindre. Cernés de toutes parts par le feu, les habitants d'Elkhadra étaient donc condamnés à périr. Bientôt, il n'y eut plus que le crépitement des flammes pour répondre aux cris angoissés de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants. À coups de poing, à coups de pied, tous cherchaient à fuir le brasier. Peine perdue. Quand vint l'aube dans le désert sonore et mystérieux comme une chambre vide, la ville d'Elkhadra n'était qu'un monceau de ruines calcinées sous lesquelles gisaient des monceaux de cadavres. On n'entendait plus, dans la poussière rose du matin, que le cri des chacals.

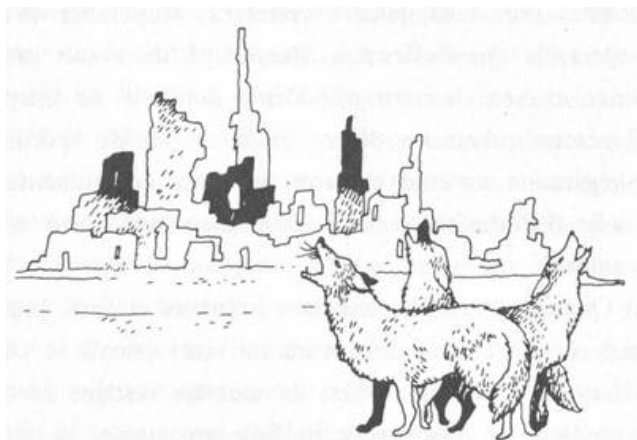
« Or, quand des caravanes vinrent à passer par là, des semaines plus tard, elles s'arrêtèrent, stupéfaites devant le spectacle qui s'offrait à elles, noyé dans son propre silence et son horreur. Soudain, des cris de surprise s'élevèrent : dans ce désert de dunes et de spécimens de végétation sombres et rares, les eaux qui alimentaient la ville d'Elkhadra avaient maintenant une forte odeur de soufre !

« Quant aux choths, ces lacs informes et sans profondeur, sur lesquels aucun oiseau ne vient jamais se poser, et dont les eaux sont salées, ils sont les vestiges de cette surprenante et gigantesque et folle

entreprise ; ils témoignent ainsi d'un rêve trop grand pour de simples hommes, incapables de réaliser la tâche de Dieu. »

Le conteur s'arrêta pour voir ce qu'en pensaient ses auditeurs. Il comprit que tous l'approuvaient – oui, les choths ne pouvaient être que les débris de cette mer inachevée – et ce fut pour lui comme s'ils reconnaissaient la véracité de son récit.

Mais qui donc pouvait la contester ?



HERCULANUM ET POMPÉI



PAR des journées torrides de l'été 1711, alors que tout semblait endormi sauf les cigales, des ouvriers, sur l'ordre d'Emmanuel de Lorraine, prince d'Elbeuf et général des galères de Naples, s'étaient mis à creuser autour d'un puits pour voir s'il se trouvait bien là du marbre, comme le prétendaient les habitants de Resina. Le prince en désirait pour édifier un château de plaisance. Or quelle ne fut pas leur surprise de découvrir un temple antique ! Ce temple, prétendaient certains, aurait appartenu à la ville d'Herculanum. Pour des raisons restées inexplicables, les fouilles s'interrompirent.

Quelque trente-cinq ans plus tard, c'est-à-dire en 1748, Charles III de Bourbon régnant à Naples fut stupéfait par la nouvelle qui circulait : un paysan venait de mettre au jour une statue dans son champ, à l'emplacement même où se situait jadis la ville sœur d'Herculanum, Pompéi. Connaîtrait-on enfin le mystère de ces deux cités ensevelies depuis plus de 16 siècles sous une chape de cendre et qu'on ne pouvait qu'imaginer bâties à pic sur la Méditerranée et belles comme des songes ?

Très vite, sous les ordres de Charles III, des fouilles commençaient. Des personnes qui se vantaient de savoir le latin traduisaient pour d'autres qui l'ignoraient un étrange récit : il s'agissait de deux lettres écrites par Pline le Jeune à l'historien Tacite dans lesquelles il relatait la mort de son oncle Pline l'Ancien, lors du terrible cataclysme qui avait détruit Pompéi et Herculanum.

Cela se passait en 79 après J.-C. Pline l'Ancien, qui commandait la flotte romaine, croisait alors avec ses bateaux non loin de Pompéi, devant le cap Misène. Le mois d'août s'achevait, les oliviers vert

argent, les cyprès noirs se balançaient mollement et dans les vignes, les raisins pendaient en petites grappes tachetées. Les deux villes ne rêvaient que de bains de mer et de siestes heureuses sur le sable chaud.

Cependant, à 24 kilomètres de Pompéi, le Vésuve ne cessait de cracher vers l'azur des jets de fumée et des gerbes de feu, ce qui aurait dû inquiéter la population. Elle n'y prêtait qu'une attention distraite, toute à sa joie de vivre dans une des plus riches contrées du monde, et les conversations touchaient à tout, aux élections prochaines qui renouvelleraient le Conseil des Édiles, au théâtre où l'on applaudissait la *Casina* de Plaute, mais rarement au souvenir des jours où trois ans auparavant le même phénomène s'était déjà produit. Les habitants de Pompéi ne voulaient se rappeler que les anecdotes amusantes. Certains discutaient sans fin si le vieux Caius Flavius, ce riche marchand de grains, reviendrait ou non : il avait en effet quitté la ville lors de cet événement, prétendant que cent trois ans auparavant, une éruption du Vésuve, accompagnée de secousses sismiques, avait détruit une partie de Pompéi. Mais Caius Flavius avait eu beau tenter d'alerter ses concitoyens, au Forum en particulier, disant que les dieux étaient en colère et qu'ils allaient tous les frapper de mort si tous ne fuyaient, personne n'avait bougé. Allez donc croire de pareil prophète ! Et puis, est-ce que tout n'était pas rentré dans l'ordre ? Il fallait bien que de temps en temps le Vésuve manifestât sa présence, ajoutait-on en plaisantant.

Mais le Vésuve, sous son revêtement de vignes et de forêts, semblait cette fois dépasser toute mesure et bouillonner sur place. Le matin du 24 août, tous les habitants de Pompéi et des villages voisins, Stabies, Taurania, Leucoptera, se sentirent angoissés devant l'épaisse fumée qui s'en dégagait, accompagnée de grondements qui manifestaient une activité terrible. À Herculaneum où tombait une pluie brûlante, les habitants comprirent très vite qu'il n'y avait qu'une issue : la fuite.

À Pompéi, on cherchait à savoir et à se rassurer. À Stabies, ce fut la sœur de Pline l'Ancien qui courut l'interroger. N'avait-il pas la réputation d'être un naturaliste éminent ?

Elle le trouva dans sa maison, étendu sur son lit, se reposant après un bain de soleil et un bain d'eau froide suivi d'un léger repas.

La voyant pâle et agitée, il lui demanda ce qui l'amenait. Alors d'une voix un peu oppressée, elle lui apprit qu'un nuage extraordinaire par sa grandeur et par son aspect s'avancait vers Pompéi.

— Il faut que je me rende compte par moi-même, répondit Pline.

Et aussitôt il se leva, demanda ses chaussures, et aussi vite que le lui permettait son embonpoint, il monta à l'endroit de la maison d'où l'on pouvait le mieux contempler le fameux nuage. Il constata qu'il avait la forme d'un arbre gigantesque rappelant un pin. À la vérité, il était

difficile de préciser d'où il venait. Mais Pline, habitué à jauger les courants, les marées et les vents, pensa avec justesse que c'était du Vésuve. Il en déduisit qu'après s'être dressée à la manière d'un tronc très allongé, cette nuée déployait maintenant des sortes de rameaux du fait qu'elle avait été d'abord portée en haut par une colonne d'air au moment où elle avait pris naissance, puis qu'elle était retombée une fois abandonnée à elle-même. Par endroits, la nuée était d'un blanc brillant, ailleurs poussiéreuse et tachetée par l'effet de la terre et de la cendre qu'elle avait emportées.

Pline, les yeux plissés, la barbe hérissée, l'observait, ne parvenant pas à détacher son regard de ce curieux nuage.

— Hum... oui, disait-il, c'est certainement intéressant !

Puis, se tournant soudain vers son neveu de 17 ans qui l'avait suivi, il lui dit :

— Il me faut connaître ce phénomène de plus près. Sortons ensemble. Nous ferons une promenade en mer. Nous prendrons un bateau libérien à deux rangées de rames et...

— Impossible, mon oncle, dit Pline le Jeune, j'ai du travail à terminer et je préfère demeurer à Misène.

— À ton aise, fit son oncle.

Et il se rendit seul au port où régnait une grande agitation, beaucoup de bruit et de confusion. Soudain, un messenger qui lui courait après lui remit un billet d'une amie qui habitait Pompéi. Effrayée par ce qui se passait dans le ciel, elle l'appelait à l'aide, car de sa villa elle ne pouvait plus fuir qu'en bateau.

Pline l'Ancien, le front plissé, relut plusieurs fois le billet. Il hésitait, puis il pensa que le temps n'était pas à la promenade et à l'observation au service de la science, mais à l'entraide. Et il donna aussitôt ordre de sortir des quadrirèmes, ces bateaux de la flotte romaine mus chacun par 250 rames. S'embarquant lui-même sur l'un d'eux, avec l'intention de secourir, outre son amie, bien d'autres personnes, il assura ceux qui restaient à quai qu'il serait de retour avant la fin de la journée.

Dès que la voile fut déployée, la lourde barque s'éloigna rapidement, le cap droit sur le point périlleux que tant d'autres fuyaient. À cette époque de l'année, la côte regorgeait de visiteurs que l'éruption du Vésuve avait surpris.

Très calme, Pline ne cessait de peser ses chances. À quelle vitesse la lave se déversait-elle sur les flancs du volcan ? Et combien de temps restait-il aux sauveteurs pour la devancer ?

L'avis de son secrétaire qui avait tenu à s'embarquer avec lui lui parut excellent : noter les différentes phases du cataclysme. Il se mit donc à lui dicter ce que son regard percevait du fléau, avec un sang-froid dont il ne se départit jamais.

Cependant, des cendres commençaient à saupoudrer le bateau.

Bientôt il fallut se garer des pierres ponceuses et des cailloux noircis, brûlés, effrités par le feu qui ne cessait de tomber, mais il fallut aussi continuer à approcher. Un instant, Plinius hésita quand il constata qu'un bas-fond et des roches écroulées lui interdisaient le rivage.

— Nous ferions mieux de retourner d'où nous venons, remarqua son pilote.

— La fortune, répondit Plinius, seconde le courage. Mets donc la barre sur l'habitation de mon ami Pomponianus, c'est-à-dire sur Stabies, de l'autre côté du golfe.

Le pilote obéit.

Or quand Pomponianus vit la barque approcher, son cœur battit à se rompre. Il s'assit un instant sur le sable pour reprendre haleine, des amis, des connaissances firent cercle autour de lui. Ce qui se passait d'extraordinaire n'avait échappé à personne et le même danger et la même peur rassemblaient tout le monde. Des jeunes gens avaient aidé Pomponianus à charger ce qu'il avait de plus précieux sur des bateaux et tous n'attendaient pour fuir que le moment propice : un changement de vent. Pour l'heure, le vent était favorable à Plinius. Et dès qu'il débarqua, il fut reçu à bras ouverts par son ami, mais il eut beaucoup de mal à le calmer.

— Non, non, lui répétait-il pour le rassurer, le péril n'est pas encore là. J'ai confiance que nous serons épargnés.

Et pour le lui prouver et parce qu'il savait que le vent rendait tout départ impossible, Plinius demanda à prendre un bain dans la maison de Pomponianus. Sitôt après, il dit qu'il mangerait volontiers ; Pomponianus commanda qu'on préparât la table et quand ils purent s'y installer, Plinius amusa les convives par un flot d'anecdotes, feignant ainsi la plus parfaite tranquillité.

Pendant ce temps, le sommet du Vésuve brillait en plusieurs endroits ; de larges flammes et de grandes colonnes de feu perçaient la nuit et lui donnaient un aspect fantastique.

Quand les amis de Pomponianus, qui ne cessaient de scruter l'horizon, inquiets et tremblants, interrogeaient Plinius, il répondait que tout cela n'était sans doute que des foyers allumés par des paysans qui se sauvaient ou des villas abandonnées qui brûlaient. Mais comme une odeur suspecte, un éclair suffisait à éveiller l'angoisse de ses hôtes, il dit qu'il se sentait las et monta dans une chambre du premier étage pour s'étendre sur un lit. Là il se mit à dormir d'un sommeil qui ne pouvait être mis en doute, car il ronflait tellement que tous purent l'entendre.

Pomponianus, qui ne pouvait demeurer en place et qui faisait les cent pas dans le couloir, affolé soudain par ce qu'il venait de voir, courut éveiller son ami et le mena à la fenêtre qui donnait sur une cour intérieure : celle-ci était recouverte de cendre mêlée de pierres

ponces au point que bientôt on ne pourrait plus la traverser. Que fallait-il faire ? demanda-t-il à Pline. Rester à la maison ? Ou se tenir dehors, prêts à s'embarquer ?

La discussion fut longue et épineuse entre ceux qui habitaient la maison. Chacun donnait son opinion. Pendant ce temps, des tremblements de terre fréquents ébranlaient la demeure qui oscillait dans un sens, puis dans un autre. À plusieurs reprises, tous crurent que les murs allaient s'écrouler sur eux. Mais à l'extérieur tombaient des fragments de pierres ponceuses. À la fin, il fut décidé à la presque unanimité de sortir, après que chacun eut mis sur sa tête un oreiller attaché avec un linge pour se protéger de ce qui tombait du ciel. Pline jugea alors que le danger était moindre que celui de rester sous un toit. Pomponianus et les siens crurent lutter mieux à l'air libre contre l'épouvante d'être enterrés vifs.

Le temps avait passé et, à l'heure qu'il était, il aurait dû faire jour. Or autour d'eux la nuit était toujours là, plus épaisse que toute autre nuit, déchirée par l'éclat soudain de feux qui jaillissaient en serpentant pour laisser voir les longues flammes qui s'échappaient du Vésuve.

Sans rien dire, presque malgré eux, tous prirent la direction du rivage pour voir s'il était possible maintenant de s'embarquer. Hélas ! avec des vagues gigantesques, la mer était plus redoutable que jamais. Des animaux marins restaient à sec sur le rivage. Des cris perçants de femmes, des gémissements d'enfants se mêlaient au vacarme de la mer en furie qui, révoltée, se retirait vers le large. Alors certains détournèrent leurs regards, d'autres attendirent la fin du cauchemar en implorant les dieux, d'autres encore, dans leur effroi, souhaitaient la mort.

Toujours parfaitement maître de lui-même, Pline à la forte corpulence se sentait fatigué. Après avoir contemplé un instant le spectacle terrifiant des éléments déchaînés, il fit étendre un drap sur lequel il se coucha, puis il demanda de l'eau fraîche qu'on s'empressa de lui apporter, en demanda encore... Il chercha alors autour de lui quelqu'un, se refusant à croire que tout à coup il n'y eut plus personne que deux esclaves sur lesquels il s'appuya pour se lever. Les flammes et l'odeur du soufre avaient brusquement et rapidement éloigné tout le monde ; quand il le comprit, il ne put que retomber sur son drap. Il était mort asphyxié.

Pendant ce temps, l'espoir de s'enfuir de Pompéi était devenu vain. Déjà un torrent de lave avait englouti Taurania, Leucoptera, Stabies. Herculaneum ne jouit que d'un court répit avant d'être submergée par ce torrent de lave boueuse, jailli du cratère disloqué. En effet, la cime du Vésuve s'était déchirée et le volcan ne cessait de vomir des cendres, des cailloux et des scories qui faisaient régner une obscurité presque totale.

Si beaucoup de Pompéiens s'étaient leurrés sur cette cendre impalpable que l'on pouvait d'une chiquenaude secouer de ses vêtements, terrorisés maintenant, ils ne savaient où aller : prisonniers de leur ville et dans cette ville de leur quartier et dans ce quartier de leurs demeures. Un grand nombre avaient cru trouver refuge dans les souterrains des maisons, mais ils périrent tous, intoxiqués par les exhalaisons délétères dont l'atmosphère était saturée.

Ce fut ainsi qu'en quelques heures disparurent Herculanium et Pompéi.

Des années, des siècles s'écoulèrent. Personne ne songeait plus à ces deux villes recouvertes de cendre qui, avec le temps, s'était solidifiée. Personne n'osait s'aventurer dans l'exploration de ce pays mystérieux où la vie s'était brusquement arrêtée.

Puis arriva 1711 et la découverte d'un temple ; en 1748, ce fut celle d'une statue dans un champ. Les curiosités étaient éveillées.

Cependant, on ne touche pas à une organisation dont on ignore les rouages sans prendre maintes précautions. Hélas ! les fouilles entreprises sous Charles de Bourbon qui en fut vraiment l'initiateur et le promoteur furent menées sans méthode.

Il fallut donc attendre la première moitié du XIX^e siècle pour que l'on pût savoir exactement ce qu'avaient été ces deux cités.

Or quelle ne fut pas la stupéfaction des archéologues aux yeux desquels les deux villes apparaissaient dans un tel état de conservation qu'on pouvait à tout moment s'attendre à voir le maître de maison venir au-devant de ses étranges hôtes du bout des millénaires.

En effet plus encore à Pompéi qu'à Herculanium où presque tous les habitants avaient pu fuir, au fur et à mesure que les archéologues dégageaient la ville de sa gangue, ils découvraient, après presque 2 000 ans, les Pompéiens dans l'attitude même qu'ils avaient lorsque la mort les avait surpris. Les corps ayant été enveloppés de cendre chaude, mais non brûlante, l'empreinte de leurs formes premières s'était miraculeusement conservée. C'est ainsi que l'on découvrit une jeune fille qui tentait de rattacher sa sandale à l'instant même où elle devait être saisie par la mort. Une autre essayait une robe neuve. Ailleurs un intendant s'obstinait à préserver le sceau et la bourse que son maître lui avait laissés en garde. Des prêtres d'Isis rassemblaient pour les emporter leurs vases sacrés. Un boulanger enfournait du pain tandis que deux gladiateurs qui, pour une faute quelconque se trouvaient en prison, regardaient désespérément leurs poignets rivés au mur, alors que leurs camarades avaient déjà pris la fuite. Innombrables étaient ceux qui, à l'instant suprême, avaient voulu emporter quelque chose de ce qu'ils possédaient, et qui moururent au milieu de leurs bijoux et de leur vaisselle d'or.

Un peu partout se dressaient des temples, des sanctuaires, des

autels. Ils étaient dédiés à Bacchus, à Vénus, à Hercule (le fondateur d'Herculanum), aux divinités protectrices de Rome... ou à l'Empereur, dieu vivant dont le culte était comme l'achèvement de tous les autres.

Comme aucune ville disparue ne l'avait jamais fait, Herculanum et Pompéi livraient ainsi leurs mystères, ceux des particuliers comme ceux de toute la collectivité.

Aujourd'hui, Pompéi a retrouvé une animation quotidienne, celle que lui apportent les touristes qui peuvent voir le forum, l'immense amphithéâtre de 20 000 places, la palestra, le temple d'Apollon, des villas avec leur péristyle et leur jardin... Ici vivait une société de gens aisés qui gagnaient de l'argent et cultivaient le bonheur, tandis que des esclaves travaillaient pour que leurs maîtres fussent libres. C'était une station balnéaire où certains avaient leur résidence secondaire...

Certes, il reste encore beaucoup à découvrir, mais Herculanum et Pompéi sont désormais comme de grands livres ouverts...

UNE PETITE VILLE DE PHRYGIE (LÉGENDE DE PHILÉMON ET BAUCIS)



N ce temps-là, dans une petite ville, en Phrygie, c'est-à-dire dans la partie occidentale de l'Asie Mineure, se groupaient près de mille maisons, toutes blanches, toutes paisibles, certaines regorgeant d'or et de marbre, riches comme des temples au toit de pyrope ou de bronze doré, d'autres plus modestes, recouvertes simplement de chaume. Non loin d'elles, des sources aux eaux limpides murmuraient ; des moutons s'y pressaient. Tout le long de la colline couraient des vignes que hantaient d'innombrables oiseaux.

Quand les gens se rencontraient, tout en s'informant des nouvelles, ils échangeaient gaiement des plaisanteries. Eh oui, le bonheur s'était installé là, lorsqu'un beau jour, deux mendiants passèrent par la petite ville. Ils avaient bien choisi leur itinéraire : qui mieux que ces gens aisés et heureux, sur lesquels les dieux faisaient pleuvoir leurs faveurs, pourrait leur tendre la main ?

Or – l'auriez-vous cru ? – ce fut un dédain général. Sur le pas des maisons, il n'y eut personne pour jeter un regard compatissant sur ces deux hommes maigres, osseux et voûtés, avec de vieilles figures basanées, des paupières rouges et des crânes chauves. Ils étaient vêtus de haillons et ils avaient dans leur démarche une sorte de lenteur désabusée. Chacun se barricada chez soi, redoutant qu'ils ne vinssent frapper à sa porte. Naturellement, les deux mendiants n'y manquèrent pas. Comment auraient-ils deviné que dans cette petite ville, pas un cœur généreux ne battait ? Pour ceux qui possédaient l'abondance, avoir faim et soif était donc impossible à imaginer ?

Comme la nuit tombait et que les lampes commençaient à s'allumer,

nos deux mendiants s'engagèrent dans un chemin rocailleux et aperçurent là une humble cabane, au toit de chaume et de roseaux des marécages. C'était la seule maison à laquelle ils n'avaient pas encore frappé. Ils le firent d'un coup timide.

— Qui va là ? dit une voix.

— Deux pauvres vagabonds qui demandent un morceau de pain, un verre d'eau et une botte de paille pour passer la nuit.

La porte aussitôt ouverte, les deux mendiants fourbus se laissèrent tomber plutôt qu'ils ne s'assirent sur les sièges que leur présentait un vieillard à barbe grise. Il souriait si largement qu'il semblait que ce sourire touchât ses cheveux blancs. Son nom était Philémon. Déjà sa femme, Baucis, s'agitait aussi vite que le lui permettaient ses jambes ankylosées par l'âge. C'était à cela qu'elle s'apercevait que le temps avait passé. Ainsi qu'elle l'avait toujours fait depuis sa jeunesse, quand elle s'était mariée avec Philémon, elle régnait sur cette humble demeure, acceptant courageusement le fait d'être pauvre. Son bonheur était que ses efforts éclairassent toujours d'un même sourire le visage de Philémon.

Or il ne faisait point chaud dans la cabane presque sombre où rougeoyaient des cendres tièdes. Tandis que Baucis s'empressait de les écarter pour ranimer le feu dans le foyer, en y mettant des feuilles et des écorces sèches qui ne tardèrent pas à pétiller, Philémon rapportait du hangar, où il était rangé, du bois fendu.

— Un bon feu guérira vos rhumatismes, dit-il aux mendiants en les invitant à se rapprocher.

Ceux-ci ne se le firent pas dire deux fois. Tout en présentant leurs mains et leurs pieds à la douce chaleur, ils examinaient leurs hôtes. Baucis était pleine d'attention devant un petit chaudron de bronze où elle faisait cuire des légumes du jardin, voulant, sans doute, faire honneur à sa réputation de cuisinière. Un éclat de flamme l'éclaira un moment ; les mendiants virent sur son visage ridé comme une expression de joie.

Son mari vint près d'elle armé d'une fourche à deux dents ; il prit un air mystérieux, une figure de complice malicieux et lui dit quelque chose à l'oreille.

— J'allais justement te le demander, répliqua Baucis.

Un instant après, Philémon décrochait le plus gros des jambons qui étaient suspendus à une poutre du plafond.

Il faisait chaud maintenant. Nos deux mendiants échangèrent un coup d'œil de connivence et allongèrent les jambes confortablement devant le foyer.

Quand le lard fumé fut passé à l'eau bouillante, Philémon les invita à se mettre à table. Il vit qu'ils hésitaient, regardant leurs vêtements poussiéreux et leurs mains sales. Alors, sur un geste de Baucis,

Philémon remplit un baquet d'eau tiède et leur dit :

— Lavez-vous les mains et les pieds. La distance que vous avez parcourue aujourd'hui doit être grande, si j'en crois la poussière dont vous êtes recouverts.

Les deux mendiants, ne paraissant nullement intimidés ni confus devant tant de gentillesse, s'inclinèrent. On eût dit qu'ils avaient l'habitude des égards et pourtant, ce matin, dans la petite ville, il s'en était fallu de peu qu'on ne mît les chiens à leurs trousses.

Ce ne fut qu'à la fin du repas que Baucis se posa cette question : « Qui étaient ces mendiants ? »

Étendus sur des matelas gonflés d'algues sur lesquels était jetée la couverture des jours de fête, qui n'en était pas moins une méchante couverture, les deux mendiants avaient fait honneur au repas. Leur voix s'était faite douce pour évoquer la petite ville heureuse, amère en citant des anecdotes qui montraient l'indifférence, l'égoïsme de ses habitants, violente pour dénoncer une certaine avarice.

Baucis avait tenté de faire dévier la conversation vers d'autres sujets, mais les deux mendiants y revenaient sans cesse, tandis que Philémon les pressait de se servir d'olives ou de cornouilles d'automne, d'endives ou de raifort, de lait caillé ou d'œufs cuits sous la cendre.

Une sourde inquiétude envahit soudain Baucis : elle venait de songer que sur ses trois pieds, la table en possédait un trop court. Certes, Philémon, avec un tesson, avait tenté de supprimer ce déséquilibre, mais y était-il complètement parvenu ? Aussi, jetait-elle des regards anxieux vers son mari qui cherchait désespérément à les interpréter. Il arriva à la conclusion qu'elle lui désignait les verres où se produisait un fait extraordinaire : souvent vidés, ils se remplissaient tout seuls. Philémon en restait pantois comme devant un miracle.

Quand à son tour Baucis s'en aperçut, elle sentit ses jambes se dérober sous elle : leurs hôtes ne seraient-ils point des dieux ?

Tout en grignotant quelques fruits, noix, figues et dattes, ainsi que du miel enfermé dans son rayon, ce qui symbolisait, à cette époque, le souhait d'une vie heureuse, Philémon n'écoutait plus les mendiants que d'une oreille distraite, en homme qui connaît les lois de l'hospitalité, mais qui n'en est pas moins de plus en plus troublé. Et voilà que Baucis, sortie sous l'avancée de la porte, levait maintenant les bras vers le ciel et semblait réciter des prières. Il y avait vraiment de quoi être intrigué !

Soudain, retentirent les cris perçants d'une oie. Philémon s'élança sur le palier pour voir la silhouette épaisse de Baucis courir lourdement après le volatile qu'elle tentait en vain d'attraper. Philémon soupira et se dit à lui-même, pensivement : « Mais à quoi

songe-t-elle donc ? » Sachez en effet qu'en ce temps-là, souvent l'oie remplaçait le chien pour garder la maison, ce qui était le cas ici. Or, cette unique gardienne que possédaient Philémon et Baucis n'avait certes pas été prévue au repas. Il fallait donc que brusquement la vieille femme eût estimé insuffisants les mets qui composaient le repas, insuffisants pour des hôtes qui l'obligeaient à quelque offrande importante...

Philémon n'eut pas le loisir de s'interroger plus longtemps. Dans un grand déploiement d'ailes, l'oie s'engouffra dans la pièce et atterrit lourdement près des deux mendiants, comme pour y chercher refuge. Aussitôt ceux-ci plongèrent leurs mains dans les plumes blanches et serrées du dos de l'animal, et, comme ils les lui grattaient doucement, sa tête s'inclina en avant et ses yeux devinrent rêveurs. L'oie cessa complètement de crier.

Alors Philémon stupéfait entendit ses hôtes lui dire :

— Ne tuez pas cette bête. Pitié pour elle qui peut encore rendre de grands services. Vous avez fait suffisamment en notre honneur... Oui, suffisamment pour que nous récompensions votre si aimable hospitalité, ajoutèrent-ils en souriant.

Il y eut un silence. Se saisissant de la main de son mari pour lui prouver que son cœur battait à se rompre, Baucis murmura :

— Ce ne sont pas des hommes, Philémon !

— Tu as raison, répliquèrent les mendiants. Nous avons pris la forme humaine pour tenter une expérience, savoir jusqu'où allait l'égoïsme des habitants de la petite ville que nous avions comblée de nos dons. En réalité, nous sommes des dieux : l'un de nous est Jupiter et l'autre Mercure, Mercure qui a bien voulu déposer ses sandales ailées pour accompagner son père, Jupiter.

Ils dirent encore que leur opinion était faite à présent et qu'après l'accueil que leur avait réservé la petite ville, un terrible châtement suivrait.

Philémon et Baucis, se tenant par la main, demeuraient immobiles. Ils auraient voulu parler, mais de stupeur et d'effroi, ils ne purent dire un mot. Ils souriaient avec gêne.

Jupiter leur dit alors :

— Mes amis, soyez rassurés. Aucun danger ne vous menace. Cependant, il faut nous suivre...

Le vieux couple inclina la tête, et s'empressa d'obéir.

C'est ainsi qu'en compagnie des dieux, ils arrivèrent au sommet d'une montagne. Baucis s'appuyait sur Philémon qui avançait assez péniblement et en soufflant. Il leur avait fallu toute une nuit de marche, une nuit qui leur avait paru terriblement longue. Maintenant ils avaient devant eux une de ces belles aurores où le soleil éclairait de rose le ciel lumineux.

Assis contre un olivier, ils laissaient leurs regards s'étendre par-dessus la vallée qu'ils croyaient bien connaître. C'était là qu'ils étaient nés et qu'ils avaient toujours vécu. Et voilà qu'il leur semblait la voir pour la première fois. Plus trace de la petite ville dont ils cherchaient vainement à distinguer les mille maisons, mais un immense lac aux eaux claires qui en avait pris la place.

Comprenant que la ville gisait sous ces eaux, Philémon et Baucis, dans leur stupéfaction, ne trouvèrent d'abord que des mots de compassion pour leurs anciens voisins ; puis ils remercièrent les dieux de leur avoir sauvé la vie.

Ce fut alors qu'un nouveau prodige les éblouit : leur vieille cabane apparut à leurs yeux, puis se transforma sur la montagne en un temple au toit doré et aux portes ornées de ciselures.

Jupiter leur demanda :

— Vous vous êtes montrés généreux et hospitaliers sans savoir que c'étaient des dieux que vous receviez. De plus, vous formez un couple exemplaire. Dites-moi ce que vous désirez, je vous l'accorderai...

Plus ému qu'il ne voulait le paraître, Philémon, après avoir regardé Baucis, répondit :

— Être les gardiens de ce temple, voilà ce que nous aimerions.

Jupiter s'inclina. Et ils furent exaucés.

Quand de nombreuses années eurent passé, au cours desquelles ils allèrent souvent se recueillir au bord du nouveau lac, ils se couvrirent de feuilles : Philémon devint un chêne et Baucis un tilleul. Leurs racines et leurs rameaux étaient étroitement mêlés.





« Ne tuez pas cette bête... »

MEXICO



U temps jadis, il existait au Mexique un dieu tyrannique qui se nommait Huitzilopochtli, c'est-à-dire le sorcier-oiseau-mouche. Personne n'osait enfreindre ses ordres ni douter de ses oracles, car il se plaisait à prophétiser, annonçant des jours heureux comme on n'en avait encore jamais vus. Qui donc n'en aurait pas rêvé ?

Et voilà qu'un beau matin, il déclara que les Aztèques deviendraient les plus grands conquérants du monde. Ils se mirent donc en route, quittant le pays d'Aztlan, situé au nord-ouest du Mexique (au sud des États-Unis actuels) où, depuis des temps immémoriaux, cette tribu au teint sombre, aux pommettes saillantes et aux cheveux noirs et lisses, vivait heureuse grâce à la chasse. Le rêve chevauchant avec l'action, elle tenta l'aventure, sûre de son dieu et sûre d'elle-même.

Malgré un enthousiasme réel, les choses, croyez-moi, se compliquèrent très vite et les Aztèques connurent de nombreuses déceptions. Au moment où ils cherchaient encore à distinguer leur route, des tribus les attaquèrent. Et des années, des siècles durant, il en fut ainsi. Un jour enfin, ils arrivèrent à Colhuacan où leur souverain trouva la mort, capturé par l'ennemi. Alors ils recommencèrent à errer dans des régions montagneuses, peuplées de bêtes sauvages. Certains s'effrayaient et voulaient s'arrêter. Mais le dieu Huitzilopochtli exigeait toujours qu'ils marchent et qu'ils se battent. Il arriva un moment où ils purent s'enorgueillir d'être les maîtres d'une mystérieuse vallée aux cinq lacs, vastes et bleus comme la mer, qu'ils contemplaient du sommet du mont Chapultepec. Hélas ! ce n'était pas encore la terre promise. Et frappés de terreur, ils virent une très redoutable tribu guerrière les encercler. Leur roi et sa famille

furent faits prisonniers. Cependant, les Aztèques ne s'étaient jamais aussi bien conduits, chacun accomplissant courageusement son devoir de soldat. Alors, par un retournement de situation inattendu, de vassaux, les Aztèques devinrent les alliés de leurs ennemis, ce qui représentait bien une conquête.

Mais Huitzilopochtli, loin de s'en contenter, exigeait toujours davantage, et ce qu'il promettait valait qu'on y mette le prix. Dans un grand déploiement d'armes, de plumes et de paroles, les Aztèques se remirent donc en marche. Il fallait de nouvelles victoires. Tenaces, procédant par étapes, ils avaient toujours à leur tête leur dieu, qui, pour l'heure, avait pris la forme gracieuse d'un colibri. Où les menait-il ? Une fois de plus le chemin qu'il leur montrait se révélait long et plein d'embûches. Pendant un siècle encore, les Aztèques luttèrent, se sentant plutôt diminués qu'accrus par des guerres perpétuelles avec les tribus qu'ils rencontraient. Cependant, leur réserve de patience semblait inépuisable. Ils continuaient donc à croire ferme qu'au bout de cette interminable route, quelque chose de merveilleux les attendait.

Et voici qu'un jour inoubliable de 1325... C'était l'été. Il faisait beau. Si la nature était paisible, les Aztèques l'étaient moins et ils débouchèrent en trombe devant le lac Texcoco qui, sous la brise, se couvrait de petites vagues. Tous parlaient et se regroupaient, quelques tambours de bois vibraient. Soudain, partie on ne sait d'où, une voix cria :

— Regardez ! Regardez ! Au milieu du lac, sur l'île couverte de rochers...

Comme un seul homme, tous les Aztèques se tournèrent vers l'endroit indiqué. Leurs visages fatigués devinrent aussitôt des visages rayonnants. Un aigle royal, tenant un serpent dans ses serres, s'était posé sur une pousse de cactus : c'était enfin le signe attendu et promis par l'oracle ! Sachez que quelque temps auparavant, Huitzilopochtli avait en effet parlé au grand-prêtre pour lui révéler que son temple et sa cité devraient être construits au milieu des joncs, parmi les roseaux, sur une île rocheuse où l'on verrait un aigle dévorant joyeusement un serpent.

Ainsi prit fin l'existence de nomades guerriers de leur tribu. Pas une construction, pas un toit, pas une barque sur cette île. Les Aztèques s'y précipitèrent.

Comme vous pouvez l'imaginer, leur enthousiasme fut délirant. Ces gens fatigués d'errer et de guerroyer sans cesse s'enchantèrent du paysage calme et bleu, de l'île à forme ovale où ils allaient s'installer définitivement. Avec une adresse surprenante, ces hommes de guerre se transformèrent en architectes et en maçons. Pauvrement, misérablement, ils commencèrent à bâtir le temple de Huitzilopochtli

avec des roseaux. Où auraient-ils trouvé des pierres et du bois ? Ils vivaient chichement dans leurs huttes et l'un d'eux dit un jour :

— Achetons donc pierres et bois avec ce qui se trouve dans l'eau, le poisson, la grenouille, l'écrevisse...

Ainsi firent-ils. Alors, peu à peu, sortirent comme par enchantement des récoltes de céréales sur des flaques de vase, quelques maisons aux toits verts et bleus et enfin une véritable ville. Cette ville érigée au milieu du lac Texcoco, là où s'était posé l'aigle, avec ses maisons bâties sur pilotis, reliées entre elles par d'innombrables canaux qu'enjambaient des ponts de bois, ses trois chaussées qui la faisaient communiquer avec le rivage était superbe, en vérité ! Quel nom lui donner ? Bien sûr celui du dieu qui avait pris plaisir à conduire son peuple jusqu'ici, Huitzilopochtli. Il s'appelait également Mexilti. La ville où maintenant s'élevaient à une hauteur colossale les pyramides du temple, d'un beau rouge sombre, fut donc baptisée Tenochtitlan, ou Mexico. Elle devint la capitale du Mexique.

Les années passèrent. Quand arriva le XVI^e siècle, cette cité était plus florissante que jamais. Si son centre était toujours sur l'île rocheuse, 60 000 maisons alentour témoignaient de son importance. Le dieu Huitzilopochtli lui-même avait ordonné aux Aztèques de la diviser en quatre parties : celle du temps, celle des hérons, celle où éclosent les fleurs et l'endroit des moustiques. Presque toutes les maisons étaient entourées d'un jardin dont les fleurs se reflétaient dans le miroir brisé du lac Texcoco.

Cependant une angoisse étouffée commença à remonter à la surface de l'île prestigieuse. On déplorait la perte inexplicable et mystérieuse de troupeaux entiers. Plusieurs fois des tremblements de terre s'étaient fait sentir. Il fallut renoncer aux abondantes récoltes de naguère. Et voilà que soudain, deux temples étaient détruits, qu'une comète passait en plein jour, qu'une colonne de feu apparaissait au loin, et qu'une tempête se déchaînait sur le lac Texcoco. Que signifiaient tous ces mauvais présages ?

Sur l'immense place du marché que fréquentaient tous les jours quelque 25 000 personnes pour y échanger tissu, plumes et bijoux, or et pierres précieuses, maïs, haricots, piments, volailles et gibier, aussi bien que des esclaves, les inquiétudes se confiaient à mi-voix. Des groupes s'établissaient, formés souvent par le même désir d'étonner et de s'étonner soi-même. « Comment, disait-on, vous ne savez pas... ? » Et l'on s'empressait de conter les soupçons qui commençaient à se faire jour. N'était-on pas en présence du dieu Quetzalcoatl ou serpent à plumes ? Or ce retour signifierait la défaite et la mort de son frère ennemi : Huitzilopochtli, le dieu de Mexico. Quetzalcoatl aurait en effet prédit qu'il reviendrait un jour au Mexique, accompagné d'hommes blancs et barbus.

Et voilà que certains affirmaient que des hommes blancs, venus dans des bateaux aussi vastes que des villes, s'installaient le long des côtes, non loin de la vallée de Mexico. D'autres pariaient déjà que les temps étaient venus, tandis que d'autres encore hochaient la tête, incrédules. Ceux-ci aspiraient dans de longs tubes de roseaux, puis la rejetaient par le nez, la fumée bleuâtre du tabac qui leur semblait aussi légère que la rumeur qui les enveloppait.

Cependant, la ville continuait à vivre, sans éclats de voix, sans discussion violente. Des équipes de travailleurs assuraient l'entretien des canaux, alors que d'autres transportaient les marchandises sur leur dos ou dans les pirogues, pleins d'un calme apparent. Quand les habitants de cette ville ordonnée et salubre payaient leurs achats en fèves de cacao ou en poudre d'or, il semblait à chacun que l'abondance ici ne pourrait jamais cesser de régner. Et cependant...

Et cependant, les dieux se taisaient soudain. Quetzalcoatl ne marchait-il pas maintenant sur Mexico ? Il portait une barbe noire et touffue et son nom, en espagnol, était Cortès. Voilà ce que disaient, et de plus en plus, les Aztèques convaincus de l'identité de Cortès avec le dieu redoutable, le dieu serpent à plumes.

Bientôt le bruit courut qu'il n'était plus qu'à cent kilomètres de la cité légendaire, suivi de son armée.

Le 8 novembre 1519, il traversait la lagune sur la chaussée qui reliait la côte à la cité lacustre. Le roi des Aztèques dont le palais avait des murs de porphyre et de jade, des plafonds de bois sculpté et des parquets de cyprès, vint l'accueillir, accompagné de nombreux dignitaires. Près de ce palais se trouvait un arsenal garni d'armes : frondes et massues aux lames d'obsidienne.

Pendant huit mois, le roi de Mexico fut en quelque sorte prisonnier des conquérants espagnols. Mais la tension montait au fur et à mesure que l'occupation se prolongeait. Comment les Aztèques humiliés, atterrés, pillés, terrorisés, qui virent leur dieu, oui, le dieu Huitzilopochtli, renversé, ne se fussent-ils pas servis de ces armes pour se révolter ?

Le 30 juin 1520, des milliers et des milliers d'Aztèques défilèrent, résolus à chasser l'envahisseur. Ils y réussirent d'abord, et les javelots et les flèches d'obsidienne obscurcirent le ciel.

Hélas ! leur roi périt au cours des combats et son successeur portait un nom qui faisait frémir : l'aigle qui tombe !

Assiégés dans leur ville durant 75 jours, privés d'eau potable et de vivres, malgré leur héroïsme, les habitants de Mexico durent se rendre le 13 août 1521. Des 300 000 qu'ils étaient, il ne restait qu'une poignée, à peine quelques milliers. Quant à la ville elle-même, elle n'était que ruines et décombres.

Une cité entièrement nouvelle fut construite à l'emplacement de

celle dont il ne restait rien qu'un paysage et une légende.

LA VILLE D'YS



L'était une fois un roi de Cornouaille qui s'appelait Gradlon. Son château, à Quimper, était immense au milieu d'un parc. Depuis la mort de la reine Malgven, le roi ne chassait plus, ni ne jouait aux échecs, aux tables ou à d'autres jeux de société. Il n'allait guère qu'à l'église et ne parlait que pour demander à boire à ses serviteurs.

Ses amis essayaient de le reconforter :

— Sire, lui disaient-ils, jusqu'à maintenant nous vous avons considéré comme le roi le meilleur qui fut en Bretagne. Modéré en toutes choses, courtois, vaillant et sage, tel vous nous apparaissiez. Personne mieux que vous ne sait monter à cheval, tirer à l'arc ou manœuvrer l'épée. Personne ne vous égale en générosité. Et vous avez su défendre vos terres contre vos ennemis en vous montrant impitoyable.

Mais le roi regardait au loin et ne semblait pas entendre. Alors certains se penchaient vers lui pour lui confier :

— Sire, nous voulons que vous le sachiez : depuis la mort de notre reine, nos voisins, les habitants du pays de Léon, disent que le roi de Cornouaille est devenu un roi faible, et ceux de Vannes le disent également et même insolemment. Et d'autres encore ajoutent qu'il serait temps de s'emparer de Quimper. Sire, sans vous défendre, allez-vous laisser répandre tous ces méchants propos ?

Gradlon répondait avec un geste las qu'il n'y avait pas d'honneur à guerroyer contre un adversaire prétendu si faible. Puis il demandait à boire, tendant son gobelet, et finalement s'endormait.

Ses amis revenaient le lendemain et la même scène se répétait. Mais un jour, le roi qui était ivre à force de boire, se dressa sur son séant et les menaça tous de mort s'ils continuaient à l'importuner de leurs conseils. Tout le monde se tut et le roi retomba dans sa tristesse. Il en

fut ainsi les jours suivants, et quand un valet, après le repas, entra dans la salle pour introduire un ménestrel, le roi le renvoyait, disant qu'il ne voulait point qu'on vînt le distraire dans son château avec des poèmes ou des marionnettes.

La cour de Cornouaille était à présent triste comme la pluie, parce que le roi ne voulait songer qu'à son chagrin et à sa vie passée, et que son cœur était devenu lourd comme une pierre. Souvent, il tombait dans une rêverie profonde ; il revoyait alors cent beaux vaisseaux sur l'Océan. Sur ces vaisseaux, des gens en armes qui s'en allaient combattre loin là-bas, vers le nord, un pays entouré de forêts, difficile à atteindre et protégé par des remparts solides et des donjons élevés.

Gradlon n'ignorait pas alors que deux mille preux défendaient ce pays. Et cependant, il n'avait pas hésité à l'attaquer, renversant du premier coup plusieurs chevaliers, coupant le bras d'un sergent qui brandissait sa hache, heurtant de front un autre qui s'interposait. Ce que voyant, de nombreux soldats s'étaient enfuis. Et le roi de Cornouaille avait dit aux siens :

— Ce soir, nous entrerons dans la ville en vainqueurs.

Hélas ! comme ils allaient y pénétrer par une brèche faite dans les remparts, ils virent des soldats sortir au grand galop de la forêt voisine. Ceux-ci étaient si nombreux et si vaillants, se mettant à frapper comme charpentier sur poutre, que les hommes du roi de Cornouaille reculèrent. Beaucoup moururent sur le champ de bataille. Ceux qui restaient, blessés pour la plupart, voulurent s'en retourner chez eux, jugeant que s'obstiner était folie.

Et le soir même, ils s'embarquèrent sur leurs vaisseaux, laissant seul leur roi qui n'entendait pas raison, étant en sa jeunesse peu sage et plein d'orgueil.

Seul donc, il errait sur la plage où, à la clarté de la lune qui commençait de luire, il découvrit, assise sur un rocher, une silhouette qui portait armure et bouclier. Bien vite, le roi Gradlon tira son épée, mais en s'approchant, il reconnut qu'il s'agissait d'une femme à la longue chevelure blonde. L'étrange guerrière en le voyant se leva et lui dit :

— Ha ! Tu es celui qui nous a déclaré la guerre, n'est-ce pas ? Mais nos remparts tiennent bon, comme tu as pu t'en rendre compte. Dis-moi, que cherches-tu sur cette plage déserte ? Où sont donc tes soldats ?

Gradlon ôta son heaume et demanda :

— Belle dame, qui êtes-vous ?

— J'aimerais d'abord que tu te nommes...

Gradlon se redressa fièrement :

— Je suis le roi de Cornouaille. J'ai cent beaux vaisseaux sur la mer...

La guerrière se mit à rire.

— Qu'il me serait agréable de les voir, dit-elle, ironique. Si tu n'es point fou, c'est qu'il n'en est plus en ce monde. Non seulement tu n'as pas pris ma ville, mais tes soldats t'ont abandonné et tu mourras s'il n'arrive merveille...

— Dame, lui dit le roi après un silence, vous me jugez bien mal, et cependant, puis-je connaître votre nom ?

— Je m'appelle Malgven et je suis la reine de ce pays. Ce sont mes soldats qui t'ont vaincu. Cependant, je t'ai vu à la bataille et je sais que tu es courageux. Viens avec moi.

Après avoir un peu marché, ils parvinrent à un château très bien fortifié. La reine Malgven poussa sans bruit une fausse poterne et fit entrer Gradlon. Celui-ci se tenait à distance respectueuse. Soudain, en pleine lumière, il vit la reine. Jamais il n'avait contemplé visage plus avenant et femme si belle. Et il l'admirait si fort qu'il tressaillit quand il l'entendit élever à nouveau la voix :

— Pourquoi n'as-tu pas suivi tes soldats ? Ils seront bientôt en Cornouaille et ils n'auront point de souverain.

Gradlon baissa la tête sans répondre.

— Si tu le désires, j'ai un cheval enchanté qui nous portera tous les deux sur les flots, reprit Malgven. Je t'accompagne, car par droit ou sortilège, nous nous devons d'être ensemble. Tu es mon prisonnier. Et je suis ta prisonnière, car je t'aime et je serai ta femme...

Si Gradlon fut heureux, il ne faut pas le demander ! Fou de joie, il monta donc, avec la reine en croupe, un cheval très noir, aux narines soufflant une vapeur rouge et dont les yeux lançaient des flammes. Il sautait par-dessus les vagues, cependant que Malgven prononçait des paroles magiques pour calmer l'Océan.

Le vent se mit à souffler très fort, les poussant tantôt vers un rivage, tantôt vers un autre, mais jamais vers la Cornouaille. Une petite fille naquit dans la tempête et sa maman, la reine Malgven, mourut peu après. Son corps fut emporté par les flots.

Enfin, au bout d'un an, le roi Gradlon aborda en son royaume avec le cheval enchanté et sa petite fille qui s'appelait Dahut.

Bien que le roi l'aimât tendrement, Dahut elle-même n'arrivait pas à le distraire de sa peine. Il la prenait un instant sur ses genoux, puis il la renvoyait à sa nourrice, car elle ressemblait extraordinairement à sa maman. Et le roi se mettait à pleurer.

Pourtant qu'il tenait à cette enfant ! Pour elle, il se sentait prêt à commettre quelque folie, malgré le grand désir qu'il avait de son bien.

Les années avaient passé. Maintenant ce n'était plus les cent vaisseaux sur la mer qui remplissaient le roi de fierté, mais sa fille Dahut.

Dahut venait d'avoir dix-huit ans. C'était une grande et très belle

jeune fille au fin visage qui se colorait joliment de rose, et à la chevelure blonde. Ses yeux bleus brillaient de joie – ou d'on ne savait au juste quel sentiment ; jamais ils ne se baissaient, même sous le regard d'un prince ou d'un haut dignitaire, et parfois ils luisaient cruellement.

Le roi de Cornouaille ne savait qu'inventer pour la contenter et l'entendre rire. Depuis longtemps déjà, il avait repris en main sa charge royale. Il présidait les assemblées et s'efforçait de rendre la justice avec équité. Certes, le souvenir de la reine Malgven était toujours présent à sa mémoire, mais peu à peu, les jeux et les rires de la petite fille l'avaient tiré de son abattement.

Un jour, le roi et ses amis montèrent à cheval pour chasser un énorme sanglier. Le temps était beau et l'on se trouvait en été. Quand ils furent en pleine forêt, le roi fit arrêter ses gens et s'armant d'un épieu, d'un arc et de flèches, il s'enfonça sous les arbres, emmenant avec lui deux veneurs. Et là, il galopa si bien à travers la vaste forêt qu'il crut, un moment, ne pas savoir retrouver son chemin. Quelques-uns de ses amis, cependant, l'avaient suivi à distance respectueuse et dès qu'ils entendirent le cor dans lequel sonna un veneur, ils brochèrent des éperons et le rejoignirent. Le roi leur dit alors son embarras. Personne ne put le renseigner. Ils avaient tous tant chevauché qu'ils s'étaient enfoncés profondément dans les taillis. La route pour revenir au palais de Quimper devait selon certains se trouver à droite, selon d'autres à gauche...

— Nos chevaux sont las, dit Gradlon, je propose de nous arrêter un instant. Ensuite, nous chercherons ensemble le bon chemin.

Ainsi firent-ils. Puis ils s'engagèrent sur un étroit sentier qui menait à une cabane.

Un ermite qui revenait des champs tout chargé de ramée, entra à ce moment dans la cabane. Sitôt qu'il vit le roi et sa suite, il jeta son fardeau à terre pour répondre aux questions de Gradlon qui s'était approché.

— Comment t'appelles-tu ? lui demanda le roi.

— Je suis Corentin, l'humble serviteur de Dieu.

— Rien ne peut me réjouir autant que cette rencontre, reprit le roi, car saint homme Corentin, ton nom est connu et vénéré dans tout le royaume de Cornouaille. Mais dis-moi, toi qui vis jour et nuit dans cette forêt, tu dois pouvoir nous remettre dans le bon chemin. Nous nous sommes égarés en cherchant un sanglier...

— Certainement, sire, répondit l'ermite, mais sachez que la forêt est immense et que vous en êtes au cœur. La route qui conduit à Quimper n'est donc pas près d'ici. Puis il ajouta : Beaux seigneurs, me feriez-vous l'honneur d'accepter mon humble hospitalité ? Vous devez être fatigués...

Le roi et ses amis se consultèrent du regard ; ils ne demandaient pas mieux. Après avoir fait boire leurs chevaux, ils entrèrent dans la cabane où l'ermite leur offrit de quoi se rafraîchir et se restaurer, ce qu'ils firent avec grand appétit.

— Sire, dit alors l'ermite, ne me direz-vous pas qui vous êtes ?

— Je suis Gradlon, le roi de Cornouaille.

Quand il entendit cela, Corentin sentit le rouge lui monter au visage. Il vint s'asseoir respectueusement auprès du souverain comme celui-ci l'y invitait. Et il répondit aussi bien qu'il le put à toutes les questions qui lui furent posées. La curiosité du roi pour cet ermite dont on disait qu'il était instruit en toutes choses semblait sans limite et son étonnement et son admiration furent si grands qu'à la fin, plein de déférence pour un homme si digne et si manifestement le serviteur de Dieu, le roi lui fit cette proposition :

— Pourquoi ne nous accompagneriez-vous pas jusqu'à Quimper ? J'ai grand désir de vous y voir installé. Il y aurait là beaucoup de bien à faire pour un saint homme comme vous...

— Sire, répondit Termite, j'aimerais ne jamais vous déplaire, mais je veux avant tout faire la volonté de Dieu. Que deviendront mes disciples qui vivent dans cette forêt et que j'aide de mon enseignement et de mon exemple ?

— Rassurez-vous, bon moine, fit Gradlon. En Cornouaille, il est plus d'un endroit où l'on peut se réunir en frères. Pour ma part, j'en connais un, abrité des vents, exposé au soleil et dont le nom est Landévennec. Nous pourrions y faire bâtir un très vaste monastère aux cent clochers. Là, vos moines auraient la possibilité de mener une existence conforme à leur état. Et vous en seriez leur abbé, saint homme Corentin.

— Je ferai donc ce que vous me conseillez, répondit Corentin en s'inclinant, car je reconnais que c'est là un choix très sage.

Et, depuis ce jour, le roi Gradlon fit des dons généreux à Corentin et porta son attention sur la construction du fameux monastère où des moines savants et pieux vinrent bientôt s'établir. Ils enseignèrent le peuple. Quant à Corentin, son renom de vertu ne cessa de grandir.

Le mois de mai arriva de nouveau et de nouveau les bois et les vergers fleurirent. Les oiseaux chantaient éperdument.

Ce jour-là, le roi de Cornouaille et Dahut chevauchaient de bon matin pour éviter la lourde chaleur de midi. Dahut fredonnait et sa voix retentissait gaiement dans les bois et les prés. Elle pria son père de fredonner avec elle, mais il dit qu'il ne le pouvait aujourd'hui. Et, tout en disant cela, il détourna son regard, comme irrité. Car il savait que si Dahut était belle, il n'y avait dans son cœur que mauvais désirs et méchanceté. Jamais elle ne songeait à ceux que le sort avait peu favorisés, faisant souvent mauvais visage aux autres sans raison, ne

donnant rien, mais exigeant beaucoup. Lorsque Corentin se permit de lui rappeler ses devoirs, elle se montra d'une ironie blessante. Et le saint homme vint en parler à Gradlon pour lui exprimer son inquiétude. Malheur à la fille d'un roi qui ne peut donner de son bien, spontanément.

— Ha ! Corentin, je vois bien tout cela, répondit Gradlon, et je vous promets d'y porter remède dans la mesure du possible.

Or quand le roi de Cornouaille se contraignit à faire des reproches à Dahut, ce fut d'une voix douce et presque timide. Et aussitôt Dahut se mit à pleurer si fort que ses larmes tombaient sur sa robe et à terre, car elle savait que son père ne pouvait supporter de la voir pleurer. Et en effet, il se tut, tout en demeurant fâché.

Dahut prit aujourd'hui son père par la main, tout en continuant à fredonner, et elle l'emmena s'asseoir sur un tronc d'arbre abattu. Et là, d'une voix douce, elle lui dit qu'elle ferait ce qu'il désirait, si...

— Ah ! Dahut, je ne te refuserai rien, dût-il m'en coûter beaucoup, pourvu que tu acceptes de t'amender...

— Sire, grand merci, répondit la jeune fille. Je vous demande donc de bâtir pour moi, au bord de la mer, une magnifique cité...

De stupeur, le roi se leva.

— Ma fille déraisonne ! s'écria-t-il.

— Sire, vous avez promis. Et vous bâtirez pour moi une cité non loin des couvents et du monastère de Corentin, reprit Dahut entêtée. Puis elle ajouta, après une pause :

— Ce que vous faites pour un pauvre moine, ne pouvez-vous le faire pour votre fille ?

— Si je ne regarde point aux frais et aux charges que demande le service de Dieu, répondit le roi, je ne puis, dans la même mesure, me permettre de satisfaire un caprice, fût-il de ma fille.

Alors, des beaux yeux de Dahut coulèrent des pleurs. Gradlon s'assit de nouveau près d'elle et lui passant un bras autour du cou, il lui dit :

— Un roi n'a qu'une parole. Puisse sa fille l'imiter. Je ferai donc construire cette ville, mais à une condition.

— Laquelle ? demanda Dahut qui déjà souriait.

— Que l'emplacement de cette ville ne soit point une folie.

— Une folie, sire, que non pas ! Il y a longtemps que je le vois en rêve cet emplacement que je connais pour y avoir souvent joué lorsque j'étais enfant. Là, dans cette ville toute blanche et radieuse, au bord de l'Océan, j'y serai chez moi, sans risque de rencontrer vos moines et leurs éternelles réprimandes, ni des gens misérables qui s'accrochent à vos basques pour implorer secours. Dans ma belle cité, bercée par le vent du large, au milieu des fleurs et des papillons dansants, je pourrai, sans contrainte, rire et agir à ma guise, regardant l'Océan comme un oiseau marin.

Le roi Gradlon, en soupirant, mit un baiser sur le front très blanc. Homme plus ennuyé que lui eût été difficile à trouver.

Dès le lendemain, il convoqua son conseil et ceux qui s'occupaient de gérer les finances de la Cornouaille lui démontrèrent l'urgence des économies. Le roi pensait bien qu'ils avaient raison, ce qui ne l'empêcha pas de mander ses architectes pour leur soumettre un plan de la fameuse ville, mais ceux-ci émirent des doutes. Le lieu désigné par Dahut leur parut peu propice à l'établissement d'une agglomération.

— Si vous ne voulez pas la bâtir, s'écria le roi irrité par toutes ces remontrances, je trouverai bien d'autres architectes !

Quand il rencontra Corentin, il n'osa lui parler de son projet, bien trop conscient de ce que lui dirait le saint homme.

Mais il savait qu'un roi ne doit se dédire de son engagement. Et il résolut d'offrir à sa fille, pour qu'à son tour elle fit honneur à sa parole, une cité si belle que toutes celles d'alentour en seraient jalouses.

Ce fut pourquoi, des mois après, s'éleva au bord de la mer, brillante comme une aquarelle dans la brume océane, une ville toute blanche, avec de beaux arbres verts et des rochers multicolores. Le palais de marbre blanc et rose était gracieux et coquet. Dès que Dahut l'aperçut, elle eut envie d'y habiter. Puis, très fière, elle prit possession de la ville qui était bien telle qu'elle l'avait souhaitée.

Elle la nomma Ys et s'y installa.

Il y eut alors des fêtes comme on n'en avait jamais vu en Cornouaille. Une foule de dames, de jeunes seigneurs et de demoiselles accoururent pour y assister. Les murs étaient tendus d'étoffe et les rues si bien recouvertes de menthe, de glaïeuls et de joncs qu'on se fût cru dans la salle d'un riche palais. Quant aux festins, l'abondance des mets et des vins y était telle que c'était à peine croyable, les tables étaient chargées de rôtis, de gibiers, de paons, de cygnes, de hérons, de gaufres, de beignets, de fruits, que sais-je encore ! Au milieu du repas, on chantait, selon la coutume d'alors, et Dahut chantait des chansons très osées qui faisaient rire ses convives parce qu'ils étaient ivres, à force de boire et de manger, et qu'ils ne savaient plus du tout ce qu'ils faisaient, ce qui réjouissait Dahut, au cœur plein de malice. Presque toutes les nuits, on dansait dans le palais qui était si bien illuminé qu'il semblait en flammes. Et Dahut, la déloyale, savait bien que ses hôtes, privés de leur raison, se livraient à toutes sortes de diableries.

Or parmi ses pages se trouvait un jeune homme honnête et vaillant. Les cheveux blonds de Dahut, fixés par une couronne de fleurs, son teint vermeil, sa taille haute et svelte, l'avaient ébloui. Comment

aurait-il soupçonné ce qui se cachait en elle de vilénies et de mensonges ? Devant une jolie pêche, songe-t-on au ver qui la ronge ? Il n'en fit rien voir, mais il la regardait à la dérobée, longuement... Elle s'en aperçut et un jour elle lui fit si bon accueil qu'il put enfin lui avouer son amour. En se jetant à ses pieds, il fit serment qu'il était prêt à donner sa vie pour elle. Mais quand elle le pria de se relever, il ne vit point le regard cruel de la jeune fille qui semblait plaisanter en disant :

— Vous êtes bien naïf si vous pensez mourir pour une femme ! Et vous mériteriez que je vous prenne au mot.

Puis elle le renvoya non sans accepter du jeune page un magnifique présent, après lui avoir donné rendez-vous pour le soir même. Elle lui indiqua le chemin qu'il aurait à suivre pour quitter le palais sans être vu des gardes. Mais quand, le moment venu, il s'y engagea, il sentit tout à coup que quelqu'un ou quelque chose le tirait très fort en arrière et l'étouffait. Il tenta bien de se défendre, mais la chose ou la main qui l'étreignait était d'acier. Il poussa alors un gémissement et il mourut. Son corps fut jeté à la mer, dans le gouffre de Plogoff, près de la pointe du Raz, ainsi que l'avait ordonné Dahut.

Le roi Gradlon faisait semblant d'ignorer ce qui se passait de scandaleux dans la ville d'Ys. Quand sa fille lui rendait visite, elle le comblait de tant d'affection et de reconnaissance et elle était si jolie qu'il se sentait tout attendri. Vainement, il tentait de lui rappeler sa promesse, il ne recueillait qu'un grand éclat de rire. Pensif, il s'en retournait à Quimper en se disant : « La raison lui viendra avec l'âge... »

Autant que faire se peut, il évitait Corentin, s'obligeant à des détours pour ne pas le croiser, de peur que l'abbé ne lui parlât de sa fille. Un jour qu'il traversait une grande lande, il vit venir à lui un moine monté sur une mule qui, du plus loin qu'il l'aperçut, s'écria :

— Sire, ne soyez pas si pressé ! Pour une fois, ne pourriez-vous venir de ce côté-ci ?

Gradlon s'approcha et le moine lui dit :

— Je viens à vous du monastère de Landévennec vous demander une faveur.

— Saint homme, demandez ce qu'il vous plaira, je vous le donnerai !

— Sire, je vous prie donc, de la part de Corentin, de faire construire un temple dans la ville d'Ys. Une ville où Dieu n'a point de demeure est une ville en perdition.

Gradlon baissa la tête et soupira.

Quelques jours plus tard, il ordonnait à ses architectes de construire dans un délai très court – le temps qu'il faut à l'hirondelle pour arranger son nid – une église à Ys avec un fier clocher.

Toutefois, il s'abstint de voir sa fille et s'en alla quelque temps très

loin d'Ys et de Quimper.

Dahut ne s'en soucia guère, tout occupée de danses et de fêtes, entourée de jeunes filles avenantes et richement parées ; mais ceux qui regardaient la fille du roi pensaient que jamais plus belle créature ne s'était trouvée. Or le jour où l'église fut achevée, les cloches sonnèrent joyeusement pour célébrer l'événement. De saisissement, Dahut tomba en pâmoison, puis elle cria et hurla, devenue folle de rage.

Quand la nuit fut venue et que tout le monde fut couché, sans bruit, étroitement enroulée d'un long voile noir pour que personne ne la reconnût, Dahut sortit du palais et se dirigea vers la plage. Là elle monta dans une barque amarrée au rivage et rama jusqu'à l'île de Sein.

Cette île était alors habitée par des fées et par sa nourrice qui était maintenant une vieille dame et qui savait mille charmes et enchantements. Elle accueillit la jeune fille avec des transports de joie, mais celle-ci se mit à pleurer et à crier qu'elle voulait mourir.

— Mourir ! fit la nourrice. À Dieu ne plaise que vous mouriez tant que je serai en ce monde. Dites-moi ce qui vous tourmente et j'y remédierai selon mon pouvoir.

Dahut expliqua alors qu'elle désirait qu'en une nuit fût édiflée une muraille épaisse et résistante autour de la ville d'Ys, car les bas quartiers se plaignaient sans cesse de l'inondation, et rien en effet ne s'opposait vraiment à l'envahissement des eaux. Ainsi, plus rapidement encore que l'église de Gradlon serait bâtie la muraille de Dahut.

— Rentrez au palais, dit la nourrice. Il sera fait selon votre souhait.

Mais ce n'était pas tout. Le clocher de l'église dominait la ville. Dahut exigea un palais si haut perché sur un rocher qu'aucune tour ne pourrait l'égaliser ; ainsi, lui seul frapperait le regard, lui seul s'imposerait. La nourrice réfléchit un instant, puis elle fit quelques signes cabalistiques, prononça des paroles magiques et prit enfin le manteau de Dahut pour le lui mettre sur le dos.

— Embarquez-vous au plus tôt pour Ys, lui dit-elle, mais ne touchez pas aux rames, car le souffle des génies remplacera le vent et vous conduira à bon port.

Ainsi fit la princesse Dahut et quand elle aborda en Cornouaille, elle eut un long tressaillement d'orgueil et de contentement et elle se frotta les mains de joie. Une digue aux portes de bronze, une muraille si haute que les plus fortes marées s'y briseraient, entourait la ville d'Ys. Et si haut perché que pas une tour, pas un clocher ne pouvait se mesurer à lui, un merveilleux palais étalait sa masse imposante sous une lune qu'il paraissait toucher.

Au matin, Dahut entra dans ce palais et trouva sur sa couche les clefs d'argent qui fermaient les portes de la ville.

Or, quand le roi Gradlon revint en Cornouaille, sa stupéfaction fut extrême. Ses gens lui dirent que digues et palais avaient été construits en une nuit. Aussitôt, il se rendit à Ys où il trouva sa fille en compagnie de dames et demoiselles, toutes en robes élégantes et coiffées de cercles d'or ornés de fleurs et d'oiseaux. Elles formaient le groupe le plus gracieux qui se pût voir.

Cependant, le roi dit à Dahut :

— Pour Dieu, dis-moi comment tout cela s'est fait ?

Dahut se mit à rire, mais ne voulut rien expliquer. Alors le roi, tout consterné, remarqua :

— Prends garde, Dahut, que ce ne soit là œuvre de démons, car j'en aurais beaucoup de chagrin.

Et le roi Gradlon reprit la route de Quimper, le cœur très lourd.

Quelques jours après, Dahut jugea bon de lui rendre visite. Le roi lui fit un accueil assez froid, et comme il ne voulait point entendre ses discours, elle s'apprêtait à revenir à Ys. Soudain le roi fut frappé par les petites clefs d'argent qui entouraient le cou de Dahut, à la manière d'un collier.

— Ma fille, dit-il, je ne connais pas ces clefs.

— Ce sont celles qui ferment les portes de la ville, du côté de la mer, répondit-elle.

Le roi lui dit encore, après un silence, en désignant l'étrange parure :

— Comment oses-tu porter ce signe de souveraineté, alors que je suis toujours vivant ? Si tu savais ce qu'une fille doit à son père, le roi, tu me les remettrais sur-le-champ.

Dahut, surprise d'abord, puis songeant à sa nourrice, répliqua qu'elle ne le pouvait point. Cependant, se rappelant combien son père était faible avec elle, pleine de malice, elle lui baisa les mains et lui donna les clefs.

Alors Gradlon sentit en lui une grande joie. Il s'efforça de son mieux à lui être agréable et il lui dit :

— Sois sans inquiétude. Personne n'ouvrira les portes d'Ys donnant sur la mer que sur mon commandement et, s'il plaît à Dieu, je t'en informerai auparavant.

— Sire, grand merci, répondit Dahut qui détourna des yeux pleins de ruse en s'inclinant très bas.

Or le roi, la croyant mieux disposée envers lui et envers les autres, la pria de se promener à ses côtés quand il allait voir sa bonne ville d'Ys. Et il était infiniment heureux d'entendre le peuple chanter les louanges de Dahut : n'était-ce point grâce à elle que la ville était maintenant protégée de l'inondation ? Grâce à elle encore – mais personne ne sut que c'était par enchantement – que cent gros bateaux aux voilures neuves, et qui pouvaient affronter les gros temps, se trouvaient au port ? Avec ces bateaux, les marins étaient allés très loin

acheter et vendre des denrées rares, si bien que l'opulence régnait à présent à Ys, tout au moins pour certains. Ceux-ci ne songèrent qu'à gagner davantage et partirent de plus en plus loin, sans parvenir parfois à diriger leurs voiliers, mais résolus à achever ce qu'ils avaient entrepris. Les femmes et les enfants, s'ils en éprouvaient quelque fierté, en avaient aussi beaucoup de peine et plus que les rires et les chansons, retentissaient dans la ville d'Ys les pleurs ou des cris d'ivrognes. Parfois les hurlements de ceux qui, pris de jalousie, se battaient.

Quant à Dahut, elle continuait à tenir la plus riche et la plus joyeuse cour qui fut. Festins, jeux et danses se poursuivaient tard dans la nuit. Le temps et l'envie lui manquaient pour aller voir son père. Le roi en ressentait une grande tristesse et un peu de dépit. Il avait tant fait pour elle et il était prêt à lui accorder encore bien des faveurs. Ah ! s'il avait pu trouver quelque vaillant et loyal gentilhomme, il lui eût volontiers donné sa fille et tout son royaume après lui. Mais qui songeait à épouser Dahut, la folle et la perverse ? Pour se rassurer, Gradlon tâtait les clefs qu'il portait sur lui, les serrait dans sa main. Ne représentaient-elles point un geste de tendresse et de soumission dont le souvenir l'émouvait toujours ? Et il se disait que la ville d'Ys ne craindrait rien tant qu'il serait en son pouvoir d'ouvrir et de fermer ses portes.

Maintenant, quittant souvent Quimper, il chevauchait tant qu'il parvenait très vite jusqu'au monastère de Landévennec où l'attendait Corentin. Quand le saint homme le voyait, sa joie était grande, mais bien plus grande encore sa peine quand il apprenait que Dahut ne faisait point honneur à sa promesse de s'amender. Le roi s'efforçait de rassurer Corentin, mais il était facile de voir qu'il n'y parvenait point.

Ce fut au cours d'une de ces visites que Corentin lui présenta l'un de ses disciples, nommé Guénolé. C'était un homme haut de taille, les cheveux mi-noirs, mi-roux, et vêtu d'une peau d'aurochs. Il se levait et mangeait de grand matin, et il partait, un bâton noueux à la main, prêcher la bonne parole, dormant dans les fermes quand il neigeait, sur le talus des routes quand le ciel était étoilé.

Le hasard l'amena un jour à Ys et il entra dans la belle église qu'avait fait construire Gradlon. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir l'herbe et les ronces pousser entre les dalles, les araignées tapisser la voûte et les oiseaux faire leurs nids au creux des statues ! Personne ne venait donc jamais se recueillir dans ce lieu saint ?

Guénolé s'en retourna à Landévennec le cœur troublé par d'amères réflexions qu'il communiqua à Corentin. Il ajouta que son vêtement de pauvre lui avait valu de la part des habitants d'Ys maintes plaisanteries, et que pas une personne ne lui avait offert un morceau de pain et un verre d'eau, ainsi que le voulait la coutume en

Cornouaille.

— Le cœur de ces gens est donc de pierre, dit Corentin en soupirant. Puis il ajouta : Dieu fasse que pour cette belle cité l'heure du châtement ne sonne pas trop tôt !

Cependant, Gradlon demanda à Guénolé de retourner à Ys pour y prêcher par l'exemple et par la parole ; il lui assura la protection du roi de Cornouaille.

Ainsi fit Guénolé dont l'activité et le dévouement étaient sans borne. Le soleil était chaud, si bien que suant sang et eau, le saint homme parvint à un grand pré où il fut pris du désir de se reposer un instant. Il chercha des yeux un ruisseau et il vit qu'il était tari. Puis il aperçut un homme menant un âne chargé de bois et cet homme lui dit en riant :

— Si vous avez soif, ce n'est pas aujourd'hui que vous vous désaltérerez !

Et il lui apprit que le soleil implacable qui brillait depuis on ne savait combien de jours, dans un ciel toujours bleu, avait asséché la plupart des puits et des rivières. Les animaux mouraient de soif et le tour des hommes viendrait, sans doute, bientôt. Puis il repartit, en soupirant, avec son âne.

Un instant après, Guénolé reprenait la route d'Ys et plus il en approchait, plus il entendait le peuple récriminer. Beaucoup de gens s'étaient rassemblés devant le palais de Dahut et lui demandaient d'intervenir d'une manière ou d'une autre.

Or Dahut n'osait se montrer. Elle allait et venait à grands pas, dans sa chambre. Jamais elle n'avait paru aussi nerveuse. En vain, elle avait fait tout ce qui était en son pouvoir : ni les fées de l'île de Sein, ni sa nourrice qui lui avait pourtant enseigné maintes paroles magiques, n'étaient parvenues à amener la pluie.

Aux cris des gens rassemblés, Dahut souleva légèrement les rideaux de la fenêtre. Or qui vit-elle ? Guénolé qui parlait à quelques personnes qui l'entouraient. Elle faillit s'évanouir, se doutant bien de ce qu'il leur disait. Puis quand elle comprit que des gens de la maison de son père semblaient garder Guénolé et le protéger de la foule, elle se sentit devenir folle de rage. Quoi ! ce moine prêcheur était donc à Ys à la demande du roi ? Ah ! si elle avait pu se jeter sur lui et le tuer ! Car tout à coup la lumière se faisait dans son esprit : les fées n'avaient aucun pouvoir tant que cet homme demeurait dans la ville, si grande était sa vertu. Et Dahut ne pouvait commander aux éléments.

Alors, sans prendre le temps de réfléchir, elle courut chez son père, à Quimper. Elle le trouva assis dans la salle, avec ses amis.

— Sire, dit-elle après l'avoir salué, un événement d'une importance extrême m'amène chez vous.

— Parle, ma fille, répondit Gradlon qui se doutait bien de ce qui

s'était passé. Apprends-moi vite l'objet de ta visite...

— Je vais vous le dire, sire. N'est-il pas vrai que vous avez commandé à Guénolé de venir à Ys ?

— En effet, répondit Gradlon.

— Alors, sire, si vous avez de l'affection pour moi, ordonnez à vos gardes de retourner leurs armes et de chasser Guénolé.

Le roi hocha la tête.

— On ne peut entreprendre une telle chose à la légère, dit-il. Guénolé s'en ira de lui-même, quand il le jugera opportun, et je n'ai rien à reprocher à ce pauvre moine mendiant.

— La ville d'Ys m'appartient, reprit Dahut en se redressant fièrement. Qu'il aille prêcher ailleurs ! Je veux être seule maîtresse chez moi.

Gradlon tenta de discuter la chose ; puis devant la colère et les larmes de sa fille, il dit :

— Puisqu'il en est ainsi, et bien que je ne veuille faire quoi que ce fût dont je puisse être blâmé, je demanderai au saint homme de bien vouloir regagner le monastère de Landévennec.

Dahut s'en revint à Ys apaisée. Mais à peine avait-elle passé les premières bornes de la ville qu'elle vit le menu peuple sortir des maisons et se diriger du côté de l'église. Dans la rue, il ne manquait point de gens pour chanter les louanges du moine et répéter que Guénolé était bien l'envoyé du ciel. Ne venait-il pas, en effet, de frapper un rocher de son bâton et aussitôt l'eau avait jailli, claire comme celle d'un ruisseau et abondante comme celle d'une rivière. En apprenant cette nouvelle, Dahut baissa tristement la tête. Néanmoins, elle se demanda ce qu'elle pourrait bien imaginer pour reprendre son peuple en main.

Quand les gardes du roi tentèrent de retrouver le moine pour lui enjoindre de reprendre la route de Landévennec, il avait disparu.

Durant quelques jours, les habitants d'Ys furent très joyeux et satisfaits de la source qui coulait en permanence. Autant que faire se peut, ils suivaient les conseils de Guénolé. On dit même que certains, ceux-là peut-être qui avaient beaucoup à se reprocher en fait de vol et de rapine sur mer, allèrent jusqu'à se dépouiller de leurs biens.

Cependant, Dahut ne se montrait qu'à peine. Elle demeurait songeuse dans son palais, attendant la fin de la semaine. Elle annonça alors de somptueuses réjouissances en l'honneur de son anniversaire. Il ne faut pas demander si la nouvelle fut bien accueillie. Ce jour-là, des tables furent dressées au bord de la mer, car on ne put trouver de salle assez vaste pour abriter tout le monde. Dès l'aube, il y eut grand remue-ménage dans les rues. Des jongleurs, des joueurs de vielle et de harpe, des montreurs d'ours s'étaient, dès la veille, installés à tous les carrefours. Et si l'eau avait jailli du rocher, grâce à Guénolé,

repoussant ainsi la mort qui s'annonçait, Dahut fit couler le vin en abondance. Il arriva ce qu'elle voulait : les têtes tournèrent et devinrent folles. Beaucoup se querellèrent pour des bêtises, d'autres tombèrent dans un état honteux où ils commirent les plus laides actions. Les habitants de la ville d'Ys, en oubliant Guénolé, ne songeaient plus qu'à eux-mêmes et à leurs plaisirs insensés.

De ce fol anniversaire data la rupture de Corentin avec le roi Gradlon qu'il traita de roi sans volonté et sans courage. L'entrée du monastère de Landévennec lui fut interdite jusqu'au jour où il chasserait Dahut, la démoniaque princesse, de la ville d'Ys. Et Corentin ajouta :

— Sinon le châtiment sera terrible...

Et voici qu'un jour arrivèrent à Ys des hérauts d'armes montés sur des chevaux caparaçonnés, des pages, des écuyers et des valets et tous étaient vêtus de rouge. Qui annonçaient-ils ? À quel prince important appartenaient-ils ? La foule se massait sur le parcours de ce singulier cortège, s'étonnant, admirant, critiquant, riant en se poussant.

Soudain apparut le prince à cheval et, de la foule, partit un long cri de stupéfaction. Sachez en effet que sa barbe et ses cheveux étaient rouges et qu'il était habillé d'un justaucorps et d'une cape rouges, et qu'à mesure qu'il avançait, cette cape s'élargissait sous le souffle du vent et laissait voir chaque pli qui ressemblait à une longue flamme et chaque bouton qui était une étincelle.

Quel était ce personnage ? Qui l'avait déjà vu ? Personne ne pouvait répondre. Alors il fut nommé l'étranger.

Et l'étranger se dirigea vers le palais de Dahut. Dès qu'il fut devant elle qui se trouvait au bas de la terrasse qui dominait la ville, elle se troubla. Après lui avoir rendu son salut, elle lui dit, un peu tremblante :

— Seigneur, comment vous appelle-t-on ?

— Mon nom ? fit l'étranger en riant dans sa barbe rouge. Que vous importe, belle dame ! Vous me faites l'honneur d'être en vos domaines et, peut-être, suis-je précisément celui qui manquait à ces fêtes et à ces réjouissances qu'à mille lieues à la ronde on dit incomparables.

Alors, flattée, Dahut vint près de l'étranger et, le regardant avec douceur, elle lui dit :

— Seigneur, soyez donc le bienvenu si votre présence ici est indispensable. Je vous nommerai donc : celui que j'attendais...

— Jamais nom ne me conviendra mieux, répondit l'étranger qui s'inclina avec un mouvement de cape si large qu'il parut vouloir couvrir de son étendue rouge toute la ville d'Ys.

Cependant Dahut commanda qu'on reçût l'étranger avec tout le faste réservé à un haut dignitaire. Ce fut alors que les fêtes succédèrent aux

fêtes dans un rythme de tourbillon... Toutes les dames et demoiselles avaient l'œil sur l'étranger, tant sa bonne grâce et sa beauté étaient surprenantes.

Le roi de Cornouaille se montra envers l'hôte de sa fille gentilhomme courtois. Cependant, il ne fut pas sans remarquer les mains pâles de l'étranger, terminées par des ongles pointus et recourbés, ni la petite queue qu'il dissimulait vainement sous la cape couleur de feu.

— Beau sire, lui dit un jour Gradlon, ne pourrais-je connaître le pays d'où vous venez ?

— Sire, je suis l'étranger. Je viens d'un pays où le feu est éternel et où il est très facile de se rendre, mais beaucoup moins d'en sortir.

À cela, le roi conclut qu'il n'avait peut-être pas toute sa raison et il se promit de mettre sa fille en garde.

Or Dahut était insaisissable. Parée de magnifiques atours, elle allait d'un divertissement à un autre. Une suite de jeunes courtisans la suivait. Jamais elle n'avait paru si belle, si brillante. Comment son père n'en eût-il pas été fier ? Il se disait : « Plus tard, quand l'étranger sera parti, je parlerai à Dahut comme le désire Corentin. J'exigerai qu'elle mène enfin l'existence d'une honnête princesse. »

Mais du départ de l'étranger, il n'était point question. Les jeux et les tournois semblaient le retenir.

Pour l'un de ces tournois, des tribunes furent dressées sur la place principale. Tandis que les spectateurs les remplissaient, Dahut, Gradlon et l'étranger prenaient place sous un dais écarlate. Dans l'enceinte qui était réservée aux joueurs, ceux-ci arrivèrent bientôt, fièrement montés sur leurs destriers. Et le tournoi commença. Ces jeunes et impétueux seigneurs fondirent les uns sur les autres comme la foudre, et le sang coula. Or Dahut exigea que le combat durât plus que de coutume et il y eut sur le champ de nombreux blessés et même des morts.

Gradlon en fut très affligé. À peine pouvait-il croire au plaisir de sa fille de voir ces vaillants chevaliers s'entretuer. Il soupçonna l'étranger d'entretenir la princesse dans de si mauvaises dispositions. Il voyait bien que celui-ci s'y prenait adroitement pour la complimenter et souhaitait toujours de parler seul à seule avec elle. Et il voyait aussi que Dahut cherchait à lui demander conseil, et cherchait tout simplement à lui plaire.

Un jour Dahut (ou l'étranger, qui pourra jamais le savoir ?) eut l'idée d'une méchante plaisanterie. Après le déjeuner, la princesse tint conseil et demanda sur le ton du badinage aux représentants de la ville d'Ys si ses bons sujets, qu'elle avait pourvus de tant de bienfaits, lui en portaient quelque reconnaissance ? Aussitôt, les représentants protestèrent qu'ils ne l'oublieraient jamais et qu'ils étaient prêts à le

lui démontrer.

— Vraiment ? fit la princesse en gardant un ton rieur. Eh bien, ajouta-t-elle, je vous mets aujourd'hui à l'épreuve. Apportez-moi, séance tenante, or, bijoux, meubles précieux et rares que vous possédez...

Croyant à un nouveau jeu dans cette cité où l'on ne songeait guère qu'à jouer, chacun apporta ce qu'il avait de plus beau. Mais, en fait de princesse, ils ne trouvèrent que des gens d'armes qui jetèrent les précieux fardeaux à la mer. Et il n'y eut plus dans Ys que Dahut et l'étranger pour avoir encore envie de rire.

Cependant les habitants de la ville d'Ys commencèrent à prendre leur princesse en grippe et certains ne manquaient pas de dire qu'ils ne pouvaient obéir et respecter une femme aussi démoniaque. Quant à l'étranger, il semblait bien faire de la cité d'Ys sa demeure. Et certes, ce n'était pas Dahut qui s'en plaignait, car elle l'aimait d'amour. Il arrivait pourtant qu'au milieu d'une réjouissance, bien qu'elle s'efforçât de faire bonne figure, l'étranger se rendît compte qu'elle l'écoutait à peine.

— Ma mie, pour chasser les soucis qui rident votre beau front, tentez de vous distraire, lui disait-il. Déclarez la guerre au pays de Vannes qui, si j'en crois les vieilles gens, traita autrefois insolemment le roi de Cornouaille.

Lorsque Gradlon fut informé de ce projet, il se montra très irrité, affirmant qu'il avait depuis longtemps pardonné les injures du pays voisin. Souriant dédaigneusement, Dahut répliqua que pour elle l'oubli des offenses n'existait pas. En conséquence – et pour plaire à l'étranger – elle força son père, tant elle pleura et pria, de faire la guerre au pays de Vannes. Et il y eut beaucoup de morts et beaucoup de misère.

Quand les habitants de la ville d'Ys virent que l'étranger avait comme ensorcelé Dahut, ils se plaignirent de cette présence perpétuelle auprès de la princesse. Toujours vêtu de rouge, avec son immense cape dont chaque pli ressemblait à des flammes, il commençait à effrayer sérieusement tout le monde, sauf Dahut qui l'aimait autant qu'une femme peut aimer.

Un jour, elle lui demanda s'il consentirait à l'épouser. Pour toute réponse, il se contenta de sourire dans sa barbe rouge. Quoi ! était-il déjà marié ? Mais il ne dit ni oui ni non.

Alors qu'ils se promenaient dans la forêt, elle lui dit :

— Vous êtes celui que j'attendais... Auriez-vous oublié le nom sous lequel vous vous êtes présenté, lors de votre arrivée à Ys, il y a bien plus d'un an, maintenant ? Acceptez-vous toujours de le porter ?

L'étranger se mit à rire.

— Belle dame, lui dit-il, au lieu de m'approcher, il eût mieux valu

fuir et jamais ne me laisser entrer dans votre maison...

Dahut le regarda, surprise. Puis elle avoua, sans réfléchir :

— Je recommencerais exactement ce que j'ai fait.

À l'instant où elle prononçait ces mots, un roulement de tonnerre se fit entendre du côté de l'Océan. Pourtant, le ciel était bleu, rien n'annonçait l'orage.

L'étranger ordonna :

— Rentrons au plus vite.

Ainsi firent-ils, et un peu avant qu'ils ne fussent au palais, un vent d'une extrême violence s'éleva et les obligea à se coucher à terre. Quand ils se relevèrent, ils virent que le ciel était couvert de nuages bas et noirs. Des vagues énormes soulevaient la mer et venaient se jeter avec fracas contre les rochers.

— C'est la tempête, dit l'étranger. Courons si nous ne voulons pas être emportés.

La porte du palais franchie, ils traversèrent la salle où ils furent bien accueillis par leurs amis. Puis Dahut se retira dans sa chambre, regardant par la fenêtre les arbres se tordre sous le vent. L'Océan battait sans relâche la fameuse digue et elle songea avec orgueil : « La muraille construite par les fées et ma nourrice peut résister aux vagues les plus furieuses. Oublions donc la colère du ciel et ne pensons qu'à nous. »

— Nous avons commencé une conversation, fit-elle en se tournant vers l'étranger qui l'avait suivie.

Celui-ci s'inclina, puis il dit :

— Ma mie, il y a longtemps que je connais vos sentiments. Cependant, je vous demanderai encore un témoignage d'amour...

— Je vous écoute, fit Dahut, d'avance je pense vous l'accorder...

Il y eut un silence pendant lequel la violence de la tempête parut redoubler.

— Me donneriez-vous les clefs de la ville d'Ys ? dit l'étranger.

— Quoi ! fit la princesse stupéfaite. Sachez que ce que vous exigez n'est pas en mon pouvoir...

— M'aimez-vous ?

— Certes, et vous le savez. Mais je n'ai pas ces clefs.

— Alors où sont-elles ?

— Chez le roi de Cornouaille.

— Dahut ! Dahut ! Comment avez-vous pu commettre une telle imprudence ? Il ne vous reste plus qu'à me révéler la cachette, car j'irai plus volontiers que nous n'irez vous-même.

Dahut baissa la tête et ne répondit pas.

— Alors, c'est que vous ne m'aimez point, s'écria l'étranger. Et moi qui me proposais de vous emmener dans mon royaume qui est immense, je dirais sans limite. Mes sujets sont innombrables et ne

cessent de se multiplier. Vous y auriez été chez vous.

Dahut ne répondait toujours pas.

— C'est bien, dit l'étranger. Demain, je viendrai prendre congé de vous...

À ces mots, Dahut devint si pâle que pour un peu elle eût pris mal.

— Songeriez-vous vraiment à partir ? dit-elle.

— Venez avec moi, ma mie, vous connaissez la condition...

Dahut réfléchit un instant et dit :

— Les clefs de la ville d'Ys sont enroulées autour du cou du roi de Cornouaille.

Quelques instants plus tard, ils arrivaient tous deux au palais de Gradlon. Comme la nuit tombait déjà, le roi s'était retiré dans sa chambre. Avant d'entrer, Dahut se cacha la figure dans la main, mais l'étranger ordonna :

— Dahut ! Dahut ! il me faut les clefs...

Alors elle se rendit auprès de son père et vit qu'il dormait, étendu sur un lit en bois précieux. Elle s'agenouilla et, sans faire de bruit, de ses doigts agiles, elle dégrafa le collier d'or autour du cou du roi, et s'empara des précieuses clefs qui y étaient suspendues. Gradlon dormait toujours.

À cet instant, la tempête se déchaîna. Des torrents d'eau coulaient des toits dans les rues qui étaient inondées. Le vent ne respectait ni portes ni fenêtres qui s'ouvraient et se fermaient avec fracas. Quant à la mer, elle grondait furieusement.

Dahut épouvantée avançait en tâtonnant le long des couloirs obscurs. Elle aperçut l'étranger comme une ombre qui la suivait, et elle lui dit :

— Prenez vite les clefs, mais de grâce sauvez-moi de cet orage...

Il les lui arracha des mains et disparut. Vainement, Dahut l'appelait :

— Sire, où êtes-vous ? Pourquoi me laisser seule alors que la peur m'étreint ?

Un fulgurant éclair déchira le ciel et, terrifiée, la princesse vit alors l'étranger qui, d'un geste désinvolte, ôta sa cape : c'était le diable en personne !

La tempête ne s'arrêterait-elle jamais ? Les éclairs sillonnaient le ciel et le tonnerre ne cessait de se faire entendre. La pluie faisait tant de ravages en pénétrant dans les maisons que les habitants d'Ys ne savaient où se réfugier. Soudain la nouvelle courut à travers la ville que la mer entraînait par les portes ouvertes.

Au bruit de cette effroyable tempête, Gradlon s'était éveillé. Or tandis qu'il s'affligeait de ce véritable fléau, devant lui, dans une claire aurore, apparut un homme vêtu d'une peau d'aurochs : c'était Guénolé.

— La ville d'Ys est condamnée, dit-il alors. Personne ne peut rien contre le châtiment de Dieu et, dans un instant, la digue va se rompre. Hâtez-vous de fuir. Vous avez péché par faiblesse et non par malice, et vous serez épargné. Cependant, le temps presse !

À ces mots, le roi porta la main à son cou. Il n'y trouva point son collier.

— Les clefs, murmura-t-il. Pendant que je dormais, on me les aura volées...

Guénolé reprit plus haut :

— Sire, levez-vous ! Pour toutes les chapelles et tous les monastères que vous avez fait construire en Cornouaille et pour Landévennec, Dieu vous a pris en pitié. Mais je vous en conjure, n'attendez plus une minute...

Alors Gradlon courut jusqu'aux écuries où se trouvait toujours l'extraordinaire coursier qu'il avait monté avec la reine Malgven. Dès qu'il eut sauté sur l'animal enchanté, celui-ci franchit les carrefours noyés, les rues transformées en torrents. Une pensée obsédait le roi : Dahut ! Où se trouvait-elle ?

Soudain, près du palais si haut perché que rien à lui ne se pouvait mesurer et qui était recouvert par les flots, il crut entendre un gémissement :

— Père ! Père ! Venez à mon secours...

Aussitôt il vola vers elle et la prit dans ses bras... Toute frissonnante, elle s'accrocha à lui. Mais à peine fut-elle en croupe que le cheval s'arrêta, comme pris de fatigue. Malgré la main caressante de Gradlon et ses encouragements, il ne put avancer.

Alors Guénolé apparut de nouveau, toujours entouré d'une claire lumière et il dit :

— Gradlon, rejetez le démon qui est à vos côtés. Oui, délivrez-vous de votre fille, car c'est à cause d'elle que disparaît la ville d'Ys. Elle vous a dérobé les clefs et les portes ont été ouvertes par le diable. La mer est alors entrée.

Le roi de Cornouaille pleurait abondamment. Comment pourrait-il abandonner sa fille ? Le cheval s'enfonçait dans les flots, dans une seconde, ils allaient périr, quand Guénolé, de son bâton, toucha Dahut qui poussa un cri. Elle tomba dans la mer qui l'engloutit.

Au même instant, le cheval revint à la surface et devant lui les flots se calmèrent. Il galopa jusqu'à un haut promontoire.

Alors le roi de Cornouaille se retourna : à la place de la radieuse ville d'Ys, il vit une immense baie au-dessus de laquelle les mouettes s'entrecroisaient.





« Beau sire, lui dit un jour Gradlon, ne pourrais-je connaître le pays d'où vous venez ? »

L'OGRESSE DE KARNAK



'ÉTAIT au temps où le dieu Râ régnait en Égypte. Karnak formait alors une grande et belle cité, à l'ombre fraîche des palmiers. Ses rues étaient bordées de superbes monuments. Trois avenues ornées de statues de sphinx et de béliers y donnaient accès. Les temples se comptaient nombreux. Parmi eux se trouvait celui de Ptah, le dieu au beau visage, dont la femme Sekhmet était une ogresse redoutable et redoutée. Déesse chatte ou lionne au mufler fauve et aux yeux féroces, elle fut chargée par le dieu soleil de punir les habitants de Karnak qui s'étaient révoltés contre lui, ne le trouvant pas assez prompt pour accéder à toutes leurs demandes. Sekhmet s'acquitta si bien de cette tâche qu'il fallut pour arrêter le massacre la soûler de mandragore mêlée de sang humain.

L'ogresse s'endormit si longtemps que les hommes purent enfin respirer en paix !

Cependant, elle se réveilla un beau matin. Un vent diabolique avait crevassé la terre et roussi l'herbe. L'ogresse s'étira puis poussa un cri rageur avant de se rendre compte de l'endroit où elle se trouvait. Car elle ne reconnaissait plus du tout la jolie ville où elle avait fait régner la terreur. Eh oui, avec le temps, Karnak avait pris un autre visage. Sous le soleil implacable, elle étalait ses ruines et ses statues mutilées, sans tête, sans bras, sans buste. Plus personne n'y habitait. Dans la lumière dorée du matin, Sekhmet comprit, horrifiée, que dans une cité qui n'était plus qu'un souvenir, elle n'aurait qu'un rôle secondaire à jouer. Elle décida cependant de rester en ce lieu.

Toute maussade, elle en fit le tour et quand la nuit tomba, elle s'amusa, pour se distraire, à faire peur à de paisibles visiteurs qui s'étaient égarés là. Satisfaite, elle recommença les nuits suivantes,

contemplant un instant, avec une attention ravie, ceux qu'elle effrayait par des cris étranges et par le feu des prunelles de centaines de chats dont elle s'entourait et qui éclairaient bizarrement les ténèbres.

En plus de ce jeu singulier, Sekhmet découvrit un autre intérêt dans la vie : grâce à sa taille de géante, elle s'empara du plus grand obélisque qui restait encore debout à Karnak et s'en servit comme d'une quenouille pour filer de la laine. Mais elle se lassa très vite de ce travail, s'enhardit de plus en plus et se souvenant qu'elle avait une nature d'ogresse, elle mangea de petits enfants.

Maintenant, Sekhmet soupirait de bonheur. Elle avait enfin retrouvé un rôle redoutable et effrayant, même si Karnak n'existait plus !

Or il arriva qu'un jour, un grand égyptologue du nom de Mariette entreprit avec une équipe d'ouvriers le déblaiement du temple de Ptah. Il employa à cette opération quelques enfants.

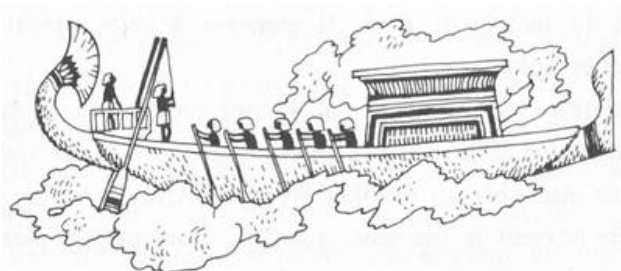
L'ogresse supporta très mal de voir cette intrusion dans son domaine. Elle sentit la colère la gagner, tandis qu'un appétit insatiable lui tirait l'estomac. Que fit-elle ?

Elle attendit le moment opportun. Lorsque des pierres détachées les unes des autres furent dans une position d'équilibre instable, elle les poussa jusqu'à ce qu'elles s'écroulent, ensevelissant ainsi sept enfants dont elle fit un excellent repas. Mariette interrompit aussitôt ses travaux et l'ogresse digéra dans un profond et paisible sommeil.

Elle se réveille encore de temps en temps, la nuit, lorsqu'elle surprend des voleurs de trésors dont les ruines de Karnak regorgent ; elle les embarque sur un vaisseau fantôme, aux matelots d'argent, qui a, paraît-il, une vitesse extraordinaire. Personne ne sait où il accoste.

Oh ! rassurez-vous, il y a un moyen d'échapper aux griffes de la terrible déesse Sekhmet : il suffit de réciter à voix haute une formule d'incantation magique, écrite depuis des milliers d'années, au temps où Karnak était une cité resplendissante, au pied de la statue de l'ogresse...

Seulement voilà : beaucoup ne le savent pas !



LA RICHE VILLE DE VINETA



U temps jadis, sur une île de la Baltique aux plages couvertes de sable fin et uni, se dressait une opulente cité : c'était Vineta. Une muraille crénelée l'entourait, percée d'une grande porte flanquée de deux énormes tours.

Les abords de cette porte étaient très fréquentés ; il y avait toujours quantité de monde, de nombreux chevaux et beaucoup de bruit et de confusion. Des gardes vêtus de costumes bariolés tentaient de canaliser le flot incessant qui se précipitait dans les deux sens, car l'Europe entière se donnait rendez-vous dans ce port pour vendre et acheter. Pour faire impression, les gardes avaient une hache à portée de main. Et si, parfois, leurs yeux jetaient des éclairs et leurs mains retenaient, un instant, prisonnier quelque marchand trop pressé d'arriver ou de repartir, les choses n'allaient en général guère plus loin.

Le récalcitrant franchissait alors tête basse les rues tortueuses et étroites, parmi les chariots pleins à craquer et les chevaux piaffants, jusqu'à ce qu'il arrivât devant une vaste place pavée de dalles blanches, où ses yeux s'ouvraient tout grands d'ébahissement. Nulle part il n'avait vu de si hautes et de si belles maisons, et dans les magasins, tant de marchandises rares et précieuses. Toutes ces choses abondantes et tentantes semblaient attendre la main qui les caresserait et qui les emporterait.

L'air était lourd du parfum des femmes aux coiffes hautes et pointues, et aux robes moirées, à manches étroites. On eût dit qu'elles passaient leur temps à faire des emplettes, tant elles étaient nombreuses à se promener, à entrer dans les boutiques et à en sortir. Quant aux hommes, ils marchaient d'un pas majestueux habillés d'un

long manteau bordé de fourrure ; un petit chapeau garni de plumes les coiffait. Tous gardaient un œil attentif sur les marchandises étalées dans les échoppes et les boutiques ouvertes sur la rue. On pouvait y découvrir des choses surprenantes. Par exemple, que du monde entier parvenaient denrées et tissus, cuirs et épices. Vineta était donc bien une terre d'élection entre l'Est et l'Ouest, une ville à travers laquelle circulaient des représentants de partout. Comment s'étonner si, à part Venise, aucune ville ne pouvait rivaliser avec elle en fait de richesse ? Et orgueilleuse, bien sûr, Vineta l'était !

Beaucoup de gens venus de pays étrangers étaient si déconcertés par cette profusion qu'ils ne savaient où poser les yeux : sur le palais du roi en marbre, aux portes d'or, sur les sculptures qui ornaient les maisons, observant tantôt une statue placée dans une niche, tantôt un beau vitrail aux couleurs vives, leur attention constamment détournée par le va-et-vient des passants qui paraissaient riches et heureux.

Certes, de vieilles femmes filaient de la laine en se servant d'une quenouille, assises sur le pas de leur porte, avec une expression résignée. Mais l'armurier qui martelait le métal, l'orfèvre qui sertissait des pierres précieuses, le cordonnier qui ressemelait, le tisserand qui brochait des tissus d'or et de soie, qu'ils semblaient donc insouciantes et souvent arrogantes ! Leurs yeux luisaient, s'arrêtant de temps à autre sur ce qui se passait autour d'eux, car ces artisans travaillaient dehors. Et quand ils voyaient tant d'étrangers déambuler, ils se disaient en eux-mêmes : « Voilà de nouveaux acheteurs ! Et demain nous serons encore plus riches qu'aujourd'hui ! » Certains annonçaient cela le soir à leur famille comme une nouvelle, mais elle était devenue si banale qu'elle n'impressionnait plus personne.

Cependant, ce qui surprenait encore plus les visiteurs de Vineta c'était de voir que le métal argent était tellement courant chez les habitants de cette ville qu'ils s'en servaient pour fabriquer les objets d'usage ordinaire. Même les enfants dans la rue jouaient avec des pièces de monnaie d'argent.

Or avec le temps, le sourire des habitants de Vineta devint de plus en plus méprisant, leurs yeux de plus en plus moqueurs et brillants et leur expression arrogante. Certains même oublièrent de sourire et leurs figures exprimaient la sécheresse des hommes d'affaires. Les acheteurs, qui venaient toujours en nombre dans la belle cité commerçante, auraient aimé croire que c'était par souci de mieux faire, de mieux les contenter, mais ils étaient bien vite obligés de reconnaître que ce n'était que l'accueil de ceux qui ne songent qu'à gagner, de n'importe quelle façon !

Eh oui, chaque jour amenait à Vineta une nouvelle envie de paraître, un nouveau désir d'éblouir qui faisait souhaiter à ses habitants que le lendemain arrivât au plus vite. Et lorsque l'aube se

levait le long de la côte, derrière les collines de sable mouvant, la même passion les dévorait.

Un matin, dans le port, qui se situait assez loin du centre de la ville et que protégeait un rempart au sommet duquel des soldats casqués veillaient jour et nuit, un vieux marin débarqua d'un navire muni d'une haute construction, à l'avant et à l'arrière, et que des rameurs faisaient avancer.

Ce vieux marin avait connu toutes sortes de vicissitudes dans son existence. Un naufrage l'avait rejeté sur les côtes d'Afrique où il avait appris des Arabes l'interprétation des signes célestes. C'était un homme trapu, au visage hâlé et ravagé, dont les cheveux, depuis longtemps, étaient blancs. Ses grands yeux très bleus pétillaient de gaieté.

Il s'arrêta dans un cabaret que fréquentaient des marins du monde entier. Tous parlaient bruyamment. Certains étaient rouges comme des coqs pour avoir déjà trop bu. Et ils buvaient encore de la bière et de l'hydromel.

Notre vieux marin souriait ; il savait maîtriser sa soif.

— Connais-tu Vineta ? lui demanda quelqu'un.

— J'y suis né il y a bien longtemps, répondit-il. Mais on prétend que les gens et les choses ont tellement changé en magnificence et en orgueil que je ne reconnaîtrais plus rien.

Là-dessus, il se leva et assujettit son baluchon sur son épaule.

— Tu n'as plus de famille ?

Il fit une moue :

— De vagues cousins, répondit-il. Mais je crois qu'il va se passer des choses extraordinaires !

Sa réflexion intrigua, car il ne paraissait pas ivre du tout et il avait la réputation d'être un homme sensé.

— Quelles choses ? Des bonnes ? Des mauvaises ?

— Plutôt des mauvaises, fit le vieux marin en soupirant. De trop aimer l'argent attire le malheur !

Tous crurent qu'il plaisantait, mais son expression était tout à fait sérieuse. On le pressa de s'expliquer davantage.

— Qui vivra verra, fit-il en souriant... Je pourrai peut-être avertir les gens à temps !

Or, plusieurs jours se passèrent d'une façon normale et les marins oublièrent les prédictions de leur vieux camarade.

Un soir, la lune se leva au-dessus des collines de sable mouvant et argenta les élymes qui croissaient en touffes. Elle éclairait les petites vagues qui se pressaient sur la mer Baltique et qui semblaient pousser un soupir de soulagement quand elles arrivaient au rivage. Les oiseaux se taisaient. Les marchands finissaient de fermer leurs boutiques, après avoir fait l'article à leurs nombreux clients toute la journée. Il avait

fait chaud, car c'était l'été, et de nombreux promeneurs se dirigeaient vers les plages où la mer creusait de petites baies, pour respirer de l'air frais. Des groupes de personnes s'assemblaient pour bavarder. Le vieux marin errait sur les bords de mer, faisant à qui voulait l'entendre un cours sur les étoiles.

Soudain, sous le clair de lune, la mer s'agita d'une vie mystérieuse et l'image de la ville de Vineta apparut nettement au-dessus des vagues. Ce fut l'affaire de quelques secondes, puis tout rentra dans l'ordre. Seule demeura un peu d'écume sur la mer.

Certains, en voyant ce phénomène, s'interrogèrent. Jamais, de mémoire d'homme, on n'avait vu ça ! Mais après tout, il y avait tant de choses qu'on n'avait encore jamais vues sur la terre et sur la mer ! D'autres s'avisèrent qu'il valait mieux rentrer chez soi, car ce pouvait être signe d'orage...

Seul notre vieux marin fut vraiment inquiet. Il avait regardé l'étonnante image en retenant son souffle. Et maintenant il était convaincu qu'un événement terrible se préparait, ainsi qu'il l'avait lu déjà dans les astres.

Il arrêta bravement quelques personnes attroupées et leur dit :

— Sauvez-vous le plus vite que vous pourrez, car demain il sera peut-être trop tard !

Mais toutes le regardèrent comme s'il n'avait plus sa raison.

Alors il s'en alla du côté de sa famille avec laquelle il venait de renouer, mais quand il l'informa de son angoisse, la famille fut d'avis d'attendre patiemment. Demain serait vite là. Et la nuit porte conseil.

Notre marin fit encore des tentatives auprès des marchands qui, pour rien au monde, ne voulaient quitter leur boutique ; il vint trouver le curé dont la cathédrale portait trois très hautes tours et le curé répondit qu'il ne partirait que lorsque les trois tours seraient écroulées. Les matelots qu'il avait rencontrés le jour de son arrivée, au cabaret, se souvinrent vaguement de ses prédictions. Les vapeurs de l'ivresse avaient embrouillé leur esprit.

Notre marin ne put donc que demander à un capitaine de bien vouloir le prendre à bord, mais le capitaine répondit que son équipage se trouvait au complet, et que, de toute façon, il ne partait pas avant le lever du jour.

Longtemps encore notre vieux marin répéta à qui voulait l'entendre : « Sauvez-vous le plus vite possible, car demain il sera peut-être trop tard ! »

Personne, ce soir-là, ne voulut quitter la ville de Vineta. Or au milieu de la nuit, brusquement, le ciel se fendit en un craquement horrible, fracassant. Tous les habitants de Vineta, réveillés en sursaut, se demandèrent ce qui arrivait et avant qu'ils aient pu réfléchir à la question, trois fois de suite, un éclair enflamma la cité. De nouveaux

coups retentirent plus forts que le premier, si cela était possible, et qui semblaient pleins de défi, puis la foudre tomba avec un craquement sec et bref. Les éclairs se succédèrent alors à un rythme effrayant, leur lumière magique jetait un reflet fantastique auquel personne ne put résister.

Que faire ? se disait-on, sachant bien que devant les éléments déchaînés, l'homme est impuissant. Prudemment, alors que volets et portes claquaient, certains rassemblèrent ce qu'ils avaient de plus précieux, prêts à toute éventualité. Les grondements ne cessaient point, au contraire. Un nouveau danger se présenta. La mer était devenue furieuse et hurlante, elle se jetait avec des vagues d'une dimension colossale sur l'île que les éclairs permettaient de distinguer nettement. Les rivières soudainement s'enflèrent et se précipitèrent avec un bruit d'enfer vers la mer.

Notre vieux marin ainsi que bien d'autres personnes qui étaient venues vers la plage, avec l'espoir fou de trouver un bateau qui les mènerait sur le continent, tremblaient de tout leur corps.

Le vieux marin cria :

— Ne vous l'avais-je point dit ? À quoi serviront vos richesses maintenant ? Même pas à vous protéger du malheur qui s'abat sur Vineta.

Mais seul le tonnerre lui répondit.

Un éclair brilla encore et à sa lueur, il fut possible de voir que la terre se crevassait. Tous les habitants de Vineta semblaient comme pétrifiés, engourdis par la terreur. Et tout à coup, une vague gigantesque ensevelit la riche ville de Vineta qui disparut à jamais dans les flots.

Or ni la ville de Vineta ni ses habitants ne moururent. Et tous les cent ans, pour Noël, la cité orgueilleuse surgit des flots dans toute sa splendeur, et reste à la surface de la terre, pendant un court instant. On peut alors voir les rues magnifiquement décorées, la cathédrale et ses trois tours, l'hôtel de ville surmonté d'élégantes tourelles, et les marchands devant leurs étalages richement approvisionnés.

La ville ressusciterait s'il se trouvait quelqu'un d'assez hardi pour s'aventurer dans ses rues, au premier coup de minuit, et d'assez agile pour acheter quelque chose et en ressortir au moment où retentirait le douzième coup.

Personne, jusqu'à ce jour, ne s'étant présenté, la ville de Vineta est condamnée à s'enfoncer de nouveau dans la mer, pour un siècle...

AL LEW-DRÉZ



L était une fois, en Bretagne, un garçon d'une vingtaine d'années, bourgeonné, ébouriffé, qui marchait la tête rejetée en arrière avec une telle expression de dédain qu'on ne remarquait pas sa petite taille. Ses parents étaient morts et on ne lui connaissait pas de famille. Après avoir passé deux années à l'école, Périk, ainsi se nommait-il, était devenu vacher, mais il avait acquis la conviction qu'il pourrait faire beaucoup mieux que ça. Quoi ? Il n'eût su le dire exactement. Cependant, nullement ébranlé par son manque d'instruction, il pensait qu'il lui fallait simplement devenir riche.

Or un jour qu'il se promenait aux pieds de la dune de Saint-Efflam, il rencontra un vieux vagabond qui se reposait au soleil. Après lui avoir souhaité le bonjour, le vieillard demanda à notre jeune homme s'il était allé à quelque fête. Comme la réponse fut non, et la raison de ce non l'absence de moyens financiers, le vagabond hocha la tête et dit, après une minute de profonde réflexion :

— Je vais peut-être te donner la possibilité de devenir très riche...

— Vraiment ? dit Périk tout de suite intéressé. Et comment ?

— Oh ! tu vas sans doute rire de mon idée. La jeunesse ne croit plus à rien.

Il s'interrompit, se passa la main dans les cheveux, et lorsque Périk lui eut demandé à quoi il fallait croire, il poursuivit : *

— Sais-tu que là où nous sommes, sur cette dune de Saint-Efflam, s'étendait jadis une ville puissante ? Une ville dont les voiliers couraient les mers et rapportaient des monceaux de denrées rares et précieuses. Un roi la gouvernait qui avait pour sceptre une baguette de noisetier, une baguette magique aussi puissante que celle des fées.

Périk réfléchit une seconde, et lui demanda où se trouvait

aujourd'hui ce sceptre merveilleux.

— Je vais te le dire, répondit le vagabond en jetant un regard farouche autour de lui pour s'assurer que personne ne les écoutait. Le roi commit des crimes atroces et pour le punir, Dieu, un matin, fit surgir des flots une grève qui engloutit la ville du roi et le roi lui-même. Seulement, chaque année, la nuit de la Pentecôte, au premier coup de minuit, un passage s'ouvre dans la montagne et permet d'arriver jusqu'au palais du roi. Là, dans la dernière salle à laquelle des escaliers de marbre donnent accès, se trouve, posé sur un velours écarlate, le sceptre ou la baguette qui donne tout pouvoir. Te voilà averti, jeune homme. Il faut tenter ta chance, si tu es agile, car au dernier coup de minuit, le passage se referme pour ne se rouvrir qu'à la Pentecôte suivante.

Périk remercia et demeura un moment dans une sorte de stupeur. Une telle richesse à portée de sa main, était-ce possible ?

Et dès qu'arriva la Pentecôte, sans douter une seconde du succès de son entreprise, Périk se prépara à pénétrer dans la ville engloutie.

Il faisait très beau, dans les buissons en fleurs les moineaux gazouillaient. De toutes parts, chantaient les oiseaux. Périk ressassa toute la journée des rêves fous, jonglant avec l'argent dont il pourrait disposer grâce à la baguette magique. Il arrondissait les mains comme s'il faisait couler entre ses doigts les pièces d'or. Puis, lorsque le soir arriva, sa figure prit une expression de méprisant défi et de témérité, l'expression d'un homme sur le point de faire courber le monde entier sous son bon plaisir.

Il était donc sur le sable de la Lew-Dréz, quand minuit sonna à l'église de Saint-Michel-en-Grève. Le front de Périk devint moite et rapidement il s'épongea avec son mouchoir. Puis avec un tressaillement de joie, il vit le rocher de granit s'entrouvrir lentement comme la gueule d'un fauve qui s'éveille.

D'un bond rapide, Périk fut dans le passage qui d'abord était sombre comme une cave, puis qui s'éclaira peu à peu, à mesure que le jeune homme avançait. Il aurait voulu courir, mais l'émotion faisait vaciller ses jambes. Enfin, il déboucha sur la place d'une grande ville où l'on y voyait comme en plein jour. Les maisons étaient en pierre, mais l'une d'elles était si belle, si ornée et si grande que ce ne pouvait être que le palais du roi.

Le cœur battant, Périk y pénétra sans même prendre garde aux soldats qui se tenaient devant l'entrée. La première salle qu'il vit était garnie de tables sur lesquelles se trouvaient toutes sortes de monnaies d'argent et d'or, autant qu'il y a de grains de blé dans une ferme après la moisson. Périk en prit une poignée qu'il mit dans ses poches et s'en alla plus loin.

À cet instant, au clocher de Saint-Michel-en-Grève sonna le sixième

coup de minuit.

Très ému, Périk passa le seuil de la deuxième salle. Là il vit des bahuts, des coffres où s'entassaient bijoux et vaisselle d'or. Il y en avait autant que de fleurs dans les prairies, au printemps. Or, chose étrange, Périk n'eut pour tout cet or étalé qu'un regard indifférent, comme si déjà tout cela lui appartenait et qu'il en voulût plus encore.

Le septième coup tinta quand il mit le pied dans la troisième salle. Elle offrait le spectacle d'un amas de corbeilles disposées les unes sur les autres, où étincelaient perles et pierres précieuses. Il y en avait autant que des graviers dans le fond de la rivière. Périk regarda cette orgie de pierres brillantes et miroitantes, toutes plus belles les unes que les autres, passa tendrement la main sur des corbeilles, puis saisit quelques rubis et quelques saphirs, faisant le geste de l'offrir à une jeune beauté qu'il voyait en rêve. Il se mit à rire, mais quand il entendit retentir le huitième coup, son rire s'éteignit sur ses lèvres et il se précipita dans la quatrième salle où des milliers de diamants et de cristaux jetaient de tels feux qu'il chancela, ébloui. Une expression de sombre détermination passa sur son visage et il courut dans la dernière salle.

À cet instant, le clocher sonnait le neuvième coup. Périk ne put distinguer tout de suite la baguette de noisetier, puis il entendit des voix qui l'invitaient à avancer et il vit, le regardant fixement, des jeunes filles belles à ravir. La découverte le laissa bouche bée et il fit quelques pas vers elles qui étaient bien au nombre de cent et qui tenaient à la main une couronne de chêne. Elles lui indiquaient le sceptre qui était posé au fond de la salle, sur un socle d'or recouvert d'écarlate. Avec un hurlement de triomphe, Périk allait s'en emparer, mais il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil vers les jeunes personnes qui lui souriaient. Et tandis qu'il cherchait quelle pouvait être la plus jolie, le douzième coup se fit entendre, comme un coup de tonnerre, sans que Périk sût et pût dire si les deux coups précédents qui l'annonçaient avaient tinté.

Alors tout se brouilla dans son esprit, il se retourna et fila en arrière, mais les gardes avaient déjà fermé les portes. Il revint en toute hâte demander secours aux belles jeunes filles, elles n'étaient plus que des statues de granit. Une nuit opaque avait remplacé la lumière.

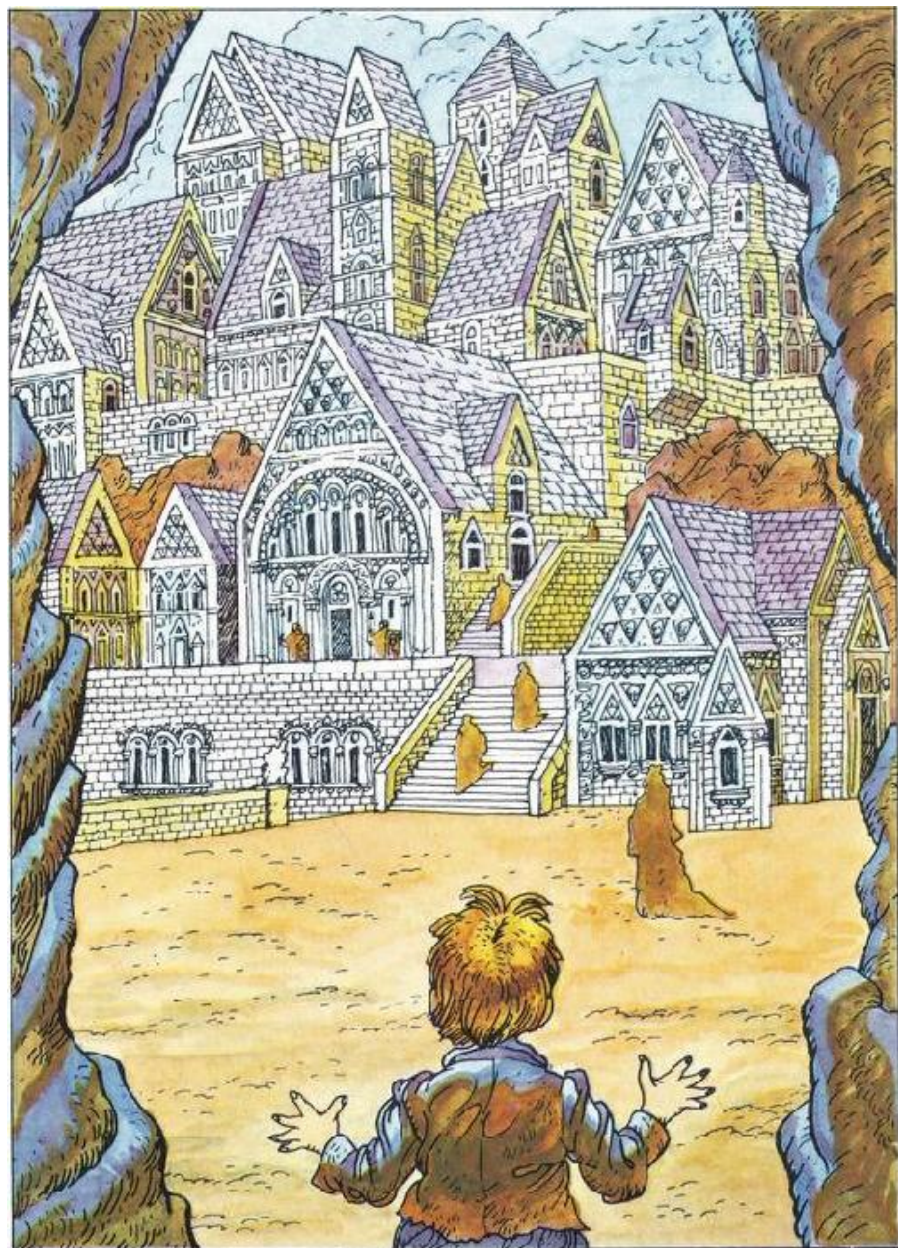
Périk s'évanouit de terreur.

Il n'avait pas de famille, aussi personne au village ne s'inquiéta beaucoup de son absence.

Cependant, quand le vieux vagabond revint quelques mois plus tard, il demanda aux uns et aux autres où était Périk. Or Périk était devenu mystérieux et introuvable ; allez donc savoir où il cachait quelque joie – ou quelque peine !

Le vagabond redit alors l'histoire de la ville engloutie sous la grève,

et du passage qui s'ouvre, la nuit de la Pentecôte... Personne ne voulut le croire, ni croire que Périk avait tenté l'aventure. Et seules les bonnes grand-mères, le soir, à la veillée, racontent cette histoire à leurs petits-enfants.



Il déboucha sur la place d'une grande ville où l'on voyait comme en plein jour

LE LAC DE SEEBURG



A U-DEHORS le vent grondait, il sifflait dans la cheminée et chassait de grosses gouttes de pluie sur les vitres. Un rayon de lune entraït par les interstices des volets. Cependant le grand-père qui venait de raconter des histoires à ses petits-enfants ne prêtait nulle attention à tout cela. Il restait la tête entre les mains, songeant au superbe château habité par le comte Isang dont il venait de retracer l'existence. Dans le pétilllement des flammes, il lui semblait voir le regard fou et moqueur qui semblait toujours chercher à tuer encore ou à faire une dupe.

Un soir où le rugissement de la tempête était aussi intense qu'aujourd'hui, le comte Isang, tel un soudard, avait sauté par-dessus le mur du couvent de Lindau, en Allemagne, pour enlever une jeune religieuse. Quand il s'aperçut que celle-ci n'était autre que sa propre sœur dont il avait perdu la trace depuis longtemps, il s'empessa de la renvoyer là où il l'avait prise, comblée de présents.

Les flammes dansantes de l'âtre devinrent un instant pour notre grand-père le frémissement même des gens qui, lorsqu'ils parlaient entre eux de cela, songeaient encore à tout ce que le comte Isang avait fait et pouvait faire de répréhensible. Cet homme sans foi ni loi, qui s'entourait de vauriens, endossant chaque matin une casaque rapiécée pour courir avec eux les risques d'une méchante facétie, n'allait-il point attirer le malheur sur le pays ?

C'était, il faut le dire, il y a bien longtemps. Or, un soir où le comte avait joué du couteau dans une rue sombre pour rançonner des voyageurs, se trouvant de fort bonne humeur, il voulut fêter joyeusement cet événement. Et il commanda pour son dîner des anguilles.

Un valet courut donc chez le poissonnier du village qui leva les sourcils, sortit de derrière son comptoir et vendit, à la place d'anguilles qu'il n'avait pas, une couleuvre blanche comme de l'argent.

— Qu'importe ! dit le comte Isang quand il fut mis au courant de la chose. J'ai faim. Fais donc cuire et assaisonner convenablement cette couleuvre. Et nous verrons bien la suite, ajouta-t-il, avec un gros rire.

Puis il rappela le valet :

— Je t'interdis sous peine de mort d'en manger, dit-il, brusquement sévère.

Le valet, n'osant demander pourquoi, s'inclina.

Quand la couleuvre fut cuite à point, le valet souleva le couvercle de la marmite, goûta, fit claquer sa langue, lécha la cuillère et se promit de terminer les restes.

Or le comte Isang trouva lui aussi excellente cette couleuvre ainsi apprêtée et ne laissa presque rien dans le plat. Mais ce presque rien, le malheureux valet s'en régala. Ah ! s'il avait pu se douter de ce qui allait arriver...

Quant au comte Isang, il s'était retiré dans sa chambre où sur ses instructions on avait allumé un bon feu. Les lunettes sur le nez, il tentait de vérifier les comptes de ses vassaux, mais soudain sa pensée devint confuse, encombrée du souvenir de toutes les vilénies qu'il avait commises. Aussi laissa-t-il ses comptes en plan.

Tout à coup, dans un grand bruissement d'ailes, un oiseau entra dans la chambre dont la fenêtre était entrebâillée, et atterrit près du comte qui le regarda avec étonnement.

— Je viens avertir le propriétaire de ce château que sa sœur religieuse est morte des suites de son enlèvement.

Déconcerté par cette nouvelle et ahuri d'entendre un oiseau parler, le comte Isang se souvint de ce que disaient les braves gens : manger de la couleuvre blanche comme de l'argent donne le pouvoir de connaître le langage des animaux.

Un peu remis de sa surprise, le comte chassa cet oiseau impertinent. Une soif le tourmentait comme s'il eût soufflé le feu de l'enfer.

Avant de commander à son valet de lui apporter à boire, il décida d'aller voir du côté de la basse-cour s'il pourrait s'entretenir avec les volatiles.

Or, jugez de sa colère : coqs, oies, canards et pigeons, qui à cette heure auraient dû dormir, n'en finissaient pas de raconter les méfaits du comte. C'était à qui révélerait le crime le plus odieux, le vol le plus inique. Le comte, qui ne s'attendait pas à un tel étalage de ses fautes, s'arrêta et regarda les bêtes fixement. Toutes lui rendirent un regard méprisant. Le comte Isang, pour la première fois de sa vie, demeurait perplexe, sentant le rouge de la honte envahir son visage, incapable de tordre le cou au premier qui se trouverait à portée de sa main.

Cependant, il avança, menaçant, et il comprit alors les mots que des moineaux, en sautillant, répétaient de branche en branche :

— La punition est arrivée ; dans quelques instants, les superbes tours du château vont s'écrouler et tout ne sera plus que ruine...

Les yeux du comte étincelaient de colère. Ne pourrait-il faire taire ces bavards ? Mais loin de paraître s'épuiser, les moineaux continuaient de plus belle. Il en arrivait toujours d'ailleurs qui mêlaient leurs piailllements à ceux des autres pour répéter la terrible menace.

Le comte Isang était si absorbé par ce charivari et si ému, ouvrant les lèvres en un rictus embarrassé et indécis, qu'il ne vit pas venir à lui son valet à qui il avait pourtant demandé à boire.

Quand il l'aperçut, il se sentit un peu rasséréné, car une certaine entente s'était établie entre lui et ce valet qui lui apportait sa nourriture et lui faisait la barbe.

Il lui demanda :

— Sais-tu pourquoi la basse-cour ne peut dormir, ce soir ?

Le valet, à cette question, tressaillit. Il prêtait l'oreille aux cris des bêtes et, stupéfait, comprenait ce qu'elles disaient. Jamais chose pareille ne lui était arrivée ! Aussi, tout troublé, répondit-il à son maître :

— Les volailles ont peur, car elles ne cessent de crier : sauvez-vous, sauvez-vous ! À cause des crimes du comte Isang, le château va s'écrouler et tout le village qui l'entoure.

Le comte Isang devint blanc comme un linge.

— Quoi ? fit-il. Tu aurais donc mangé de la couleuvre ?

— Pardon, maître, dit le valet, la figure plissée, mais ne nous attardons pas en explications. Le mieux serait de nous enfuir au plus vite...

Le comte Isang regardait avec angoisse son château. Il y eut un silence. Puis il commanda :

— Va faire seller un cheval...

Le valet se précipita vers les écuries. Le comte le suivit à pas lents, en s'épongeant le front avec son mouchoir. Mais soudain, il entendit les pas rapides du cheval que le valet avait monté et qui déjà s'éloignait au grand galop. « Traître ! Traître ! fit-il entre ses dents. Il était si irrité qu'il demeura un moment sans pouvoir bouger. De qui pouvait-il attendre du secours ? Il n'était pas un homme à qui il n'eût porté préjudice.

Dans la pénombre, il lui sembla soudain que les arbres se rapprochaient. Un oiseau poussa un gloussement d'alarme et tous s'envolèrent aussitôt vers d'autres cieux. Le comte Isang se hâta d'aller vers son château comme s'il eût pu le préserver du malheur. Mais tout à coup la terre trembla sous ses pas et, dans un fracas épouvantable,

remparts, murs et tours et tout le village environnant s'écroulèrent, entraînant le comte Isang dans leur chute.

À leur place s'étend aujourd'hui un lac immense, profond de quelque trente à quarante pieds. C'est le lac de Seeburg.

Le grand-père écoutait le vent tout en continuant à regarder le feu qui s'éteignait doucement. Des ombres se projetaient sur le parquet, sur les murs, elles paraissaient s'agiter et trembler sur place comme avait dû s'agiter et trembler sur place le comte Isang. Il n'avait pu parcourir les deux petites lieues qui le séparaient de Gottingue, en Allemagne...

Mais qui donc s'en souvenait encore ?



LA LÉGENDE D'HERBADILLA



Le pays de Retz est un coin de campagne situé au sud de la Bretagne, entre l'estuaire de la Loire et les marches nord du marais breton-vendéen. Le ciel est clair, et il y a dans l'air une sorte d'expectative. Un vent léger s'amuse à ébouriffer les plumes des oiseaux qui courbent leurs ailes pour lui résister. Car les oiseaux fourmillent à cet endroit, les plus beaux comme les plus simples, les plus gros comme les plus petits. Ils ont un lieu de rendez-vous, à quelques kilomètres de Nantes, qui se nomme le lac de Grand-Lieu.

Si la surface de ces eaux est frémissante de vie, le fond n'en offre pas moins une singularité : il est des jours où l'on entend sonner des cloches !

Au temps jadis, à la place du lac de Grand-Lieu se trouvait, en effet, une belle et orgueilleuse cité qui s'appelait Herbadilla. Avec ses maisons blanches et luxueuses, nichées dans la verdure, elle était bien la ville la mieux partagée de la région pour son commerce prospère : ce n'était que va-et-vient de chariots, de gens et de chevaux affairés et couverts de poussière. Un grand champ de foire réunissait plusieurs fois dans la semaine quantité de bêtes et de fermiers, lesquels n'en finissaient pas de discuter entre eux de leurs produits. De partout des marchands bruyants, parfois accompagnés de leurs femmes richement parées, avec de jolies coiffes sur leurs cheveux, venaient à Herbadilla pour vendre et acheter ce qu'ils désiraient.

Or, les habitants d'Herbadilla avaient la réputation d'être sans pitié en affaires, ne se faisant pas faute de molester les plus humbles et de les pressurer. Ils ne transigeaient qu'à des conditions toujours avantageuses pour eux. Et l'unique passion de beaucoup consistait à entasser les écus et les pistoles, à les compter et à les recompter, à

s'abîmer dans leur contemplation. D'autres, au contraire, s'amusaient à jeter l'argent par la fenêtre et vivaient somptueusement, entre des valets et des servantes, buvant trop et ne dormant pas assez, ne songeant qu'au plaisir. Ils étaient incultes, ne faisaient rien de leurs dix doigts, heureux d'avoir eu des parents qui leur avaient laissé un héritage, et le rire pitoyable des gens qui n'ont pas le respect d'eux-mêmes retentissait souvent dans leur bouche. Rien ne semblait pouvoir rendre aux uns et aux autres la clarté à leurs regards et à leur esprit, ni retenir ce rire pitoyable.

Rien et surtout pas le roi qui régnait alors à Herbadilla. Il émanait de lui une sorte de brutalité à laquelle il était impossible de résister. Ses traits aigus faisaient songer à une tête de renard, avec des yeux rouges et inexpressifs.

Il était d'une stature extraordinaire, la poitrine épaisse, les épaules larges, plus grand que l'homme le plus grand. Ainsi fait et aussi vigoureux qu'un diable de l'enfer, nul ne pouvait souffrir ses coups ni l'abattre, car c'était bien l'homme le plus fort qu'on ait jamais connu. Monté sur un haut destrier, il tenait tête à tous les souverains, ses voisins.

Or il n'était pas moins redoutable dans son palais que sur le champ de bataille, où sa sévérité, son âpreté, sa rapacité et même sa cruauté étaient proverbiales. Aucun scrupule ne le retenait. Aux repas, il mangeait énormément. On lui servait des plats de viande énormes, des pâtés de la veille et le salé des domestiques, le tout accompagné de pots pleins de fort vin blanc, et il mangeait et il buvait avec voracité. Il parlait peu. Souvent, il faisait seller ses chevaux, puis il rassemblait ses soldats pour aller piller quelque château ou quelque ferme importante des environs. Quand il rentrait dans son palais, la figure congestionnée et le cou gonflé, il entendait qu'on l'entourât de son butin et de ses prisonniers pour avoir la joie féroce de les contempler, en songeant à ceux qu'il avait dépouillés. Parmi ces prisonniers se trouvaient généralement des enfants et des captives éplorées, devant lesquels son œil terne s'allumait.

Lorsque les habitants d'Herbadilla le voyaient revenir ainsi, ils se demandaient entre eux quel forfait leur roi avait encore commis. Et cependant tous étaient assez lâches pour le saluer bas, comme un vainqueur.

La réputation d'Herbadilla et de son roi s'étendait, vous le pensez bien, à plusieurs lieues à la ronde. Qui ne redoutait ce souverain brutal, cynique et méchant ? Qui ne savait que les habitants d'Herbadilla ne priaient que des idoles, regardaient les gens de haut et riaient à propos des choses dont il ne faut pas rire. Ni le confort ni le luxe ne pouvaient dissimuler leur cœur sans pitié.

Or saint Martin, ayant à son tour entendu parler de cette ville

maudite, se mit un jour en route pour Herbadilla.

C'était le printemps et les hirondelles s'occupaient à garnir leurs nids, fourrageant partout pour trouver brindilles, plumes et brins de tissus. Saint Martin, coiffé d'un chapeau de paille et armé d'un bâton noueux, s'amusait à regarder leurs multiples allées et venues. Il était parti de Tours depuis plusieurs jours. Le beau soleil d'avril chauffait fortement, mais dans les fossés et les bois, il y avait encore beaucoup d'eau de pluie.

C'était la première fois que notre saint homme faisait ce trajet et, au bout de plusieurs kilomètres, il s'était senti légèrement fatigué. Il songea qu'il commençait à vieillir et, prudent, il se permit de nombreuses haltes. Tantôt il s'arrêtait dans une ferme, tantôt dans un champ où des paysans travaillaient. Et partout s'élevaient les mêmes énumérations des scandales qui éclataient sans cesse à Herbadilla, et les mêmes récriminations contre leur souverain. Malheureusement que pouvaient de pauvres gens ! Leurs vaillantes tentatives pour faire respecter leur droit avaient toujours été vaines.

Saint Martin, après avoir gravi une dure montée, s'arrêta au sommet d'une petite colline. Il avait chaud et il s'assit à l'ombre d'un vieux chêne. Son regard s'étendait par-dessus la vallée, mosaïque de champs et de vergers ; au loin se devinait l'agglomération d'Herbadilla. Le saint homme ne pouvait détacher sa pensée de la cité pervertie, et il en avait pitié. Il se disait que s'il avait assez de courage, il irait prêcher la bonne parole à ceux qui auraient pu être heureux en faisant le bonheur des moins favorisés. Et peut-être éviter ainsi le châtiment de Dieu.

Soudain, en regardant par-dessus l'arbre, il vit que de petits nuages blancs s'attroupaient dans le ciel ; le vent les poussant devant lui. Les hirondelles avaient cessé leur manège et se tenaient tranquillement sur les branches. Des taches de soleil qui se trouvaient autour de lui disparaissaient, puis revenaient, puis disparurent tout à fait ; il allait donc pleuvoir.

Saint Martin se leva en retenant un gémissement, car ses jambes étaient ankylosées ; il prit son bâton et commença à se remettre en marche vers Herbadilla. Soudain retentit une voix non loin de lui qui le fit se retourner. Mais il ne vit personne. Un peu intrigué, il continuait à tendre l'oreille et il entendit de nouveau la voix :

— Martin, n'avance plus !

— Pourquoi ? dit saint Martin tout haut.

— Prends garde à toi. Je te le répète, n'avance plus !

— Pourquoi donc ? répéta le saint homme, complètement ahuri.

Cependant il obéit. Et il s'aperçut alors que le vent mugissait, hurlait, couvrant le ciel de gros nuages noirs. Comme des balanciers, les arbres oscillaient, gagnés par la folie du vent. Brusquement, jaillit

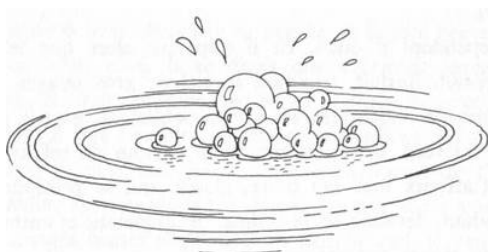
partout du sol avec un bruit affreux une eau noire, glacée, qui se précipitait en grondant, dévalant de la colline, déchiquetant et entraînant toutes choses sur son passage.

En une minute, elle recouvrit la cité d'Herbadilla et tous ses habitants, formant un immense lac.

À peine avait-il perçu le bruit du sinistre que saint Martin s'était jeté à terre. Quand le calme lui parut revenu, il se releva et constata, stupéfait, qu'à la surface de l'eau qui recouvrait la ville couraient d'innombrables bulles d'air. Il se signa, pensant que c'était le dernier soupir de ceux qu'avait engloutis le lac de Grand-Lieu.

Puis il fit demi-tour.

C'est ainsi que le saint homme regretta toujours de ne pas être arrivé assez tôt à Herbadilla. L'eût-il sauvée ? Qui peut le dire ?





Parmi ces prisonniers, se trouvaient généralement des enfants et des captives éplorées...

LA VILLE DE CABÈS



U temps jadis, en Algérie, dans la province maghrébine, il existait une ville prospère, de moyenne grandeur, bruyante et colorée, qui se nommait Cabès. C'était une ville de lumière, mais parmi ses habitants se trouvaient des hommes cupides. Tous les chroniqueurs sont unanimes à ce sujet.

Or, ces hommes sans scrupules entendirent un jour un étranger, un marchand de Bagdad, de passage dans leur ville, dire qu'il y avait à Cabès un trésor fabuleux.

Était-ce là boutade de farceur ? Peut-être. Qui pouvait savoir ce qui s'amassait dans l'esprit d'un marchand qui voyageait beaucoup et qui, lorsqu'il traitait une affaire, était habitué à entendre toutes sortes d'histoires ? Nos hommes, avides du moindre gain, en restèrent songeurs. Seraient-ils donc nés sur une terre exceptionnelle, qui non seulement produisait d'excellentes récoltes, mais encore contenait en ses profondeurs de quoi fouetter l'envie de plus d'un de ses habitants ? Comme vous pouvez l'imaginer, ils furent les seuls à croire à une telle révélation, et ils se gardèrent d'abord de l'ébruiter. Sachez qu'ils n'étaient alors pas plus de dix à rêver à ce trésor caché, mais très vite leur nombre augmenta considérablement, car certains ne purent retenir leur langue, tant ils en étaient obsédés. La rumeur circula bientôt sous le manteau, sans doute, attisée par des rieurs, que si la ville de Cabès recelait peut-être un trésor, elle comptait sûrement quelques naïfs. Cependant, à force d'en parler, les esprits se troublèrent et on se dit qu'après tout, ces naïfs avaient peut-être raison !

— Mais où serait donc enfoui ce fameux trésor ? se demandèrent

alors les bavards.

Un silence embarrassé était la seule réponse à cette question, suivi aussitôt d'un grand vacarme où se mêlaient les voix de ceux qui suggéraient des emplacements possibles et les cris indignés de ceux qui étaient d'un avis contraire, les querelles des uns et des autres n'en finissant pas de se répercuter dans Cabès. Seuls ne prenaient aucune part à ces bruyants conciliabules nos dix avars.

Un beau matin, ils se rendirent auprès du roi de la ville, mais faire la demande de creuser un endroit bien déterminé après longue réflexion n'était pas aussi aisé qu'on pourrait le croire. La conversation roula d'abord sur des événements qui n'avaient rien à voir avec l'affaire qui préoccupait nos dix hommes. Puis ceux-ci se lamentèrent, disant que les récoltes n'avaient pas donné ce qu'ils en espéraient. C'était une façon détournée d'arriver à faire comprendre au souverain qu'ils cherchaient une nouvelle source de profit. Le souverain hochait la tête et quand enfin ils abordèrent la question pour laquelle ils étaient venus, le roi répondit sans ménagement que tout trésor qui se trouvait caché dans sa bonne ville de Cabès lui appartenait. Cependant, comme il dépensait son argent à tort et à travers et qu'il en était toujours à court, il se dit qu'après tout il y avait peut-être là un moyen d'en avoir rapidement, tout en profitant du bon vouloir de ces hommes, dont la mine venait de s'allonger singulièrement.

Voici donc ce que leur dit le roi :

— Puisque vous êtes les premiers à me parler de cette affaire, vous serez les seuls à avoir le droit de fouiller le sol de Cabès. Et si vous trouvez le trésor, apportez-le-moi, vous en serez largement récompensés... in chaa Allah !

Un coup sec sur le gong, suivi d'un geste bref à l'esclave, l'audience était terminée.

Au sortir du palais, nos dix avars calculèrent que, tout bien considéré, une forte récompense n'était pas à dédaigner et qu'ils verraient bien par la suite comment les choses tourneraient.

Ils se hâtèrent donc d'aller vers l'endroit qu'ils avaient repéré et qui était presque au centre de la ville et, sous un déguisement, ils commencèrent à forer un immense trou. Tout le monde crut à des travaux de terrassement. Mais les joueurs les plus habiles se trompent parfois. D'autres, sous différents prétextes, se mirent à creuser à leur tour, et nos dix avars, pour garder à leur seul profit la récompense royale, durent bientôt se démasquer et faire valoir leur droit. Une certaine stupéfaction s'empara alors des habitants de Cabès, mais l'insouciance des uns et l'inertie des autres firent que pendant quelque temps on ne parla plus guère du trésor recherché. Nos dix avars jugèrent plus prudent de ralentir leurs travaux de telle façon qu'on les oubliât à Cabès. Cependant, le roi qui avait un urgent besoin d'argent

réclama des explications et il fallut bien recommencer à approfondir le trou rapidement et au vu de tous.

Des semaines et des semaines passèrent. Les pioches ne rencontraient aucun obstacle de nature à faire croire qu'il y eût là quelque chose d'extraordinaire. Exaspérés par les critiques et les plaisanteries qui venaient de toutes parts — les rieurs marchaient maintenant la tête haute —, nos dix hommes suaient sang et eau et pensaient bien mourir à la peine avant d'avoir touché l'ombre d'une récompense.

— Ce sont vos héritiers qui en bénéficieront, leur disait-on en guise d'encouragement.

Ils ne répondaient rien, songeant qu'il y avait toujours quelque espoir de trouver un trésor et que, par conséquent, il fallait continuer à creuser.

Au bout de plusieurs mois d'efforts, au cours desquels ils se montrèrent intraitables en famille, faisant pleuvoir les insultes et les coups sur leurs enfants, ils ne furent pas peu surpris de sentir une résistance sous leurs pioches et d'entendre le choc d'un objet métallique. Ils se regardèrent les uns les autres, n'osant pas croire au miracle. Celui qui possédait le plus le sens des réalités déclara tout haut :

— Il y a certainement un objet enfoui à cet endroit.

— Alors que faut-il faire ?

— Le sortir de la terre. Nous verrons bien ce que c'est.

— Oui, tu as raison, répliquèrent les autres dont les visages rayonnaient déjà de joie.

À la fin du jour, quand le soleil ne fut plus qu'un disque rouge à l'horizon, ils découvrirent enfin l'objet qui les avait tant fait rêver. C'était un vase de cuivre de forme allongée, scellé avec du plomb.

Nos dix hommes ne surent contenir leur joie devant cette trouvaille qui ne pouvait à leurs yeux que renfermer un trésor, et ils décidèrent d'aller séance tenante la présenter au roi. Les habitants de Cabès, curieux comme à leur habitude, s'étaient rassemblés autour des dix hommes, fatigués mais triomphants, et ne cessaient de les complimenter, ce qui les faisait se rengorger encore davantage.

Le roi, qui finissait son repas, accepta de recevoir les dix hommes tout de suite et, pendant que ces derniers se dirigeaient vers le palais, il manda son secrétaire pour lui dicter des ordres d'achat et lui commanda de les exécuter au plus vite.

Quand il eut devant lui le fameux vase que tenait orgueilleusement l'un des dix hommes, il le regarda longuement, puis il dit d'une voix qui tremblait un peu :

— Eh bien, brisons le sceau maintenant !

Un serviteur accomplit aussitôt cette tâche et, dès que le vase fut

ouvert, une fumée blanche s'en échappa. Un murmure courut parmi les dignitaires qui s'étaient rassemblés pour assister à cette peu banale cérémonie. Nos dix hommes en restaient pantois. Quant au roi, il ne se départit point de son calme et dit simplement :

— Il nous faut attendre la suite des événements. Nous verrons bien ce qu'il va arriver.

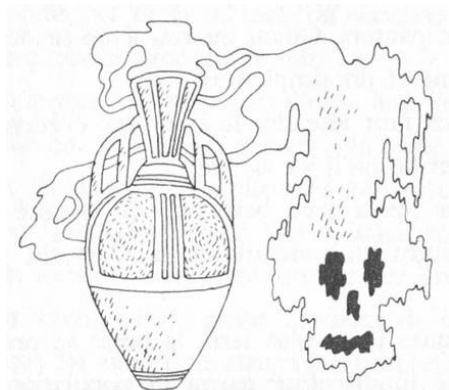
Puis il se retira avec beaucoup de dignité et nos dix hommes purent en conclure qu'ils n'avaient plus rien à espérer.

Or, quelques jours plus tard, la peste se propagea avec une rapidité foudroyante parmi la population de Cabès.

Presque tous les habitants furent atteints et un si grand nombre mourut que ceux qui restaient quittèrent la ville. Bientôt Cabès tomba en ruine.

Un magicien expliqua alors la chose : le vase de cuivre renfermait un talisman fabriqué pour écarter les épidémies. C'était un véritable trésor. Mais il n'eût point fallu que les dix avarès le déterrassent. En effet, l'influence du talisman disparut dès que le vase fut ouvert et, depuis, les fièvres pestilentielles ne cessent de ravager la région et la rendent inhabitable.

C'est du moins ce que l'on disait il y a bien longtemps, quand on croyait encore au talisman.



LA CITÉ INVISIBLE DE KITÈJE



U temps jadis, une forêt s'étendait tout autour de la ville de Kitèje, en Russie, une forêt épaisse et profonde qui abritait un lac aux eaux claires. Là, les animaux les plus farouches venaient se désaltérer.

Le prince de Kitèje mettait à les chasser beaucoup d'ardeur, et ses courtisans lui savaient gré de ces longues chevauchées grâce auxquelles leur cœur était en fête. La gaieté s'accordait avec l'humeur du prince. Sachez cependant que, s'il aimait plus que jamais lancer de bons mots, rire et voir s'épanouir la joie autour de lui, c'est qu'il était amoureux. Peu importait que l'élue de son cœur ne fût point noble. Sa figure effilée, les longues boucles blondes qui l'encadraient, ses paupières nacrées qui s'ouvraient sur des yeux bleus semblables à des bijoux, sa taille mince en faisaient une image de rêve. Et le prince en avait rêvé dès qu'elle s'était montrée. À l'heure où le soleil est à son plein, elle donnait à boire à une biche que les chasseurs venaient de blesser. Devant ce tableau charmant, le prince de Kitèje avait fait halte. Il était beau, il était jeune et l'habitude du grand air colorait son teint de chaudes couleurs. Quand elle leva son regard vers lui, elle parut éblouie. Puis voyant la suite du prince qui l'accompagnait, elle se redressa, soudain tremblante et, rapidement, s'inclina pour une courte révérence. D'avoir été ainsi reconnu émut le prince qui descendit de cheval et s'approcha pour demander :

— Belle demoiselle, comment vous nommez-vous ?

— Favronia, sire...

Le prince de Kitèje appréciait la beauté et plus encore la simplicité. Favronia lui apportait les deux. En la revoyant, les jours suivants, soit dans la forêt, soit dans le jardin qui entourait la maison que la jeune

filles habitait, une modeste maison, en vérité, dans le faubourg ou « Petite Kitèje », le prince en fut si troublé que les larmes lui vinrent aux yeux. Il apprit ainsi qu'elle avait non seulement la connaissance et l'amour des plantes et des bêtes, mais encore qu'il y avait en elle tant de grandeur d'âme qu'il pensait, en la regardant, à la pureté de la neige sur la montagne et qu'il décida de l'épouser.

Déjà les préparatifs du mariage avaient commencé. Le prince de Kitèje ouvrit toute grande sa cassette, car il voulait un mariage à la mesure de son bonheur, c'est-à-dire triomphant. Et des vieillards à longue barbe s'en étaient allés de village en village pour conter, au milieu d'une foule qui faisait cercle autour d'eux, les amours du prince de Kitèje et les noces qui s'annonçaient.

Quand le grand jour arriva, dans la Grande Kitèje en liesse, le palais de marbre aux coupoles étincelantes sous le soleil radieux retentissait du bruit des bottes à talons d'argent des cosaques, du va-et-vient des invités qui arrivaient et de celui des domestiques qui s'affairaient, transportant gâteaux, pâtés, bière, eau-de-vie et hydromel.

Il eût été difficile de trouver homme plus beau et plus heureux que le prince de Kitèje, vêtu du pantalon large aux innombrables petits plis et de la casaque rouge feu, retenue par une ceinture dorée, des officiers russes. Dans cette ceinture, des pistolets étaient glissés. Un sabre battait les mollets du prince. Sur sa tête, il portait un bonnet d'astrakan noir.

Il s'en vint dans une grande salle semée de joncs, d'herbes vertes et de fleurs qui répandaient une très douce odeur, où toute la cour était réunie. L'arrivée de Favronia ne pouvait tarder.

Or dans sa maison, Favronia finissait de coiffer ses cheveux blonds sur lesquels étaient posées des fleurs en couronne. Une robe blanche, si longue qu'elle traînait sur plusieurs mètres, l'habillait à ravir, rehaussée par l'éclat des bijoux, cadeaux du fiancé.

Mais plus qu'à son miroir, les yeux de la jeune fille allaient vers l'icône sous laquelle était dressée une table avec des bougies. Il lui semblait rêver, sa nouvelle existence de princesse de Kitèje acquérait pour elle une espèce de bizarrerie, à peine osait-elle y croire, craignant elle ne savait quoi. Et elle se tenait immobile devant l'image sainte, implorant et attendant une aide.

Cependant, il lui fallait quitter sa maison. Déjà des pas de chevaux résonnaient. Des fenêtres petites portant une vitre ronde et terne, Favronia ne pouvait rien voir. Mais elle souleva un châssis mobile et aperçut la garde qui devait la conduire au palais princier, dans la Grande Kitèje. Vivement elle sortit, suivie de ses parents accourus au bruit de l'escorte. Le soleil rayonnait quand elle apparut sur le perron de bois. Aussitôt, en l'honneur de leur future princesse, les soldats jetèrent leurs bonnets en l'air en criant. Il faisait merveilleusement

beau sur la Grande et la Petite Kitèje, aux toits multiples, que dominait le palais princier dont la grande coupole dorée était si haute que c'est à peine si un trait d'arc en eût atteint le sommet. Vous décrire la joie de tous est impossible.

Or, ce fut à cet instant que parvint un bruit étrange. Des hommes montés sur des chariots fendaient la foule en disant à très haute voix :

— Eh ! Eh ! gens de la noce, cessez de préparer le festin. Et surtout ne commencez pas à danser. Les Tartares sont à nos portes !

En entendant cela, les soldats sautèrent sur leurs chevaux, car c'était la guerre. Et quelle guerre ! Celle qui contraindrait les cosaques à repousser loin de Kitèje les hordes sauvages des Tartares venus d'Asie Mineure et qui ne cessaient alors de ravager la Russie.

— Faites votre devoir, dit Favronia à l'escorte qui s'en alla aussitôt rejoindre son régiment, la laissant seule sur le perron.

Les noces ne pouvant avoir lieu, la petite fiancée en larmes ne fut plus qu'une jeune fille parmi d'autres jeunes filles. Cependant, comme vous pouvez vous en douter, elle n'eut plus qu'une idée : trouver le moyen de rejoindre le prince de Kitèje.

À ce moment, la foule du menu peuple se précipitait dans le faubourg, ou Petite Kitèje, armé de haches, de masses et de bâtons. Avant de se mêler à elle, Favronia se tourna une fois encore vers l'icône et, dans sa prière, entrèrent son impatience de retrouver celui qu'elle aimait et son ardent désir de le voir triompher des envahisseurs.

Soudain, Favronia poussa un cri : dans l'entrebâillement de la porte se trouvait un homme.

C'était Griska, un garçon maigre, laid, à la barbe rousse qui, lorsqu'il ne buvait pas, ne savait que faire de ses dix doigts. De quoi vivait-il ? De peu assurément. Et personne ne se souciait de procurer à cet ivrogne une occupation ni de lui faire crédit. Il devait déjà tant d'argent au cabaret ! Seule Favronia en avait pitié, ne refusant jamais de lui donner à manger. Elle le rencontrait dans la forêt où, tout en rêvant sous les arbres, il lui apprenait comment vivent les bêtes et les plantes.

Aujourd'hui, elle examinait l'intrus avec une méfiance évidente. Le jeune homme qui semblait exténué de fatigue, à moitié mort de faim, s'avança. Favronia l'interrogea du regard.

— Je suis venu pour vous aider, dit-il. Il est urgent de vous sauver au plus vite.

— Explique-toi, répondit la jeune fille sans cesser de l'observer d'un regard soupçonneux.

Pendant ce temps parvenait de la rue un grand tumulte, où se mêlaient lamentations et cris de vengeance.

— Avant que le soleil ne décline, les Tartares auront envahi la Grande Kitèje, dit Griska.

Un sourire méprisant accueillit cette déclaration.

— Une fois de plus, tu es ivre, dit Favronia.

Mais Griska s'était emparé de la main de la jeune fille et son humeur n'était pas à plaisanter. Plus vite qu'elle ne l'aurait voulu, il la mena à travers bois, tandis qu'elle commandait en haletant :

— Allons vers le prince de Kitèje !

— Pour l'heure, le prince ne se soucie point de vous, belle dame, répliqua Griska.

Et il expliqua comment les Tartares menaçaient la Grande Kitèje, croulant déjà en maints endroits, car le faubourg ou Petite Kitèje était tombé aux mains des envahisseurs.

À cette nouvelle, Favronia s'arrêta, son cœur battait si fort que pour un peu, elle se fût évanouie. Cependant, elle se reprit et dit d'une voix enrouée :

— Où as-tu su pareille chose ?

— Au cabaret, répondit Griska d'un air moqueur. C'est là une excellente source de renseignements que vous m'avez maintes fois reproché de trop fréquenter.

— Tu es ivre, reprit Favronia frémissante, ou tu es un menteur ou encore...

Ils virent alors au loin des gens qui s'enfuyaient, rudement pourchassés par des Tartares. Des hurlements de gens qu'on égorgeait leur parvenaient et le doute n'était plus possible : des Tartares pilleurs s'engouffraient dans les maisons de la Petite Kitèje. Des volées de projectiles s'abattaient dans les rues au bruit desquels se mêlait celui des arquebusiers qui tiraient à la cible.

— Mon Dieu ! murmura Favronia en joignant les mains.

Ils firent encore quelques pas et ils virent les ennemis arriver vers la haute muraille de pierre qui entourait la Grande Kitèje. Des soldats tartares commençaient à s'y faufiler, attaquant les maisons crénelées et les palissades en pieux de chêne qui la bordaient.

— Ce sont les Tartares eux-mêmes qui t'ont appris ce que tu sais, dit soudain Favronia.

Griska, pour toute réponse, se mit à rire.

— Tu leur as donc parlé ? fit la jeune fille en le saisissant par le bras.

Il y eut un silence.

Alors Favronia ajouta, plus bas :

— Et tu nous as trahis... ?

À ces mots, brusquement, Griska tomba sur les genoux en déversant un torrent confus de paroles et de larmes.

— Dame, belle dame, ayez pitié de moi, répétait-il entre deux

hoquets. Oui, c'est vrai, j'ai indiqué aux Tartares un souterrain qui n'était pas gardé.

À ces mots, Favronia fut si irritée et si peinée qu'elle se sentit une fois encore sur le point de s'évanouir.

— Pourquoi as-tu fait une chose aussi horrible ? fit-elle doucement.

— Personne ne s'est jamais soucié de moi, sauf vous, belle dame, répondit Griska en reniflant et en se relevant.

Alors Favronia qui avait joint les mains dit encore :

— Griska, va tout de suite instruire le prince de Kitèje de tout ce que tu sais des Tartares. Et tu auras la vie sauve. Je te le promets. Moi je reste ici, dans la forêt, car il me faut prier. Que Dieu nous vienne en aide !

À la tête de son armée, le prince de Kitèje, revêtu de son armure, s'apprêtait à livrer une grande bataille. Il avait envoyé des éclaireurs pour connaître le point faible de l'ennemi et il attendait leur retour pour attaquer. Dans la Grande Kitèje, le piétinement des chevaux, le pas lourd des soldats retentissaient. Des chants de guerre s'élevaient de leurs poitrines. Tous étaient armés de sabres ou de lances, certains avaient pris leur poudrière pleine et tenaient leurs montures qui piaffaient.

Soudain le cri d'une sentinelle se fit entendre et aussitôt les arcs, les arbalètes et les frondes entrèrent en jeu, tandis que pierres, sacs de sable et tonneaux de résine enflammée commençaient à tomber sur la tête des assaillants qui tentaient de s'introduire dans la Grande Kitèje.

Griska qui était sorti de la forêt et qui s'en était allé à grands pas vers le palais du prince, en regardant souvent en arrière pour voir si Favronia ne le suivait pas, s'arrêta dans sa course, les jambes molles, le cou levé, cherchant à comprendre ce qui se passait. Il le sut très vite.

Comme il approchait de la Grande Kitèje, il vit surgir d'un buisson, avec une agilité de chat, deux Tartares à la figure ornée de moustaches et aux yeux allongés, qui ne se firent pas faute de lui expliquer à coups de pied le sens de la bataille. Griska ne savait comment s'en débarrasser. Et sachez que ceux-ci brandissaient leurs épées en lui commandant de les conduire jusqu'au prince de Kitèje. Ils ne voulaient rien moins que le tuer.

Griska en était si ébranlé qu'il faillit choir ; ce que voyant, les deux Tartares lui dirent :

— Si tu refuses, nous te passerons l'épée au travers du corps jusqu'à la garde !

Griska devint pâle de terreur. Il savait les Tartares sans pitié. Il savait aussi qu'ils pouvaient le forcer à aller très loin, là-bas, chez eux, en Asie Mineure pour y travailler comme esclave. Alors, sans plus

réfléchir, oubliant la promesse qu'il avait faite à Favronia, il leur dit :
— Suivez-moi !

Tous trois avaient pris le chemin de la Grande Kitèje. Pour gagner du temps, Griska avait emprunté un sentier en lacets qui montait. Or, un étrange phénomène se produisit soudain. Une espèce de brouillard s'étendit, leur permettant tout juste de se voir les uns les autres.

Griska, qui n'avait jamais connu cela de sa vie en plein midi, continuait néanmoins d'avancer. Et plus ils approchaient tous trois du palais princier, plus le brouillard devenait dense. Un violent désir de revenir en arrière, vers Favronia, s'était emparé de Griska, mais comment aurait-il pu y répondre ? Des sueurs froides lui coulaient dans le dos, mais à la vérité, il ne discernait pas si c'était à la peur du singulier brouillard qu'il les devait ou à la peur des épées des Tartares... Et puis l'espoir de s'introduire dans la ville assiégée allait-il s'avérer vain ? Les Tartares commençaient à le craindre et Griska, ce traître, chercha à se reconnaître devant un bouquet de saules d'où il se rappelait que la Grande Kitèje se découvrait, au tournant, dans toute son étendue et dans toute sa splendeur.

Or, jugez de sa stupeur quand il vit de cet endroit un nuage d'or envelopper l'emplacement de la ville dont il ne restait rien qu'un terrain vague. Il n'y avait plus de Kitèje. C'était comme si elle n'avait jamais existé. De toutes parts, des Tartares terrorisés devant ce prodige s'enfuyaient aussi vite que leurs jambes le leur permettaient, dans un tintamarre indescriptible.

Quand Griska put émettre un son, ce fut pour appeler Favronia. Maintenant il courait au hasard. Les deux soldats qui l'escortaient s'étaient égaillés par les champs. Brusquement, un cheval errant barra le passage à Griska qui s'empressa de le monter et fonça à toute allure dans la masse sombre des arbres de la forêt.

Il chevaucha jusqu'au lac où les lueurs du soleil couchant se reflétaient encore. L'odeur des pins et de la mousse faisait un saisissant contraste avec celle de la poudre. Harassés, Griska et sa monture s'arrêtèrent. Le jeune homme se laissa tomber sur l'herbe, se demandant comment il se faisait qu'il fût là, à cette heure, et non au cabaret ? Était-il devenu fou ? Les arbres chantaient sous le vent et les vagues du lac clapotaient doucement comme si de rien n'était. Griska ferma les yeux. Quand il les rouvrit, Favronia se tenait devant lui.

Jamais elle ne lui avait paru plus belle, ses boucles blondes tombant sur sa robe blanche de mariée. Il semblait qu'à la place du diadème, elle portât une auréole de sainte. Après tout, n'était-elle pas une sainte ? Sa générosité, sa pitié, sa pureté étaient connues de tous... Aujourd'hui encore, elle avait prié dans la forêt.

— Ne crains rien, dit-elle à Griska qui la regardait en ouvrant de grands yeux.

Elle ajouta en souriant :

— Je n'oublie pas que tu m'as sauvé la vie. Maintenant, viens avec moi car Dieu a exaucé ma prière.

Griska se leva comme dans un rêve. Il frissonnait, mais ce froid portait en lui la promesse d'une grande joie. Tous deux se dirigèrent vers le lac où, à la stupéfaction de Griska, la ville de Kitèje s'apercevait renversée, comme si elle se fût mirée dans les eaux transparentes.

Favronia, le plus naturellement du monde, commença à marcher sur le lac ; vint alors à sa rencontre, monté sur un cheval blanc, en habit de parade, le prince de Kitèje, son fiancé. Ils se donnèrent la main, puis ils disparurent sous les eaux, dans le palais princier, à jamais unis. Des chants d'allégresse montaient de toutes parts, des profondeurs marines ; les habitants de Kitèje entraînèrent Griska qui mêla sa voix à la leur.

Ce fut ainsi, grâce à Favronia, que la ville de Kitèje échappa aux Tartares. Pour l'éternité, elle ne fut plus qu'un nom, un murmure que le vent de la forêt emporte, en agitant les eaux du lac...



LE LAC SAINT-ANDRÉ



IL Y A bien longtemps, Saint-André, en Savoie, était, paraît-il, une ville florissante, située sur les flancs du mont Granier. Elle possédait un monastère datant des premiers âges du christianisme.

Les moines y vivaient paisiblement, faisant alterner prières et travail manuel.

Cependant, au XIII^e siècle, un incident vint troubler leur quiétude : un certain Bonivard, habitant Saint-André et qui, par d'heureuses alliances, venait de recevoir de grands accroissements de territoire, se heurta aux possessions du monastère et prétendit les annexer. Les moines s'empressèrent de rétorquer qu'ils étaient bel et bien chez eux, et que messire Bonivard n'avait qu'à limiter ses prétentions à son propre domaine, ce qui déjà, ne représentait pas peu de chose !

Bonivard qui, comme tout bon Savoyard, était l'entêtement même, ne se tint pas pour battu ; il revint donc à la charge, avec toutes sortes d'arguments juridiques, fondés ou non, et même quelques militaires à sa solde qui n'hésitèrent point à faire subir des dommages au couvent.

Voyant cela, les moines, pour se garer d'un adversaire aussi résolu, sollicitèrent alors la protection de la maison de Savoie, tandis que Bonivard, furieux, s'en allait à Rome pour demander l'acquisition du monastère au pape lui-même. Des jours durant, il se rendit au Vatican, sans même remarquer la beauté des monuments romains, ni la douceur du climat, n'ayant qu'une seule préoccupation : plaider sa cause, arriver par n'importe quel moyen à devenir propriétaire du fameux couvent et de ses terres.

Or le pape fit la sourde oreille, si bien que les choses traînèrent en longueur. Bonivard ne cessait de répéter : « Cette maison conventuelle

doit être mienne ! »

Il lui fut enfin signifié qu'on l'avait suffisamment entendu à Rome, le mieux étant encore de traiter directement avec les intéressés, en l'occurrence, le supérieur des moines.

Dépité et mécontent, messire Bonivard reprit donc la route de la Savoie. Comme il arrive toujours à la fin de l'hiver, les sentiers alpestres étaient glissants et couverts de neige. Plus d'une fois, le cheval de Bonivard dérapa. Un vent pénétrant lui soufflait dans le dos et, un moment, il crut avoir perdu son chemin. Il traversa un petit village dans lequel ne se voyait aucune lumière. Là, quelques hommes qui semblaient l'attendre lui indiquèrent la bonne route, puis ils lui emboîtèrent le pas. Tous, montés sur des chevaux, filèrent alors si rapidement que les arbres gémissaient sur leur passage, et qu'ils se trouvèrent à Saint-André en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Cependant, les habitants de la ville furent stupéfaits de voir Bonivard déambuler nonchalamment dans les rues toujours très animées, de le voir entrer dans les tavernes où il se faisait servir à boire et à manger, bavardant gaiement avec les uns et les autres. Un tel changement dans l'attitude de Bonivard n'était-il point singulier ? Car il semblait bel et bien avoir oublié le couvent et ses terres, et prendre désormais la vie du bon côté !

Le printemps, puis l'été n'apportèrent aucune réponse à cette question. L'automne arriva avec des grands tas de feuilles rouges et or qui couvraient la campagne, et de gros nuages gris qui n'en finissaient pas de tomber en pluie. Jamais à Saint-André, on n'avait connu une telle humidité.

Or Bonivard ne s'en souciait guère. Non qu'il aimât la pluie, mais il savait que le temps était venu où il pourrait enfin posséder le monastère. Avec ses compagnons de route, il avait fait un pacte, il était entendu que le 24 novembre, ceux-ci seraient de nouveau à Saint-André pour chasser les moines de leur demeure, car leur pouvoir était celui des démons.

En effet, les yeux luisants et sentant le soufre, ils furent exacts au rendez-vous. Le soleil baissait déjà à l'horizon et la pluie n'avait cessé de tomber en rafales toute la journée.

Quand ils arrivèrent au monastère, les sommets des plus hautes montagnes étaient encore éclairés par les dernières lueurs du couchant. Les moines protestèrent pour la forme, mais devant la menace d'armes qu'ils ne connaissaient même pas, que pouvaient-ils faire ? Un à un, ils quittèrent le couvent et se dirigèrent vers le sanctuaire de Myans où l'on vénérât une Vierge Noire.

Ce fut alors que Bonivard et ses compagnons entendirent derrière eux un bruit effroyable. En se retournant, ils eurent juste le temps de

voir un énorme pan du mont Granier s'écrouler.

— Sauvons-nous ! cria Bonivard.

Mais déjà les démons, avec une agilité surprenante, avaient pris leurs jambes à leur cou. Ils s'amusaient à rouler de très grosses pierres vers le monastère, mais dès qu'ils en approchaient, les pierres s'arrêtaient d'elles-mêmes.

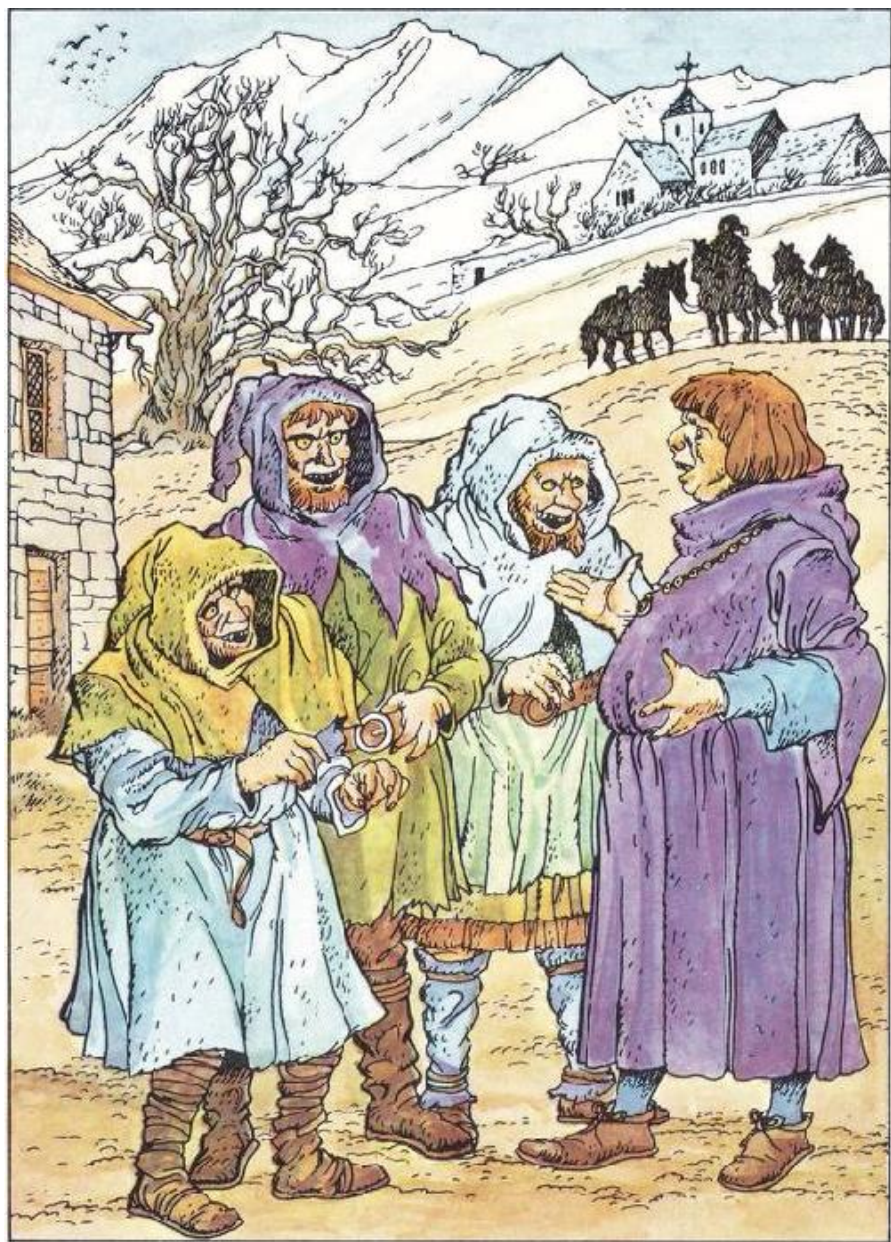
— Inutile de poursuivre, cria leur chef, la Vierge Noire nous en empêche.

Cependant, Bonivard avait été mortellement blessé par un rocher. La ville de Saint-André, ainsi que plusieurs villages, furent ensevelis sous la partie de la montagne écroulée.

Quelque temps après, les moines réintégrèrent leur monastère miraculeusement préservé.

Aujourd'hui encore, on peut admirer la vaste échancrure du mont Granier, ainsi que, dans les prés et les vignes environnants, des blocs de roche enchâssés dans la terre depuis plus de sept siècles et le lac Saint-André d'un beau vert profond. Dans la profondeur de ses eaux dort, depuis ce temps-là, la ville disparue qui lui a donné son nom.





En effet, les yeux luisants et sentant le soufre, ils furent exacts au rendez-vous

LES TRÉSORS DU RUBLY



U temps jadis, il y avait en Suisse un vieux monsieur, sec et voûté, à la barbe blanche et aux yeux pétillants de gaieté, sous des sourcils touffus. Tous les ans, vers la mi-juin, il se rendait dans sa propriété de La Verda, près de Rouge-mont. Là, Aymon d'Outrelègues, tel était son nom, menait une vie calme et paisible, en compagnie de son jeune fils Pierre, son seul héritier. Doucement et longuement, il répondait aux questions que lui posaient les domestiques et lui-même s'inquiétait des bêtes, car elles étaient nombreuses à paître au fond de ce vallon verdoyant. La réputation des fromages de La Verda n'était plus à faire depuis longtemps. Et l'on murmurait qu'au couvent de Rouge-mont, les bons moines n'en voulaient pas d'autres sur leur table.

Le vieux monsieur se promenait longuement autour du chalet. Mais il respectait chaque matin une coutume qui datait d'une époque très reculée : sur une grande pierre plate, en forme d'autel et qui se trouvait derrière le chalet, il déposait une petite jatte de lait fraîchement trait. Puis rapidement, presque sur la pointe des pieds, il s'éloignait. Or quand il revenait, quelques instants après, la jatte était vide. Qui avait bu le lait ? Personne ne le savait. Ce qui était certain, c'était qu'il ne fallait pas chercher à comprendre ce qui se passait, car tant que quelqu'un surveillait la jatte, rien ne se produisait. Et Aymon d'Outrelègues entendait bien qu'on respectât le secret, allant même jusqu'à proférer de terribles menaces contre ceux qui se montreraient trop curieux. Et chacun savait que ce vieil homme qui aimait à rire pouvait aussi, à l'occasion, devenir très sévère.

Une seule personne fit un jour exception à la règle : ce fut le jeune

Pierre. Dès qu'il eut vu son père déposer la jatte, il vint à côté se poster en sentinelle. Des heures passèrent. Qu'arriva-t-il ? Rien d'anormal, sinon que le lait, à la fin de la journée, était toujours dans la jatte, mais aigre et gâté. Cependant, quand le troupeau de chèvres rentra à l'écurie, Pierre constata que sa chèvre préférée, celle qu'il avait lui-même élevée et presque apprivoisée, manquait à l'appel. Très inquiet, il courut dans les champs, appelant la bête par son nom. Au bout d'un long moment, il lui sembla entendre un gémissement, il s'approcha d'un taillis et aperçut là sa chevrette étendue et ensanglantée. En voyant son maître, elle tenta de se soulever, mais sa tête retomba bientôt sur l'herbe, elle était morte. Et Pierre découvrit un peu plus tard un caillou marqué d'une goutte de sang. Détaché du haut de la montagne, il avait frappé à mort la chèvre préférée de Pierre.

Le lendemain, Pierre guetta pendant des heures, derrière le chalet. Mais il n'y vit venir personne que son père qui lui dit, en s'asseyant sur une souche de chêne :

— Tu n'es plus un enfant et je pense qu'il serait bon pour toi que tu sois au courant de certaines choses... Oui d'un secret que, depuis des siècles, nous nous transmettons dans notre famille.

— Un secret ? dit Pierre surpris.

— Ne te sens-tu pas capable de le garder ? demanda son père.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille, fit observer Pierre.

— Très bien, j'en prends note, répondit son père. Sache donc que je possède un parchemin dans mes archives sur lequel le secret est écrit. Maintenant, écoute-moi : devant nous se dressent deux grands rochers pointus qui dominent notre domaine et semblent, comme deux hautes tours, garder l'étroit passage de la « Poche des Gaules » ; un très petit sentier serpente au flanc de la première tour, c'est le sentier des fées qui conduit à une grotte. Là habitent deux fées, protectrices de nos pâturages. Pour les remercier de faire bonne garde et pour nous l'assurer dans la suite, chaque matin je remplis de lait une petite jatte. Et ce sont les fées qui viennent le boire. Mais elles sont très discrètes et entendent qu'on leur laisse une liberté totale. Alors, malheur à celui ou à celle qui voudrait les empêcher de se régaler ou même qui voudrait les surprendre dans leur haute demeure en pénétrant dans la grotte. L'exemple de ta pauvre chevrette est à retenir, elle est morte pour payer le sacrilège que tu as commis, hier matin. Qui sait si, la prochaine fois, ce ne serait pas ton tour ou le mien ?

Il y eut un long silence pendant lequel Pierre regarda avec attention le sentier des fées, dans l'espoir d'y apercevoir des formes légères. Ce ne fut que le lendemain qu'il crut y découvrir deux formes blanches et vaporeuses. Il ne douta plus de l'existence des fées.

Quelques années passèrent. Pierre était maintenant un grand et beau

garçon, à l'épaisse chevelure blonde et aux yeux bleus, rieurs. Il était extraordinairement fort et, visiblement, il n'avait peur de personne. Toutes les jeunes filles de la région rêvaient à ce garçon si élégant, avec ses riches habits de velours noir.

Or il arriva, pour une fête locale, Yolande Loys, une jeune personne dont les parents venus de Bourgogne s'étaient installés depuis peu dans le pays. Elle était pourvue d'un fort joli visage et des boucles brunes lui tombaient sur les épaules. Sa voix était douce et, bien que son parler fut un peu différent de celui des Suisses, tous s'accordaient pour le trouver agréable à entendre. À la fête, elle ne cessa de rire, de chanter et de danser, mais avec tant de réserve et de décence que tous les garçons la traitèrent avec beaucoup de courtoisie. Mais ce fut Pierre, surtout, qui lui prodigua ses attentions et, dès le lendemain, il fit la dangereuse ascension de la Gumfluh pour lui cueillir un bouquet d'immortelles. Il arriva bientôt ce qui devait arriver : éperdument amoureux de Yolande, Pierre lui demanda de l'épouser. En souriant, Yolande répondit :

— Attends que j'aille chercher mon troupeau en Bourgogne !

À quelque temps de là, le chien de Pierre qui courait joyeusement dans les prés lui rapporta une pierre lourde, noire et parsemée de paillettes brillantes comme de l'or. Pierre l'examina attentivement et se souvint alors qu'on racontait parfois qu'une portion du Rubly était en or. Le soir même, il porta la pierre à Yolande, et comme il s'y attendait, celle-ci garda longtemps dans la main la pierre pour la mieux regarder. Puis, après avoir réfléchi encore un instant, elle dit :

— Si tu trouves l'emplacement de la mine d'or du Rubly, je me marierai avec toi. Puis elle ajouta aussitôt : La recherche sera périlleuse et je crois que seule une fée pourrait t'indiquer l'endroit. Mais comment trouver une fée ?

— Euh... oui, dit Pierre d'un air coupable, je connais des fées dans la région...

— C'est parfait ! s'exclama Yolande. Voici une prière magique qui les obligera à t'indiquer avec exactitude où se trouve ce que tu désires.

Et aussitôt, tiré d'un petit coffret, elle donna à Pierre un parchemin couvert d'une encre rouge.

— Je te remercie, dit Pierre, mais j'ai promis que jamais je ne ferai violence aux fées de La Verda.

La réponse intrigua Yolande et Pierre lui conta alors ce qui s'était passé. Yolande resta quelques minutes silencieuse, puis elle dit :

— Fais comme tu le voudras. Si tu aimes mieux les fées que moi, restons-en là et nous ne nous reverrons plus. Sache cependant que la prière magique reste à ta disposition pour le cas où tu changerais d'avis...

Pierre laissa échapper une sorte de gémissement, tel un oiseau

blessé. Naturellement, au bout de quatre jours, bien trop malheureux de ne pas rencontrer sa douce amie, il courut chez elle pour la supplier de lui remettre la fameuse prière.

Avant la tombée de la nuit, il alla derrière le chalet et regarda longuement la grotte des fées, les yeux grands ouverts. Il tentait de considérer froidement et nettement ce qui allait arriver. « Nous verrons bien », se dit-il, quand il entendit son père parler aux domestiques.

Bientôt les montagnes s'obscurcirent, cachant, semblait-il, quelque chose d'inconnu et de terrible. Armé d'un gros bâton ferré, Pierre s'embarqua pour la grotte des fées. Pour l'avoir parcourue maintes et maintes fois, il connaissait bien la montagne, et les ombres de la lune ne l'effrayaient point. Cependant, au fur et à mesure qu'il grimpait, il se sentait suant et anxieux, comme jamais il ne l'avait été.

Quand il arriva au sentier des fées à demi caché par de hauts sapins, il chercha tout de suite à distinguer l'entrée de la grotte. Puis, après avoir pris une grande respiration, il emprunta pour la première fois de sa vie le fameux sentier, tenant à la main une torche de poix de sapin qu'il venait d'allumer. Auprès de la grotte, il eut une crispation au creux de l'estomac, car des images vaporeuses et fantastiques en sortaient et lui faisaient signe de s'en aller. Les mains moites, Pierre prit le parchemin et d'une voix rauque commença à lire la prière magique. Aussitôt, la montagne se mit à trembler jusque dans ses fondements, le vent s'élança en sifflant, tourbillonnant en désordre, des éclairs sillonnèrent le ciel. Puis une des aiguilles s'ouvrit, comme une bouche, et souffla une avalanche de poussière. C'était celle où habitaient les fées. L'autre resta droite et impassible.

Quand l'aube vint, tout était calme à nouveau, mais le domaine de La Verda avait disparu, enseveli sous la poussière. Il ne restait que des débris informes et de gros blocs de rochers. Les gens des alentours cherchèrent en vain le beau chalet ; quant à Pierre, on ne retrouva de lui que son bâton ferré et un parchemin avec ces mots : « Les trésors du Rubly ne seront à personne. »

Aujourd'hui, les blocs de pierre encomrent toujours le pâturage et un petit lac miroite au fond de ce vallon.

IREM, LA BELLE



’ÉTAIT au temps lointain où Cheddid, fils du roi Aad, régnait sur un immense empire qui s’étendait à l’est de l’Afrique. Redoutable guerrier comme l’avaient été son père et son frère aîné, Cheddad, lequel était mort glorieusement au combat, Cheddid était parvenu à soumettre tous les rois, ses voisins. Quelques années lui avaient suffi pour subjuguier amis et ennemis et, désormais, personne n’aurait osé discuter son autorité.

Dans son palais tout blanc et compliqué, au milieu d’un parc, Cheddid ne songeait plus qu’à contempler son œuvre. Certes, il pouvait se montrer satisfait. Mais à se contempler soi-même, on perd le goût de vivre, tant le sujet manque de variété. Aussi le roi s’ennuyait-il beaucoup. Ses courtisans tentaient de le distraire ; ils y parvenaient certains jours. Mais à d’autres, ils se demandaient avec anxiété ce qu’ils pourraient bien inventer pour amener un sourire sur les lèvres du roi qui bâillait à se décrocher la mâchoire. Et chacun sait que l’ennui est mauvais conseiller.

Or un matin au ciel frais et brillant, ne sachant plus que dire ni que faire, un courtisan qui passait pour l’homme le plus intelligent et le plus instruit du royaume eut une idée. Une idée toute simple, mais il fallait y penser. Il s’amusa à décrire le paradis terrestre. D’abord le roi Cheddid eut une moue – il n’était pas pressé d’aller au Paradis – puis s’apercevant qu’il connaissait peu le sujet, il prêta une oreille plus attentive au conteur, lui demandant même de préciser certains détails, presque déçu qu’il ne pût répondre avec exactitude à toutes ses questions. Cependant celui-ci, aussi ravi qu’étonné de son succès, continuait de plus belle, dessinant de ses mains dans l’espace des

palais et des jardins merveilleux, des jets d'eau et des fruits innombrables, plus savoureux les uns que les autres.

La joue droite appuyée sur son poing, le roi Cheddid rêvait pour la première fois depuis longtemps. Pourquoi attendre la mort pour connaître le Paradis ? songeait-il.

Il était on ne peut plus riche et puissant. Bâtir une ville qui serait la réplique de la description faite par le conteur, quelle perspective exaltante ! Et pour ainsi dire à portée de sa main.

Sans plus attendre, le roi Cheddid manda ses architectes et leur soumit son projet. Le Paradis ! Ceux-là, vous le pensez bien, ouvrirent des yeux ronds, toussèrent avec circonspection et dirent en baissant la tête :

— Construire une ville qui serait semblable au paradis terrestre, c'est peut-être impossible à réaliser !

— Pourquoi ? fit le souverain.

— Parce que jamais encore aucun homme...

— Eh bien je serai le premier homme à réussir une pareille chose ! répliqua le souverain.

Tant de hardiesse fit éprouver à la fois la peur et l'admiration aux architectes. Certes, ils appréciaient l'ingéniosité de leur roi, mais cette ville extraordinaire épuiserait quantité d'hommes à la construire ; ils se permirent quelques suggestions et remarques dont le roi, naturellement, ne fit point cas. Il en tenait pour le Paradis et haussait les épaules. Et avec un geste de résolution inébranlable, il dit à ces architectes timorés qu'ils avaient à leur disposition la cassette royale largement ouverte. Devant un tel argument, que faire sinon s'incliner ?

Or, pour cette cité qui dépasserait les limites du possible, le roi choisit comme emplacement une oasis du désert d'Aden ; il la nomma Irem, c'est-à-dire ornée de colonnes.

Les architectes promirent d'aller vite en besogne. Lorsque trois siècles se furent écoulés – le roi en comptait presque neuf – la ville merveilleuse était achevée. D'innombrables files d'hommes aux épaules nues zébrées de coups de fouets, des théories de chameaux et d'ânes avaient amené à pied d'œuvre d'énormes pierres, du marbre et toutes sortes de matériaux. Et le bruit des pioches et des pelles s'était répercuté nuit et jour dans le désert. La ville qui prétendait rivaliser avec le Paradis formait un large damier de maisons blanches que dominait le palais de marbre du roi, au toit couronné d'or. Ce palais garni d'or et d'argent, de colonnes d'émeraudes et de rubis, était presque aussi grand qu'une ville. La salle du festin pouvait contenir des milliers et des milliers de convives. Les maisons des courtisanes étaient en marbre, pavées de pierres précieuses. Quant aux jardins dont le nombre ne se pouvait calculer, ils s'ornaient de massifs de

fleurs aux dessins compliqués que des jets d'eau arrosaient nuit et jour. Les roses laissaient tomber des pétales aussi grands que des soucoupes, de toutes couleurs, qu'ombrageaient des arbres aux essences rares et variées, où nichait une multitude d'oiseaux. Des arbres fruitiers apparaissaient par buissons, pour le plus grand bonheur des gourmands, tandis que de longues files d'éléphants drapés de soie rouge et portant sur leur dos des tourelles d'argent ciselé offraient à ces mêmes gourmands de quoi se rafraîchir et se régaler.

Dans Irem radieuse sous le soleil éclatant, la richesse et l'harmonie s'unissaient. Tout respirait la joie de vivre. Les levers et les couchers de soleil y étaient incomparables et jamais semblables, avec des contrastes de lumière vive et d'ombre.

Sur sa litière tendue de peaux de lions et bordée de drap d'or, le roi Cheddid partit donc un beau matin pour la ville prestigieuse. Ses petits yeux de vieillard brillaient du vif éclat d'une joie orgueilleuse ; il se sentait le souverain du Paradis, il se sentait unique et presque éternel. Qui donc avant lui avait eu et réalisé une telle idée ?

Derrière lui, suivaient les princes de son lignage et les chefs illustres. Et devant le roi et les princes, des esclaves balayaient le sol.

Plus loin, s'étendait tout le long d'un chemin qui n'en finissait pas l'indescriptible cohorte des sujets du roi.

Parvenu à un jour et une nuit de marche de la ville d'Irem, l'interminable cortège s'arrêta. Brusquement, le ciel s'était couvert de gros nuages noirs, tandis qu'un grondement d'orage se percevait nettement. Que faire sinon tenter de se préserver de cette masse tonnante qui était sur le point de crever en averse de grêle ? Bientôt le vent se leva avec une telle force qu'il arracha le roi Cheddid de sa litière. Les peaux de lions, le drap d'or se jetèrent de tous côtés et frappèrent la litière et le visage du souverain. Il sembla que du nuage noir un roulement arrivait qui figea tout le monde de stupeur. Alors la voix de Dieu se fit entendre : ce fut un cri effroyable, un cri contre ceux qui, se prenant pour Dieu lui-même, lui jetaient une sorte de défi en construisant un paradis...

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, chacun chercha à se sauver comme il pouvait, terrifié par cette voix et ce ciel noir, mais pas un n'y arriva. Le feu du ciel les tua tous.

Sous la blême clarté de l'aube naissante, la ville d'Irem, toute luisante d'or et de pierres précieuses, attendait en vain ses habitants. Or, l'un des compagnons du prophète Mahomet étant sorti ce jour-là pour chercher des chameaux qui lui appartenaient, suivit, par hasard, une route qu'il n'avait encore jamais empruntée. Il marchait donc avec précaution, l'œil aux aguets. Peu à peu, la route s'élargissait et, soudain, notre homme s'arrêta, stupéfait. Ce qu'il avait devant lui

était-il réel ? Irem se découvrait dans toute sa splendeur, belle comme on ne peut l'imaginer. Oui, une ville d'enchantement, mais aussi silencieuse qu'une tombe, car elle n'abritait pas une âme.

Le visage poussiéreux et hâlé de notre homme reflétait le plus grand ébahissement qui soit. Qu'est-ce que cela voulait dire ? N'était-il plus maître de ses idées ? Il se pinça pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Puis il se mit à appeler, mais seul l'écho lui répondit. Alors il avança encore et encore, doucement, il s'aventura de plus en plus loin dans la ville féerique, découvrant ses maisons et son palais, se risquant à traverser des pelouses où de noirs cyprès jetaient une ombre mystérieuse. Était-il possible que personne n'habitât une cité qui semblait faite pour le bonheur ? Une cité si grande et si belle que ce qu'il en voyait paraissait incroyable.

Pour ramasser turquoises, rubis, saphirs et diamants, pour cueillir des brassées de fleurs odorantes ou des fruits juteux, il n'y avait qu'à se baisser. Notre homme se baissa donc et remplit ses poches et ses paniers. Il but aux sources limpides. Il mangea des fruits dont jamais il n'avait connu la tendre saveur. Il se sentait comme ivre devant tant de richesses, et il regardait encore plus loin, vers des frontières invisibles, comme pour y apercevoir Dieu lui-même.

Soudain, lui qui était le compagnon du Prophète, se souvint que Dieu avait dit à celui-ci : « La ville d'Irem sera visitée par un musulman au teint rouge, petit de taille, ayant une tache noire au-dessus du sourcil et une autre sur le cou. Cet homme sortira pour aller à la recherche de ses chameaux... »

Qui était donc ce musulman sinon lui, qui avait les poches pleines de pierres précieuses et l'esprit plein de visions radieuses ? Sa taille était petite et son teint avait subi maintes et maintes fois la brûlure du soleil. Comment ne se serait-il pas reconnu dans ce portrait ? Ainsi donc il venait de visiter Irem la belle. Et il serait le seul à le faire.

En effet, personne n'entendit plus jamais parler de cette ville extraordinaire : elle était devenue invisible, après le passage du compagnon du Prophète.

Désormais, seuls les hommes habitués aux exercices de haute spiritualité, les magiciens et les poètes peuvent l'apercevoir.



1 Le lieu le plus bas du monde : il se situe à 393 m au-dessous du niveau de la Méditerranée.

2 Aujourd'hui l'Italie occidentale.